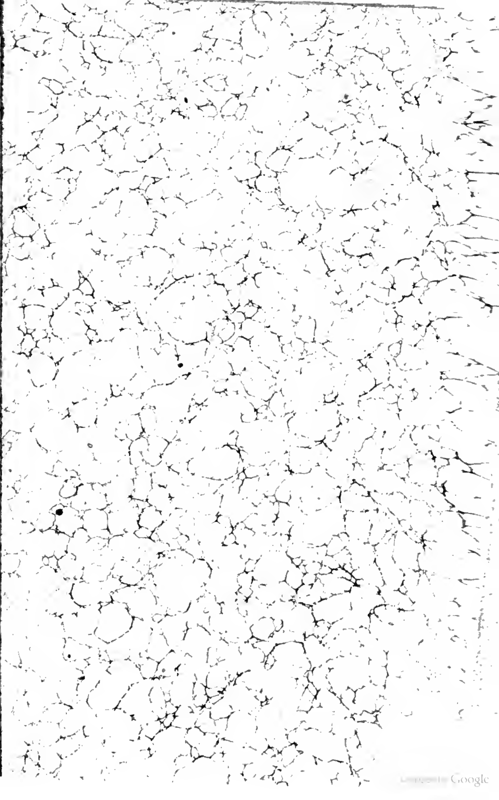

- PALLI





III 22 IV 23



LE CHEVALIER

DE PAMPELONNE

I

F. Aureau. — Imp. de Lagny

A. DE GONDRECOURT

LE CHEVALIER DE PAMPELONNE

I





PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHATEAU D'ANGERS.

I

UN NEVEU A LA MODE DE GASCOGNE.

Au commencement du mois de septembre 1585, vers six heures de l'après-midi, un cavalier monté sur un brave courtaud bien doublé, bien éveillé, bien franc, suivait un sentier bordé de hauts peupliers qui longeait la rive gauche de la Mayenne, grossie des eaux de la Sarthe.

C'était, par conséquent, entre la Loire et la ville d'Angers que cheminait le voyageur. Le cavalier portait une soutane brune ; un petit rabat blanc flottait à son cou ; son chapeau triangulaire, semblable à ceux des curés de notre époque, était posé d'une façon peut-être trop crâne sur une forêt de cheveux roux ; sa barbe était abondante et longue, et ses jambes, emprisonnées dans de grosses bottes à tuyaux, pressaient

les flancs de sa monture avec une aisance trop louable, sans doute, pour un abbé.

Il y avait, du reste, grande analogie physique et morale entre l'homme et sa bête; et c'est une remarque de tout temps signalée que ce rapport intime établi, d'habitude, entre les cavaliers et leurs chevaux. Si le maître est gros, s'il est bon luron, bon vivant, d'un commerce facile, s'il chante volontiers, s'il trinque à l'occasion, si sa mine est réjouie, l'animal qui le porte a le rein large, les membres forts, la tête légère; paresseux au départ, il double le pas pour rentrer à l'écurie; sa santé est robuste, son poil luisant, et lorsqu'il a vidé son râtelier, il se tourne vers sa litière qu'il attaque à belles dents. Si le maître est agile, bouillant, son coursier fait feu des quatre pieds; si le maître a l'humeur noire, sa monture a l'œil triste, l'oreille basse, le cou tendu, et ne jette à sa provende que des regards mélancoliques; enfin, ce n'est pas sans motifs que l'immortel Cervantes a perché Don Quichotte sur l'efflanquée Rossinante et qu'il a mis Sancho sur un âne.

Notre abbé avait l'air vif, déluré, sans façon, mais tout annónçait en lui un esprit pacifique; il était bonhomme, jeune, alerte, très-fort d'embonpoint, mais son regard avait plus de malice que de feu, et son visage était plus espiègle que fanfaron. Ainsi de son courtaud fleur de pêcher, qui marchait l'amble à ravir, faisait sa grosse lieue en trois quarts d'heure sans se gêner, sans réclamer et sans souffler.

Au tournant d'un coude que fait la Mayenne, à deux mille pas d'Angers, notre homme tira sur sa bride; le cheval s'arrêta, se mit en travers du sentier, et tomba dru sur les feuilles d'aubépine qui tapissaient une haie à sa portée. Le cavalier se croisa les bras et regarda, entre deux échappées de peupliers, les tours et les bastions du château qui dominaient la ville.

On eut dit qu'il étudiait les fortifications de cette citadelle pour dresser le plan de son escalade. Son visage changea subitement d'expression, un nuage passa sur son front, rapide comme ces grandes ombres qui courent sur les prairies quand le vent souffle avec violence. Ce visage devint alors sombre, rude, inquiet; mais aussitôt cette sévérité fit place à une sérénité qui semblait être son caractère habituel.

L'abbé allongea son bras droit, la main fermée, l'index tendu vers le château, et fit ce geste familier des rhéteurs menaçant leurs disciples, geste qui veut dire :

— Tiens-toi bien!

Nous devons ajouter qu'un fin sourire anima la physionomie du muet voyageur. Cette pantomime achevée, le cavalier mit pied à terre avec une grande légèreté, amena son cheval sur le bord d'un ruisseau qui coulait près de là, puisa de l'eau dans ses deux mains et en inonda le poitrail, les flancs et l'encolure de sa bête, puis il barbouilla de poussière les jambes de ce débonnaire quadrupède, qui souffrit cette toilette étrange d'une grâce fort agréable.

Après ce, l'abbé se remit en selle, et reprit, au petit trot, la route d'Angers, tout en ajustant son chapeau de manière à se donner l'air d'un novice et d'un imbécile tout à la fois.

Les deux mille pas que notre homme avait à faire furent bientôt franchis, grâce à l'allure réglée de sa monture qui flairait le râtelier.

En entrant dans le faubourg, le bon père rencontra deux jeunes cavaliers portant à merveille et le feutre et l'épée, qui, se retournant, se prirent à rire de son chapeau, de sa soutane, de ses bottes fortes, de son cheval et de sa personne en même temps. L'abbé s'arrêta comme pour sauter à terre, et le rouge lui vint au visage; mais, se ravisant sans doute, il

donna de l'éperon et repartit au galop, laissant les deux mauvais plaisants rire plus fort derrière lui.

Au coin de la halle, le voyageur accosta une vieille femme qui filait au fuseau devant sa porte, et il lui dit :

— Ma mie, sauriez-vous m'apprendre si M. le commandant du Halot est, pour le moment, dans son château?

Comme c'est la première fois que nous entendons parler l'abbé, nous devons dire que sa voix était fort douce, et qu'elle trahissait par son accent, ainsi que par la terminaison du nom propre du Halot, qu'elle prononça du *Halotte*, un joyeux enfant de la joyeuse Gascogne.

On ne pouvait s'y tromper.

La question fut faite avec politesse, c'est-à-dire accompagnée d'un beau coup de chapeau, et la vieille y répondit :

— Mon père, vous venez sans doute de bien loin, car vous me demandez là si le roi Charles IX est mort.

— Pourquoi cela, ma mie?

— Parce que M. du Halot ne commande plus le château depuis la mort de monseigneur d'Alençon.

— Ah! fit l'abbé en prenant une mine piteuse, vous me donnez une lamentable nouvelle.

— Elle n'est que trop triste et trop vraie, reprit la femme. M. du Halot est un excellent royaliste, un ennemi de l'hérésie et des Guise, tandis que M. de Cossé-Brissac, qu'on a fourré là-haut à sa place, est un enragé ligueux.

— Tant pis, Jésus! tant pis!... J'ai fait un voyage bien inutile, ma foi! et il est désolant de s'en retourner sans voir un oncle qu'on était venu embrasser de si loin.

— Oh! si vous n'êtes venu que pour cela, mon père, vous n'aurez pas à vous plaindre, le commandant du Halot est resté dans notre bonne ville où on le chérit.

— Ah ! on le chérit... tant mieux, pauvre brave homme !... Et où loge-t-il, s'il vous plaît, ma mie?

— Dans la rue de la Mule-Bâtée, ici près... Je vais vous conduire moi-même, je suis la mère de ses deux servantes.

— Bien obligé... Marchez devant, je vous suis.

La vieille mit ses jambes à son cou, partit comme un trait et entra dans une cour assez vaste.

L'abbé la suivit au trot et entra dans la cour après elle.

Au fond de cette cour était un perron assez élevé ; quelques valets se tenaient assis à l'ombre dans un coin. Le cavalier, pendant que sa messagère l'allait annoncer, mit pied à terre lourdement, de l'air d'un homme harassé de fatigue, et fit signe à un laquais de venir prendre son cheval. Comme le signe ne s'adressait qu'à un seul, et que les domestiques étaient quatre pour l'interpréter, aucun d'eux ne bougea.

Alors, comme aujourd'hui, la valetaille ne se gênait guères.

Sur ces entrefaites, la vieille revint et cria du haut du perron, d'une voix un peu aigre :

— M. le commandant dit que son neveu est un mauvais drôle, pour qui ses portes sont fermées.

— Veuillez alors le prévenir que je vais entrer par une fenêtre.

Pendant qu'on rapportait cette réponse cavalière au commandant, l'abbé jeta la bride au cou de son cheval et s'avança vers le perron.

— Voilà un curieux effronté, dit une voix mâle dans la salle qui donnait sur la cour ; venez voir, messieurs, comme je vais le recevoir.

En achevant ces mots, le commandant se présenta suivi de deux cavaliers qui lui tenaient compagnie, et se rencontra nez à nez avec l'abbé qui, lui sautant au cou, mit un gros baiser sur son oreille gauche et lui dit tout bas :

— Je suis votre neveu, et je fais votre fortune.

Puis sur l'oreille droite en lui glissant :

— Vous êtes mon oncle, sinon je vous tue raide comme un chien.

Le choix n'était pas varié, mais le cas était pressant. Du Halot se débarrassa de l'étreinte de son singulier visiteur, et comme il vit qu'il portait la main sous sa soutane, il feignit une agréable surprise, et s'écria en riant comme un compère :

— Du diable si je t'aurais reconnu, mon cher enfant, tu as engraissé à faire frémir.

— On n'est pas moine pour maigrir, mon cher oncle, riposta l'abbé qui se jeta derechef dans les bras du commandant et lui dit encore, de manière à n'être entendu que de lui :

— Donnez-moi vite un nom, et baptisez notre parenté, je suis au duc d'Espernon.

— Messieurs, je vous présente Jacques Clément, mon neveu à la mode de Bretagne, un clerc de première volée.

Les deux amis du commandant s'inclinèrent à cette présentation, et se retirèrent pour laisser l'oncle et le neveu au plaisir de leur heureuse rencontre.

— Ah çà ! faquins, cria l'abbé aux valets, n'allez-vous pas mettre mon cheval à l'écurie, s'il vous plaît?

A ce ton de commandement, les quatre domestiques se décidèrent et obéirent.

— Fourrez-lui de la litière jusqu'au ventre, et remplissez d'avoine sa mangeoire, continua l'abbé, la pauvre bête est sur les dents.

— Faites, ajouta du Halot, mon neveu est ici le maître.

— Et maintenant que mon cheval se va camper au râtelier, allons nous mettre à table, nous, dit le voyageur.

Du Halot examina de la tête aux pieds ce personnage sans

gêne, et ne trouvant rien à lui répondre, il passa devant pour montrer le chemin de ses appartements.

— Hé ! mordieu ! il paraît, mon oncle, que vous faites bonne chère, en dépit de votre disgrâce; je flaire un parfum de cuisine qui me chatouille l'estomac.

— Mais oui, j'attends quelques personnes à souper.

— Ah ! des amis?

— Non, des ennemis.

— Tant mieux ! ce sera plus gai... et où prenez-vous ces ennemis?

— Comment? Où je les prends?

— Sont-ce des Navarrins?

— Non.

— Des ligueurs?

— Quand je vous connaîtrai mieux, je serai plus communicatif.

— A votre aise... A quelle heure soupe-t-on chez vous?

— A huit heures très-précises.

— Fort bien, quoique ce soit un peu tard... Ouf! savez-vous, mon oncle, que je suis moulu de fatigue?

Disant cela, l'abbé se laissa choir dans un fauteuil, renversa sa tête sur le dossier et ferma les yeux.

Du Halot qui, sans que son mouvement eût été aperçu, avait détaché un poignard d'un râtelier d'armes cloué à la muraille, s'élança sur son hôte, mit un genou sur son ventre, posa une main nerveuse sur son épaule, et le secouant sous son arme prête à frapper, lui dit :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de m'apprendre qui vous êtes, monsieur l'intrus?

— Moi? fit le Gascon sans trop s'émouvoir.

— Vous-même.

— Je suis le chevalier de Pampelonne, savez-vous ce que c'est que Pampelonne ?

— Peu m'importe. Quelle comédie êtes-vous venu jouer ici?

— Pampelonne est un village fort coquet, bâti sur un coteau du Lot ; des fenêtres de mon château, on jouit d'une vue magnifique, c'est le seul agrément que, faute d'usuriers, je n'aie point encore mis en gage. De tout le terrain qu'on découvre de ce castel en ruines, on n'en voit plus un pouce qui m'appartienne, j'ai tout fourré à l'encan, d'où vous pouvez conclure que je suis pauvre comme Job, ou mieux, comme un cadet.

— Vous me semblez un peu bavard, monsieur le chevalier... Mais daignez remarquer que vous avez, dans ce moment, le couteau sur la gorge, ni plus ni moins, et qu'il vous faut parler haut et net.

— Net, je le veux bien; haut, je ne le peux pas... Votre porte est-elle soigneusement fermée ?

— Oui, achevez.

— Connaissez-vous le duc d'Espernon?

— Beaucoup.

— Moi aussi.

— Tant mieux pour vous.

— N'est-ce pas ? Très-bien ! je vois que vous en savez assez ; allons faire un tour à votre cuisine.

La pointe du poignard de du Halot effleura le cou du Gascon, qui continua sans se troubler :

— Je parie que vous êtes des amis de monsieur d'Espernon ?

— Certainement!

— Moi aussi, et c'est pour me permettre de causer avec vous qu'il m'a mis sur la route d'Angers; ah çà! mais, tout beau, votre couteau pique un peu, mon cher.

— Ainsi, vous venez de la part du duc, repartit du Halot en débarrassant son hôte de son étreinte.

— Tout bravement ; asseyez-vous là, et puisque vous y tenez absolument, causons avant que vos invités n'arrivent, nous sommes pressés... ou, si vous l'aimez mieux, je suis pressé !

Le commandant prit un siége, s'assit, et montrant son poignard à deux tranchants :

— Vous me permettrez bien de garder au poing ce joujou ?

— Comment donc ? ne vous gênez pas ; je vais prendre, moi, mon bréviaire.

Le Gascon retroussa sa robe par un geste plus que cavalier, et tirant d'une poche de côté un long couteau catalan à manche courbe, il l'ouvrit et le mit en travers sur ses genoux,

— Savez-vous, monsieur l'abbé, dit du Halot, qui n'avait pu regarder sans rire ces préparatifs, savez-vous que vous avez des façons singulières pour un homme d'église !

— Aussi le froc me pèse-t-il.

— Ah ! et que ne le jetez-vous ?

— Je le jetterai.

— Bientôt ?

— Quand il vous plaira de reprendre le commandement du château d'Angers, ou mieux quand vous l'aurez repris.

— Alors vous mourrez avec la tonsure, j'en ai peur.

— Hein ?

— Je dis que le roi, possédé du Guise, comme Adam fut possédé du diable, ne me remettra jamais dans ma charge.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est que monseigneur d'Espernon ?

— Qui ne connaît les mignons en France.

— N'en disons pas de mal, s'il vous plaît, vous me forceriez à me fâcher. Retenez plutôt ceci : Guise est le poison, d'Esper-

non est l'antidote; ce que conseille l'un, l'autre le déconseille; ce que fait détruire le premier, le second le fait rebâtir. Or, le Lorrain vous a démoli, et je suis, moi, le maçon chargé de vous réédifier... est-ce clair?

— Ainsi cette soutane?

— Cache un diable à quatre, un Quarante-Cinq (1).

— Ces cheveux roux?

— Perruque.

— Cette barbe?

— Ah! bah!

— Ce ventre pointu?

— Coton.

— La preuve?

Le gascon appuya la pointe de son couteau sur son ventre, et pesa sur le manche; trois pouces de lame disparurent, et le couteau resta planté dans le trou qu'il avait fait.

— Je crois que nous pouvons déposer les armes, dit du Halot souriant, et il jeta son poignard sur une table.

— Puisque nous nous comprenons, faites fermer votre porte, s'il vous plaît.

— A mes invités?

— Oui.

— Et mon souper?

— Nous le mangerons.

— Soit, je vais faire prévenir le capitaine Ancyre que la fièvre me tient au lit.

(1) Le duc d'Espernon avait organisé une compagnie de quarante-cinq gentilshommes, tous Gascons, qui servaient de garde ordinaire à Henri III, et ne le quittaient jamais. Ces gardes, indistinctement nommés les *Quarante-Cinq* ou les *Ordinaires*, étaient dévoués au roi corps et âme, ainsi qu'à d'Espernon, et avaient en haine les Guise et les ligueurs.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Ancyre ?

— C'est le lieutenant, le second de Brissac, un gentilhomme grec.

— Et il commande la citadelle pendant que Brissac est à la cour, n'est-ce pas ?

— Justement.

— Corbeuf! laissez-le venir, et qu'il prenne sa part du souper, le pauvre cher homme... Qui aurez-vous encore ?

— Le capitaine du Fresne.

— D'où vient celui-là ?

— C'est un brave et bon royaliste qui a tué cinquante huguenots à la Saint-Barthélemy.

— A la bonne heure ! et il est de vos amis ?

— C'est un intime ; il commandait une compagnie d'infanterie sous Joyeuse, l'an dernier.

— Note excellente.

Qui encore ?

— C'est bien assez de dépense pour un pauvre disgracié.

— Et vous soupez, m'avez-vous dit ?

— A huit heures.

— Mais voilà qui est charmant!

— Quoi ?

— Nous grisons le Grec, et le pendons au dessert, de par le roi.

— Ancyre ne descend en ville qu'au milieu de trente mousquetaires. D'ailleurs ce crime retomberait sur nous ; on nous décollerait à notre tour.

— Et le duc d'Espernon ?

— Vous avez donc des pouvoirs bien étendus ?

— J'ai ordre de m'emparer de la citadelle par tous les moyens possibles, et ordre de vous y réinstaller.

— Alors nous le pendrons.

— C'est votre avis ?

— N'est-ce pas le vôtre.

— Ma foi ! je vous avoue que ma tête est vide quand j'ai l'estomac creux ; je sais bien que je prendrai le château d'Angers, mais vous dire si ce sera par la corde ou par le feu me semble impossible quant à présent.

Quel est ce bruit ?

— C'est M. le gouverneur qui arrive.

— N'oubliez pas que je suis Jacques Clément, votre neveu à la mode de Bretagne.

— Vous voulez dire à la mode de Gascogne ?

— Vous avez tout l'esprit qu'il faut pour que nous nous entendions ; allez recevoir votre compagnie, je vais, moi, presser vos marmitons, car je ne tiens plus sur mes jambes.

§

Michel Bourrouge du Halot était une créature de Monsieur, duc d'Alençon, frère du roi. Ce prince lui avait fait avoir, peu de temps avant sa mort, le gouvernement du château d'Angers, que la coterie de la Ligue naissante lui avait ravi. Ce poste important avait été remis à Charles de Cossé, comte de Brissac, que les habitants royalistes de la ville accusaient, sourdement, d'être l'un des principaux partisans des princes lorrains ; et du Halot s'était modestement retiré à Angers, attendant une occasion favorable de se ressaisir de son commandement. Il était secrètement excité à cette détermination par le duc d'Epernon, favori du roi, ennemi personnel des Guise et de Cossé-Brissac, et ce seigneur lui avait déjà fait comprendre que toute tentative, conduite heureusement et au nom du roi, sur le château, serait bien reçue en cour et agréable à Sa Majesté.

En conséquence, du Halot s'était lié d'amitié fort étroite avec un certain du Fresne, capitaine d'infanterie, qui, ayant eu quelque brouille de ménage à démêler avec Brissac, avait résolu de s'en venger ; et, comme ce du Fresne était en grande confiance avec le gouverneur de la ville, peu porté pour le gouverneur du château, il en était résulté une sourde cabale devenue assez menaçante pour Brissac, à l'époque où nous avons entamé ce récit.

L'occasion paraissait belle ; le comte de Cossé-Brissac ayant cédé le commandement à son second, pour aller remercier et féliciter le roi du nouvel édit rendu contre les huguenots, à l'instigation de la Ligue. Toutefois, le lieutenant qui gouvernait la citadelle par intérim était un rude compagnon, malaisé à surprendre, pillard et fin comme un Grec, brave comme un lion.

Du Halot, lui, était un homme plus brave que rusé, taillé en hercule et d'un caractère délibéré. Quant à du Fresne, c'était un ancien soldat, fort estimé en guerre, exécré des huguenots, et que des chagrins domestiques avaient beaucoup vieilli. Il avait épousé une jeune fille dont on parlait trop depuis qu'elle était sa femme. Ajoutons que le mari était laid à faire peur, et que madame du Fresne était jolie à faire damner.

Ces explications fournies, retournons à nos aventures.

Le capitaine Ancyre entra dans la cour de la maison de du Halot, et son escorte se rangea des deux côtés du perron pour lui rendre les honneurs militaires. Cette escorte se composait de vingt-cinq salades fort dégourdis, tirant leur nom bizarre du casque en forme de saladier qu'ils mettaient pour aller à la tranchée et monter à l'assaut. Un sergent, de taille colossale, à l'œil dur et aux façons bourrues, commandait ce détachement, qui se partagea en deux bandes égales, dont l'une posa ses armes à terre, et l'autre garda la pique sur l'épaule.

Le sergent suivit son capitaine dans la salle du repas, et se chargea de le servir à table, afin de mieux veiller sur lui.

Le capitaine Ancyre avait trente-cinq ans; c'était un aventurier qui se disait de grande famille, et qui était venu en France avec les Albanais dont le roi Charles IX avait renforcé ses troupes mercenaires. On lui reconnaissait de grandes qualités pour la guerre de partisans, et il était doué d'une beauté de visage peu commune. Il n'en fallait pas plus à cette époque de caprices et de troubles pour faire son chemin; aussi notre Grec s'était-il parfaitement lancé.

— Je vous rends mille grâces, mon cher hôte, dit du Halot à l'Albanais, vous êtes exact comme un amoureux, veuillez vous reposer. Je vois venir le capitaine du Fresne et nous allons nous mettre à table.

— Eh! vous avez invité du Fresne?

— Oui, cela vous déplaît-il?

— A moi, non... mais à lui.

— Pourquoi donc?

— Comment, vous ne savez pas?

— Je ne sais rien.

— Jour de Dieu! toute la ville en glose, c'est déjà vieux.

— Je vois si peu de monde. Qu'est-ce?

— Ma foi! ce n'est pas moi qui vous instruirai. Bien le bonjour, capitaine, dit Ancyre à l'ami de du Halot qui entra, les yeux un peu effarouchés, le chapeau sur le coin de l'oreille, et l'épée battant les mollets.

— Bien le bonsoir! monsieur le gouverneur, répondit du Fresne d'un ton assez maussade.

— Bon! glissa l'Albanais à l'oreille de du Halot; je vois qu'il est plus avancé que vous.

— J'ai compris... je suis un maladroit.

— Bah ! au contraire, vous auriez dû inviter madame du Fresne.

— Mon cher oncle, vous êtes à peu près servi, dit le Gascon en entrant dans la salle, et votre souper a une très-bonne odeur.

Apercevant les étrangers, il salua profondément.

— Messieurs, je vous présente Jacques Clément, mon neveu à la mode de Bretagne, un gentil clerc, moitié royaliste et moitié ligueux, comme tout bon chrétien ennemi des réformés.

Ancyre et du Fresne saluèrent.

— Mon neveu arrive de Paris, où est le roi, ajouta du Halot.

— Ah ! vous avez sans doute vu M. de Brissac ? demanda Ancyre.

— Oui, et je suis même chargé de vous parler à l'oreille de sa part.

— Est-ce grave ?

— Oh ! mon Dieu, pour un galant à belle mine comme vous, affaire d'amourette est toujours grave.

— Si ce n'est que cela, nous nous reverrons, fit l'Albanais avec fatuité; mais, saisissant aussitôt le bras du Gascon, il le pinça rudement pour le prier de se taire, et regarda du Fresne en dessous.

Le fantassin était sombre et roulait des yeux menaçants.

— Votre neveu met le feu aux poudres, dit Ancyre à du Halot... Permettez-moi de donner quelques ordres à mon sergent; en un instant je suis à vous.

Du Halot se rapprocha vivement de ses deux compagnons, et s'adressant à du Fresne :

— Mon neveu, que je vous recommande, cher ami, nous vient donner un brave coup de main; le duc d'Espernon nous l'a dépêché, tant il a hâte de nous voir à la besogne.

— Eh bien ! répliqua du Fresne, en saluant tout d'une pièce

le Gascon, finissons-en dès ce soir; je vais, tout d'abord, couper la gorge au Grec...

— Tout beau, corbeuf! Mes amis, nous avons trois choses à faire : égorger ce mignon, prendre sa citadelle et faire sauter sa garnison. Or, la meilleure manière de mener ces trois entreprises à bien, c'est de les mener de front. Si vous voulez me croire, n'agissez que quand je vous donnerai le signal.

— Et quel sera ce signal? demanda du Halot.

— Mon cher oncle, nous allons souper tout bourgeoisement; vous vous mettrez à la droite du Grec, et vous me mettrez à sa gauche; le capitaine du Fresne se placera en face. Tous deux vous mangerez et boirez comme deux bons apôtres, moi je ruminerai de beaux projets dont je choisirai le meilleur. Si vous me voyez me lever et sortir de la salle, vous essaierez, chacun, le manche et la lame de votre couteau, et vous choisirez la place pour frapper d'un seul coup, mais mortel : vous, mon oncle, votre hôte; vous, capitaine, ce vilain sergent qui était là tout à l'heure. Je vous prêterai main forte.

— A quel moment ferons-nous ce carnage?

— Quand vous me verrez porter mon verre à mes lèvres de la main gauche; dès que le verre touchera ma bouche, mais pas avant, haro sur le cuistre!

A ces mots du Fresne tressaillit de la tête aux pieds, mais il se remit bientôt de cette secousse.

— Et si tu bois jusqu'à la fin du repas de la main droite? dit du Halot.

— C'est que le Grec aura encore un jour à vivre.

— Et pourquoi te lèveras-tu de table?

— Pour faire assommer l'escorte... Belle question!... Chut voilà notre garnement qui revient.

— Votre neveu parle comme un livre, glissa du Fresne à du Halot.

— C'est un savant qui sera cardinal, s'il n'est pendu.

Les convives et l'amphitryon passèrent dans la salle où le souper était servi. Le sergent suivit son capitaine comme le chien suit son maître.



II

LES COUTEAUX DE DU HALOT.

La table était carrée, assez grande pour que les convives fussent à l'aise, sans être trop éloignés les uns des autres.

Du Halot avait la réputation d'un gourmet, c'était une bonne fortune que de dîner chez lui. Le couvert était mis avec recherche, et le fumet des plats embaumait la salle.

Sur un signe de l'amphitryon, Ancyre prit place au milieu de la table; le Gascon était à sa gauche, du Halot à sa droite et du Fresne en face.

Le sergent se campa derrière le fauteuil de son capitaine.

Le Gascon récita le *bénédicité* avec dévotion et fut pieusement écouté.

— Voilà de merveilleux couteaux, dit Ancyre, en examinant

de près celui qui touchait son assiette, et le comparant à ceux de ses voisins... Tudieu! quelle taille, on découdrait un sanglier avec cette lame.

Du Fresne et le Gascon prirent leurs couteaux, le Gascon étudiant les ciselures du manche, du Fresne essayant la pointe et la trempe sur l'ongle d'un de ses pouces.

— C'est du Benvenuto Cellini tout pur, dit l'abbé d'un air capable.

— Oh! oh! croyez-vous?

— Pardine! demandez à mon oncle?

— Jacques a raison. Le bon et grand roi François Ier fit don d'un service complet, sorti des mains du célèbre graveur florentin, au sire Estienne du Halot, mon grand-père...

— Et mon grand-oncle, reprit le Gascon.

— Et ton grand-oncle, oui, mon ami; ces manches en or massif ont été travaillés par Cellini.

— En tout cas ils font frémir.

— Aussi, demandez à mon oncle à quoi ils servirent une certaine nuit, de sanglante mémoire.

— Contez-nous cela, mon cher hôte, dit Ancyre.

— Je ne me souviens pas, fit du Halot, levant les yeux au plafond comme pour interroger sa mémoire... Je ne me souviens pas... absolument...

— Comment! interrompit le Gascon, vous avez oublié cette petite aventure qui égaya tant les badauds des Piliers des Halles... Allons donc! voilà que vous y êtes... Racontez au seigneur Ancyre.

Du Halot ouvrait de grands yeux et s'abîmait l'esprit pour deviner où en voulait venir l'abbé, qui lui faisait des mines et des signes tout à fait extravagants.

Du Fresne était devenu d'un rouge vif qui l'aurait enlaidi, si la chose eût été possible.

— Eh bien! demanda le Grec, que se passa-t-il donc de si réjouissant aux Piliers des Halles?

— Il s'y passa, dit du Halot qui s'essayait vainement à inventer quelque chose... dame! il s'y passa...

— La nuit de la Saint-Barthélemy, glissa le Gascon entre deux bouchées...

— Ah! ah! s'écria du Halot de plus en plus dérouté... Mais je crois que nous attaquons là un sujet bien triste... Que vous en semble, gouverneur?

— J'aime beaucoup les récits lamentables, répliqua le Grec, et vous, capitaine du Fresne?

Surpris dans sa rêverie par cette question, le capitaine répondit par un signe de tête affirmatif.

— Va donc pour l'histoire, dit le Gascon la bouche pleine.

— Alors, raconte-la toi-même, mon cher Jacques, interrompit du Halot, qui ne savait absolument rien sur ses couteaux, et avait encore moins d'imagination que de mémoire.

— C'était, commença l'abbé, entre onze heures et minuit, le 24 août 1572, dans la rue Saint-Honoré, près de la Halle aux Blés, que se passa l'aventure, assez drôlette, dont je vais vous régaler.

Du Fresne leva vivement la tête, et regarda le conteur avec un grand trouble.

— Mon oncle, continua le Gascon sans prendre garde au capitaine, habitait une assez belle maison, à peu près semblable à celle-ci, tout contre les Piliers des Halles. C'était un dévot catholique, alors grand ami des Guise et fort gourmand comme aujourd'hui, ce cher oncle; et cependant, depuis que la cour s'était rapatriée avec les huguenots, on le voyait sans cesse bras dessus, bras dessous, avec trois cavaliers de la maudite religion, pour lesquels on lui savait une aversion profonde.

— Où diable en veut-il venir? pensa du Halot qui ne voyait goutte à ce radotage.

Du Fresne, le visage un peu défait, affectait de manger avec avidité.

— Ah! gaillard, vous aviez donc flairé le tocsin et la boucherie? dit le Grec le nez dans son assiette.

— Justement, mon oncle savait ce qui se tramait au Louvre, et il attendait avec une patience angélique. Enfin, le matin de la Saint-Barthélemy le sire du Halot fit venir son maître d'hôtel et lui commanda un souper splendide pour la nuit; puis il sortit avec un de ses amis, pour courir la ville et faire des invitations. Le souper était de douze couverts, et, sur les dix heures, douze convives prirent place, au feu des bougies, devant un festin de Lucullus. Parmi les splendeurs du service, douze couteaux, dont quatre nous servent aujourd'hui, firent l'admiration des conviés, comme elle a fait la vôtre il n'y a qu'un moment; et l'on vanta, à tour de rôle, le roi généreux qui avait fait le cadeau et l'ouvrier qui avait fait le chef-d'œuvre. Les dames surtout renchérissaient sur les éloges des cavaliers.

— Il y avait donc des dames à ce repas? demanda distraitement le gouverneur.

— Il y avait six dames et six cavaliers.

— Voilà une fine partie.

— Certes! demandez à mon oncle quels fringants minois il avait su réunir; je parie que le souvenir lui en est follement resté.

Le gouverneur regarda du Halot comme pour l'interroger, et du Halot, ne sachant quelle contenance prendre, se mit à rire d'une grosse façon assez niaise, pour essayer de dire quelque chose en ne disant rien.

— Ah! le gaillard! répéta Ancyre, et il revint à son assiette

après cette exclamation qu'il affectionnait singulièrement.

Du Fresne, de plus en plus troublé, n'osait pas lever les yeux sur le conteur ; de très-rouge, il était devenu très-pâle ; ses dents serrées commençaient à claquer.

— Et alors? fit l'Albanais, qui tenait au récit.

— Les compliments ayant tari, reprit le Gascon, chacun songea à faire honneur au souper de mon oncle. Les cavaliers invités étaient le baron de Frise et M. de Lormes, du côté des catholiques ; le chevalier de Montalbert, le bailli d'Orléans et un autre gentilhomme, dont le nom m'échappe, du côté des religionnaires... Aidez-moi donc, cher oncle?

— Ma foi ! répondit du Halot, ahuri par l'impudent bavardage de l'abbé et pour se tirer d'affaire, j'ai ce nom sur le bout de la langue, mais l'histoire est si vieille...

— Peu importe, dit le Grec, occupons-nous des dames.

— En effet, peu importe, reprit l'abbé. Les dames étaient ma vénérable tante, madame de Lormes, la baronne de Frise, la femme du bailli d'Orléans, celle du chevalier de Montalbert, celle, enfin, de ce gentilhomme dont le nom ne me vient pas.

Chaque cavalier catholique avait à sa droite un cavalier protestant, les dames étaient placées dans le même ordre.

Le souper se prolongea près de deux heures, car si les mets étaient succulents, la gaîté des convives était étourdissante ; chacun fit assaut de galanterie, d'esprit et d'à-propos.

Le vin ruisselait dans les coupes, et les catholiques portaient de nombreuses santés auxquelles répondaient bravement les huguenots, de sorte que c'était merveille de voir ces deux partis qui, deux mois auparavant, auraient voulu s'arracher les entrailles, hommes et femmes, se faire à cette heure des vœux de prospérité.

L'une des dames religionnaires remarqua cependant, comme on en était aux fruits et aux sucreries, que les catholiques se

ménageaient et vidaient souvent leurs verres sous la table.

Comme cette remarque était accompagnée de quelques innocents sarcasmes, on entendit un grand bruit de cloches, et bientôt après une arquebusade et des cris partis de la Halle.

Alors mon brave homme d'oncle prit sa coupe de la main gauche, l'emplit de xérès et, se levant, dit :

— A la joie de mes hôtes !

Tous les convives se levèrent pour faire honneur à cette nouvelle libation ; les gentilshommes et les dames catholiques, tenant leurs coupes de la main gauche, saisirent en même temps et sournoisement leurs couteaux de la main droite.

Disant cela, le Gascon se leva et joignit le geste à la parole ; ce que voyant, du Halot et du Fresne, pâles comme la mort, se dressèrent brusquement, la main gauche à leurs verres, la droite à leurs couteaux.

L'abbé trinqua avec ses compagnons ; puis, posant son verre sur la table sans l'avoir vidé, il retomba sur son siége et continua :

— A peine les lèvres de mon oncle avaient-elles effleuré le xérès, que six mains hardies, rapides et impatientes, plantèrent jusqu'au manche, dans le cœur des huguenots, six de ces magnifiques couteaux que voilà.

Le capitaine Ancyre sentit un frisson courir dans ses veines, et regarda autour de lui avec inquiétude.

Du Halot et du Fresne, la tête basse, caressaient encore le manche de l'arme qu'ils avaient à côté d'eux.

Le Gascon vida tranquillement son verre de la main droite.

— Je crois, mon cher Jacques, hasarda du Halot en riant d'un gros rire, que vous me noircissez un peu.

— Est-ce vrai ? demanda Ancyre.

— Non, certes, monseigneur ; mon oncle a toujours été fort modeste, voilà pourquoi il s'effarouche de ma franchise :

par la messe! si quelqu'un a gagné le paradis le 24 août, il n'y entrera pas avant le sire du Halot...

— Je ne connaissais pas cet épisode, répliqua l'Albanais. Madame votre tante sera sans doute béatifiée après sa mort?

— Elle est morte.

— De remords?

— Allons donc! de joie.

— Et tous les huguenots trépassèrent?

— Sans jeter un cri... Dame! vous comprenez que, quand on a mesuré de l'œil pendant deux heures le but qu'on veut frapper, il n'est pas difficile de l'atteindre. Ainsi, comme nous voilà placés tous les deux, je n'ai qu'à faire ceci... et vous êtes un homme mort.

L'Albanais s'était instinctivement jeté de côté pour fuir la pointe menaçante du couteau que le Gascon tendait vers son cœur; mais sa retraite de corps ne fut pas si vive que la lame ne le rencontrât. D'ailleurs, l'abbé fit ce geste si légèrement qu'à peine toucha-t-il le corps du gentilhomme.

— Vous aurais-je fait peur? demanda-t-il.

— Peur! répondit le Grec, ce serait miracle; mais votre histoire m'a agacé les nerfs.

— Ah! sainte Vierge! s'écria le Gascon, j'ai oublié mon chapelet dans la poche de ma selle à l'écurie, et mon chapelet supporte un morceau de la vraie croix; mon oncle, permettez-vous que je l'aille chercher?

— Fais, mon ami; le cas est trop louable.

— Savez-vous, mon cher hôte, dit le Grec, aussitôt que l'abbé fut sorti, savez-vous que votre neveu manie joliment la parole!

— C'est ce qui le pousse, monsieur le gouverneur : aussi l'aime-t-on tendrement à Paris.

— Que pensez-vous de l'historiette, brave du Fresne, continua Ancyre ; elle est gaillarde, n'est-ce pas?

— Mais, oui.

— Comme vous dites cela!... En eussiez-vous fait autant, vous?

— Qui sait? l'appétit vient en mangeant, et le 24 août tous les catholiques avaient grand'faim de huguenots.

— Quoi! vous croyez que madame du Fresne, si jolie, si délicate, si mignonne et sensible, pourrait, de gaîté de cœur, et tout bonnement pour gagner le paradis, assassiner de sa main blanche?

— Je le crois, interrompit le Gascon en rentrant d'un air dégagé, un chapelet au bras.

Du Frêsne tressaillit, cette voix lui faisait peur.

— Et comment vous chargez-vous de répondre à ma question, monsieur l'abbé? demanda d'Albanais.

— Parce que je ne vous ai pas dit le fin mot de mon histoire, et que ce fin mot, le voici : les trois dames catholiques étaient beaucoup moins jolies que les dames protestantes, et les cavaliers huguenots ne s'étaient jamais soucié de leur faire la cour... Vous devez me comprendre de reste.

— Votre neveu, pour un ecclésiastique, parle assez mal de son prochain et de sa famille, ce me semble, glissa Ancyre à l'oreille de du Halot.

— Que voulez-vous, monsieur le gouverneur, il ferait sans doute plus mal, s'il en disait du bien.

— C'est ainsi que vous vous jugez?

— Mon neveu n'a parlé que de ma femme, et il n'a certes pas menti sur son compte, elle a été pimbêche et jalouse jusqu'à son dernier soupir.

Pendant que l'Albanais et du Halot échangeaient ces paroles, le Gascon regardait du Fresne en dessous, et lui souriait

'une étrange façon. Le capitaine était devenu d'un jaune resque vert, ses lèvres tremblaient, ses yeux fixes étaient agards.

— Ainsi, reprit l'abbé, je parierais gros que madame du resne, qu'on dit belle à croquer, ferait ce que fit ma vénérale tante, si, par hasard, on s'avisait de ne pas la courtiser et e courtiser ses amies.

Ancyre et du Halot jetèrent à la fois un rire bruyant qui clata comme une bombe dans le cœur de du Fresne.

— Allons! allons! mon père, s'écria le Grec, ne médisons as du beau sexe que nous ne connaissons pas; madame du 'resne est la vertu de l'endroit, elle ne reçoit aucune cour érieuse.

Du Fresne fit une grimace des plus laides qu'il pût imaginer, our répondre à ce compliment.

— C'est ainsi que je l'entends, riposta le Gascon, il n'y a que les femmes renfrognées, maussades et hors d'âge, qu'on e courtise pas; le mal est dans le cas qu'une beauté fait de es adorateurs... Je bois donc à la gloire de madame du Fresne t à la joie de son ménage!

— Hé! fit le Grec, je crois que vous prenez votre verre de a main gauche, monsieur l'abbé; allons-nous trinquer comme lu temps que votre excellent oncle était si fort dévot?

— Ouais!.. voyez ce que c'est que de conter des balivernes, repartit le Gascon gaîment, voilà le commandant du Halot et le capitaine du Fresne qui mettent les mains droites aux couteaux.

L'Albanais tourna la tête vers son sergent, qui demeurait planté sur ses jambes comme un dieu terme sur sa base.

L'abbé continua d'élever lentement son verre de la main gauche.

Du Halot et du Fresne attachèrent sur Ancyre des regards flamboyants.

Ancyre, secouant ses beaux cheveux noirs, porta son verre à hauteur de son front; et, souriant avec douceur, il s'écria :

— A la joie du ménage du Fresne!

— Voilà un vin d'Alicante qui fait merveille, dit le Gascon après avoir passé son verre de la main gauche dans la main droite, et l'avoir vidé en buveur émérite.

Du Halot et du Fresne se regardèrent comme pour se dire qu'ils ne comprenaient rien à cette manœuvre.

— Je le confesse, répondit Ancyre, et doute que le xérès de la Saint-Barthélemy le valût.

— Vous vous trompez, il était meilleur, s'il faut s'en rapporter au prix de vente.

— Quel était donc ce prix ?

— Vous devinez bien que ce souper fit grand bruit à la cour. Mon cher oncle fut prié par la reine Catherine de lui céder ce qui lui restait de ce vin généreux, et la reine le paya mille livres la bouteille, tant elle faisait cas des huguenots déconfits.

— Et combien restait-il de bouteilles ?

— Bien peu, malheureusement pour la famille... cinquante!

— Cinquante mille livres, c'est une belle affaire, vraiment!

— Par bonheur, mon oncle, dans ce temps-là, — il a bien changé depuis, — était aussi économe qu'ingénieux ; des cinquante bouteilles il en fit cent !

— Bah !

— Mon Dieu, oui ! l'eau de Seine n'a jamais été très-chère à Paris.

— Votre neveu est charmant de la tête aux pieds, dit en riant d'Albanais à du Halot, qui riait de même, tout en continuant de se défendre.

— Quelle rancune nous gardez-vous donc, capitaine! s'écria Ancyre s'adressant à du Fresne, vous avez la langue collée aux dents et l'humeur toute chagrine.

Du Fresne, éveillé par cette apostrophe, essaya de sourire à son tour.

— Ne voyez-vous pas, dit le Gascon, que le brave capitaine, grand mangeur d'hérétiques, se mord les pouces de n'avoir pas eu l'idée de mon excellent oncle; et je m'étonne, vraiment, que cette idée ne lui soit pas venue; car on lui prête une tête des plus fertiles.

A ce compliment, qui, grâce à la légèreté de madame du Fresne, pouvait passer pour un sanglant sarcasme, le capitaine ferma les poings et redevint rouge comme un reître aviné.

Ancyre et du Halot clignèrent des yeux à la sourdine.

— Pardieu, continua l'abbé, si l'histoire des couteaux de mon oncle vous a divertis, priez le seigneur du Fresne de vous conter celle de ses fourchettes.

Le capitaine leva le nez, en homme à qui l'on parle hébreu, du Halot se dandina sur sa chaise avec un certain malaise, et le Grec s'écria :

— Mais vous avez donc une histoire pour chaque pièce de vaisselle?... Allons, du Fresne, dites-nous celle-là?

— Du diable si je m'en souviens, répondit le capitaine, qui remarqua l'embarras de du Halot et imagina que le neveu s'en allait jeter quelque pierre dans le jardin de l'oncle, comme il venait d'en jeter dans le sien avec l'histoire des couteaux. Monsieur l'abbé est en verve, la parole lui appartient de droit.

— Mon oncle désire peut-être vous régaler de cette nouvelle friandise, dit humblement le Gascon, c'est de lui que je tiens l'aventure que par modestie veut nous taire le seigneur du Fresne

— Eh bien, du Halot, exécutez-vous de bonne grâce.

— Dépêche-toi, puisqu'on t'écoute, murmura du Halot, de plus en plus gêné.

— Soit ! fit le Gascon. Monsieur le gouverneur, lorsque vous défendez un château fort, comment vous y prenez-vous, s'il vous plaît ?

Du Fresne et du Halot frémirent jusqu'à la moelle des os.

— En tête d'un créneau, ou à la brèche, l'épée au poing, répondit le Grec d'un air fanfaron.

— Eh bien ! le capitaine du Fresne n'est pas de votre avis, car il a défendu le château de Beauvoir, près la Rochelle, la fourchette à la main.

— Le gaillard ! s'écria encore l'Albanais, en regardant son vis-à-vis, qui, cette fois, riait à gorge déployée.

— Demandez à mon oncle, continua l'abbé, si je me trompe d'une panse d'A ?

Du Halot mordit sa moustache et s'efforça de ricaner, en hochant la tête, pour faire taire le bavard.

— Continuez, mon père, dit Ancyre.

— Oui, continuez, monsieur l'abbé, répéta du Fresne, qui se vengeait sur le dessert du temps que lui avait fait perdre la première histoire.

III

LES FOURCHETTES DU CAPITAINE DU FRESNE.

— Le château de Beauvoir, reprit le Gascon en se caressant les mains à la façon des beaux parleurs, le château de Beauvoir tenait garnison catholique sous le commandement du seigneur du Fresne, lorsqu'il fut attaqué par une troupe de huguenots dont le chef avait le diable au corps ; il s'appelait... attendez donc... quelle fâcheuse mémoire! rien n'y peut rester ; capitaine, venez à mon aide, je vous prie.

— Bah ! c'est si vieux !

— Mais non, c'est de 1575 que je vous parle... allons ! je vois que vous voulez être modeste à votre tour... mon oncle, vous souvient-il du nom de ce brave gentilhomme ?

— Ma foi ! non, répondit du Halot d'un ton bourru et en

lançant un regard courroucé au Gascon, regard que saisit du Fresne avec délices.

— Ne vous arrêtez pas pour si peu, dit l'Albanais, arrivons aux fourchettes.

— Vous avez raison, l'histoire marchera sans cela, comme a marché celle des couteaux de mon oncle, sans le nom du troisième calviniste.

Ce gentilhomme avait été détaché de l'armée de l'amiral pour enlever le château de Beauvoir, et on lui avait donné cinquante lances, deux cents carabins et vingt-six arquebusiers avec deux canons.

Dès le quatrième jour du siége, le brave du Fresne comprit que la place allait être emportée; et, comme il ne voulait pas la rendre, il résolut de la garder par un coup d'éclat.

— Voyons cela, dit Ancyre, piqué de curiosité.

— Le capitaine catholique, s'apercevant que cinq ou six pans de sa muraille branlaient sous les boulets, envoya deux trompettes au camp des calvinistes pour offrir sa soumission à des termes honorables, c'est-à-dire qu'il proposa de déloger avec armes et bagages, s'il n'était secouru dans deux fois quarante-huit heures, par le comte du Lude qui guerroyait en Poitou pour le roi.

Cet armistice fut accepté, d'autant que les calvinistes étaient, eux-mêmes, très-fatigués de plusieurs courses précédentes.

Or, il est bon de vous dire ici que du Fresne savait pertinemment ne pouvoir être secouru avant huitaine; mais le fin renard avait son plan tout fait, comme vous l'allez voir.

La trêve signée de part et d'autre, le catholique pria les principaux des calvinistes à fêter la Saint-Hubert dans un grand banquet; et pour qu'on ne pût pas le soupçonner de quelque embûche, il offrit de manger et boire à la réconciliation des deux partis, à une demi-distance du camp et du château,

dans une verte prairie où il fit tendre un vaste pavillon.

Les huguenots, qui sont plus souvent au prêche qu'à la noce, reçurent cette courtoisie avec empressement, et se promirent de se bien nourrir aux frais de l'ennemi, ce qui, comme vous savez, est d'une tactique excellente.

— Certainement, dit Ancyre; jusqu'ici je reconnais bien la rare libéralité du capitaine du Fresne, qui a toujours eu le cœur d'un grand prince.

Du Fresne fit la grimace à cet éloge, car il se savait d'une sordide avarice.

Du Halot étouffait dans son pourpoint et regardait, alternativement, avec ennui, son assiette et le plafond.

— Le catholique, reprit l'abbé, voulant donner de sa loyauté preuve sur preuve, exigea que cent calvinistes de bonne volonté assistassent, l'arquebuse sur l'épaule, au festin, vis-à-vis de cent hommes de la garnison. Les huguenots se récrièrent par politesse; du Fresne tint bon, et comme c'était un entêté qui aurait pu retirer son invitation, la partie fut acceptée telle qu'il la proposait.

Le lendemain, jour de la Saint-Hubert, le chef des huguenots, magnifique jeune homme, dit-on, d'un courage bouillant, d'un esprit supérieur et d'un grand avenir, entra sous la tente des catholiques, suivi de vingt-cinq officiers, la fleur de sa petite armée. Le capitaine du Fresne le reçut à la tête de quinze des siens, et lui fit très-gracieusement les honneurs de l'hospitalité.

On avait dressé une grande belle table en forme de fer à cheval, et cette table était chargée de mets délicieux et d'une vaisselle admirable. Les huguenots et les catholiques se mêlèrent à plaisir, s'asseyant de droite et de gauche, de sorte qu'à voir ainsi confondus amis et ennemis, on était tenté de les

prendre tous pour les enfants d'un même patriarche. Les plus sensibles en pleurèrent d'attendrissement.

Pour mieux honorer ses convives, le capitaine du Fresne avait fait marquer chacune de leurs places par des couteaux à manche d'or, et des fourchettes en or massif.

— Nous y voilà, s'écria le Grec qui écoutait de toutes ses oreilles et ne mangeait plus.

— Il se peut, dit le Gascon, que je fasse par-ci par-là quelques erreurs, ma mémoire est fort patraque ; je vous prie, capitaine, et vous, cher oncle, de me redresser dès que je ferai fausse route.

— Vous n'avez pas dit un mot de travers, interrompit du Fresne d'un ton réjoui.

Du Halot se gratta l'oreille et frisa sa barbe avec impatience.

— Ces fourchettes, reprit l'abbé, n'avaient pas été gravées par le célèbre Benvenuto, ainsi que les couteaux de mon oncle, mais elles étaient cependant travaillées avec une grande délicatesse, comme chaque calviniste se plut à le proclamer. Les deux dents (1) et tout le corps de la fourche étaient cannelés avec une finesse exquise, si bien qu'on voyait à peine les cannelures.

Mon Dieu ! capitaine du Fresne, vous devez avoir encore de cette admirable orfévrerie ?

— Ma foi ! non, elle m'a été prise, comme vous le savez, répondit le capitaine à tout hasard.

— C'est juste. Enfin, le tribut d'admiration bien payé, on attaqua les mets et les amphores. Si les huguenots avaient leurs places marquées par de la vaisselle d'or, il va sans dire

(1) Les fourchettes n'avaient alors, et n'ont eu pendant longtemps, que deux dents. Les premières dont il soit question dans l'histoire des perfectionnements de la vaisselle française sont celles dont fait mention l'inventaire de l'argenterie de Charles V (1379).

que celles des catholiques l'étaient par de la vaisselle d'argent.

Ceux de la messe mangèrent de bon appétit, ceux du prêche dévorèrent. Chaque convive servait son voisin réciproquement, de façon que les mêmes ragoûts, les mêmes légumes, les mêmes fruits, les mêmes sucreries et les mêmes vins chatouillèrent très-agréablement les palais des deux religions.

Lorsqu'on se leva de table, ce fut pour s'embrasser; et le chef des calvinistes allongea la trêve de vingt-quatre heures, afin de donner meilleure chance à des hôtes si affables et si généreux en même temps.

Puis, chacun s'en retourna, ceux de l'amiral sous leurs tentes, ceux du roi dans leur château, après s'être mutuellement promis de se donner de leurs nouvelles en bons voisins.

Dès le lendemain, vers deux heures de relevée, le capitaine du Fresne dépêcha l'un de ses pages au comte du Lude pour le prier de forcer sa marche; et il envoya son trompette au camp.

Le trompette fut reçu par le chef des huguenots, qui avait quelque peu changé de visage depuis la veille.

— Comment se porte-t-on chez vous? demanda l'hérétique.

— Mais, monseigneur, assez mal pour le quart d'heure; le grand contentement qu'a éprouvé hier notre capitaine aura probablement troublé sa digestion, car il a mauvaise mine ce matin, et a fort mal dormi cette nuit. Bon nombre de nos gens d'armes sont dans le même cas.

— Et moi pareillement, répliqua le calviniste; chose étonnante! mes vingt-cinq officiers sont aussi fort dérangés. Nous aurons tous mangé de trop bel appétit. Faites néanmoins mes compliments au sire du Fresne.

Là-dessus, le brave homme, sentant venir une syncope et des nausées, congédia le trompette.

Le lendemain, un héraut se présenta au pont-levis du château, demandant à parler au gouverneur.

Le gouverneur, qui était au lit, reçut le héraut avec des demi-pamoisons et des hoquets qui annonçaient une santé fort détraquée.

— Comment va-t-on chez vous? demanda-t-il entre deux spasmes.

— On ne peut guère aller plus mal, monseigneur, tous nos officiers sont prêts à trépasser.

— Hélas! retournez dire à votre maître que vous m'avez trouvé entre mon médecin et mon confesseur; méchante position, n'est-il pas vrai?

Aussitôt que le héraut fut sorti de la citadelle, le capitaine du Fresne sauta à bas de son lit, et s'en alla pousser ses travailleurs qui relevaient les murs menaçant brèche.

Le luron se portait à merveille, et ne s'était jamais senti plus solide sur ses jambes.

Vers le soir, le même jour, du Fresne ordonna de mettre les cloches en branle pour sonner le glas des morts; ce qu'entendant le chef des huguenots, il s'écria piteusement :

— Voilà le pauvre du Fresne qui trépasse comme bientôt je trépasserai.

En effet, dans la nuit, quinze officiers calvinistes rendirent leur âme au diable, et le lendemain en vit mourir cinq autres, et le lendemain on en mit encore cinq en terre. Enfin, le jour fixé pour la reddition du château, le capitaine calviniste fit une effroyable grimace et s'en alla de ce monde en jurant comme un païen; et, comme on le cousait dans son linceul, il s'éleva, du côté du château, un grand bruit de trompettes et de chevaux, et la garnison se rua sur le camp à grands coups de mousquetades et de rondaches avec tant de vigueur, que les huguenots, n'ayant pas de chef pour les guider, furent taillés en pièces et égorgés sans savoir où donner de la tête dans cette magnifique bagarre.

Quand le comte du Lude arriva, il fut tellement émerveillé de ce beau carnage, qu'il emmena du Fresne avec lui pour le présenter au roi.

Voilà mon histoire, que vous n'auriez pas ignorée si vous eussiez été en France en 1575, époque où le fait eut lieu.

— Mais, dit Ancyre, je ne vois pas quel rôle ont joué les fourchettes du capitaine du Fresne en tout ceci...

— C'est, cependant, facile à deviner, interrompit l'abbé.

— Oui, c'est bien facile, ajouta du Fresne d'un air capable.

— Demandez à mon oncle, continua le Gascon.

Du Halot était aussi pâle que l'avait été du Fresne à l'histoire des couteaux ; il ne répondit pas.

— Les fourchettes d'or dont se servirent les huguenots étaient canneléés, reprit l'abbé ; au fond de chaque cannelure était un poison bénin, composé par un chirurgien habile de du Fresne, et recouvert d'un vernis doré. Les hérétiques en passant et repassant la langue sur ces cannelures, eurent soin de les vider, et de se fourrer la mort dans le ventre...

— Ah ! l'excellente plaisanterie, s'écria le Grec, tout en regardant, à la dérobée, si son couvert était cannelé... je comprends maintenant que ces pauvres assiégeants durent être bien attrapés, car ayant partagé les mets et les vins avec leurs hôtes, ils durent croire à un empoisonnement général, et ne surent qui accuser.

— Vous voyez que le sieur du Fresne n'est pas estropié de la cervelle... Hein ? et que ses fourchettes valent bien les couteaux de mon cher oncle.

Du Fresne se prit à rire aux éclats, en regardant du Halot.

— Dites donc, glissa tout bas le Grec à du Halot, mais c'est un sacripant que votre ami, et sa femme ne lui en fait pas assez, véritablement.

Puis, tout haut :

— Il est temps de nous séparer, je vous fais mon compliment, cher amphitryon, sur le rare esprit de votre neveu, raconte comme un ange, et s'il dit la messe comme ses histoires, il sera pape au premier jour.

Sur ce, la compagnie se leva; l'Albanais prit le Gascon par le bras, et l'attirant dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Çà ! contez-moi maintenant ce que vous a confié monseigneur de Brissac touchant certaines amourettes.

— Monsieur le gouverneur, on veut vous assassiner d'abord et s'emparer du château d'Angers aussitôt après le coup...

Ancyre fit deux pas en arrière. L'abbé continua :

— Ne témoignez aucun étonnement de ce que je vous dis.. mon oncle et le capitaine qui causent là-bas, dans ce coin, ont l'œil sur vous et sont peut-être moins bêtes qu'ils n'en ont l'air. Ecoutez-moi, je n'ai que quelques mots à vous faire comprendre.

— Allez ! j'écoute.

— Celui qui veut vous tuer, c'est du Fresne, parce que vous caracolez autour de sa femme; celui qui veut vous prendre votre château, c'est mon oncle.

— L'une et l'autre entreprise sont malaisées, je crois.

— Pas tant que vous pensez. Vous avez écouté joyeusement mes deux histoires, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous avez cru, sans doute, que je bavardais comme une pie, pour le plaisir de bavarder ?

— Je l'avoue.

— Eh bien ! sachez que, au moment où je devais porter mon verre à mes lèvres de la main gauche, vous deviez, vous, tomber sous les couteaux de mon oncle et du capitaine.

— Bah ! c'était donc mon histoire que vous racontiez ?

— Tout bêtement, comme vous l'avez entendu.

— Et pourquoi vous étiez-vous chargé de donner le signal?

— Pour vous sauver la vie.

— Et qui vous porte à me sauver la vie?

— La Ligue que je prêche en secret, et qui vous estime.

— Très-bien... et le château, comment le prendra-t-on?

— Comme on pourra, mais on le prendra si vous n'êtes sur vos gardes.

— Et comment le défendrai-je contre la ruse?

— A votre choix.

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'il y a deux moyens de se défendre.

— Lesquels?

— L'épée et la fourchette.

— J'ai compris.

— Je vous en félicite.

— Quand faudra-t-il inviter les conjurés à dîner?

— Il ne faut pas les inviter, je vous les conduirai.

— Quand?

— Demain à midi; vous serez censé surpris par leur visite, et ne manquerez pas cependant de les retenir, vos précautions seront prises.

— Je n'ai pas de fourchettes cannelées, moi.

— Bien! ce sera mieux joué, vous inventerez.

— Les conjurés sont-ils nombreux?

— Mon oncle, du Fresne, moi et un autre que je ne connais pas.

— Et vous n'avez pas de remords à l'endroit de votre oncle?

— Mon oncle est un cuistre et penche aux huguenots depuis quelque temps.

— Allons! c'est bien; voilà tout ce que vous aviez à me raconter? dit tout haut l'Albanais.

— Monseigneur de Brissac ne m'a pas confié autre chose, répondit l'abbé sur le même ton.

Du Halot avait été abordé par du Fresne qui, le tirant à part, lui avait dit :

— Ah çà ! mon ami, savez-vous que votre neveu s'est un peu bien moqué de nous ?

— Je vais lui faire donner les étrivières ; il a été vous rabâcher là une histoire de couteaux où je n'ai vu goutte, mais qui a paru vous déplaire singulièrement.

— A moi ! pas le moins du monde, que voulez-vous que me fassent vos couteaux ? riposta le capitaine en fronçant le sourcil malgré lui.

— Je me serai peut-être trompé, mais il m'a semblé vous voir frissonner à plusieurs points du récit.

— C'était sans doute d'émotion, car le gars raconte bien... et, tenez, j'ai, par hasard, jeté les yeux sur vous lorsque ce diable de clerc a narré sa seconde histoire, et vous avez pâli d'un bout à l'autre de cette facétie.

— Moi ? fit du Halot.

— Eh ! oui, vous en êtes même encore un peu bouleversé.

— Que diantre voulez-vous que me fassent vos fourchettes ?

— Mes fourchettes ?

— Eh ! donc ?

— Je n'ai jamais été assiégé dans Beauvoir, moi, répliqua du Fresne, et je crois bien que ce fut vous qui donnâtes ce festin de funèbre mémoire... Hein ?

— Je n'ai pas soupé le soir de la Saint-Barthélemy, moi, riposta du Halot, et je n'ai jamais fait le commerce de xérès à mille livres la bouteille.

Les deux amis se regardèrent avec étonnement.

— Comment avez-vous su ? demanda du Fresne stupéfait.

— Et vous ? fit du Halot.

— Et lui? se dirent à la fois les deux amis.

— Il y a quelque chose là-dessous, reprit du Fresne; votre neveu joue double jeu.

— Nous le tenons heureusement; et, sans perdre de temps, nous allons lui faire son procès.

— C'est cela, interrogeons-le.

— Et pendons-le.

— Quoi! votre neveu? fit du Fresne.

— Il n'est pas plus le mien que le vôtre, répondit du Halot en haussant les épaules. Mais chut! voilà le Grec qui vient à nous.

Du Fresne tomba dans une sombre mélancolie qui touchait presque au marasme.

L'Albanais prit congé de son hôte, et se retira au milieu de sa troupe. Le Gascon l'accompagna jusqu'au portail; puis, regagnant la salle où l'attendaient du Fresne et du Halot, il y entra d'un pied léger, l'air guilleret, disant :

— Voilà un drôle qui l'échappe belle, avouez-le, cher oncle.

— Oui, mais tu n'auras pas la même chance, mon neveu, répliqua du Halot en fermant la porte à double tour.

Le Gascon s'étendit dans un fauteuil et dit en bâillant :

— Quelle heure est-il? J'ai bon besoin d'un somme, il serait charmant de nous aller coucher. Qu'en pensez-vous?

— Nous sommes deux contre toi, mon luron, murmura sourdement du Halot, et si matelassé que soit ton ventre, nous l'allons découdre proprement, si tu ne confesses la vérité.

Malgré son assurance impertinente, le Gascon sentit un frisson nerveux se glisser dans ses veines, en voyant ces deux hommes, dans la vigueur de l'âge, le couteau levé sur lui.

IV

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME.

Néanmoins, Pampelonne se laissa prendre par chaque bras, sans résistance, et dit d'une voix mielleuse :

— Vous seriez-vous grisés, par hasard, chers amis ?... Allons, mon oncle, vous avez un poignet de fer qui déchire ma souane.

— Pourquoi vous prétendez-vous neveu de du Halot ? demanda du Fresne de son ton le plus bourru.

— Parce que c'est une excellente parenté, pardieu ! qui me fait grand honneur.

— Ne ricanons pas, s'il vous plaît, parlez net; qu'êtes-vous venu faire dans ce logis, et quel est votre nom véritable ?

Le Gascon vit parfaitement qu'il commençait à marcher sur

des épines; il prit donc la mine sombre d'un conspirateur, et dit avec mystère :

— Puisque vous êtes sourds et aveugles en même temps, corbeuf! vous m'allez obliger à rendre de vous un triste compte quand M. d'Espernon m'interrogera.

— Allez toujours! fit du Halot, que cette menace gênait un peu.

— Mon nom, je vous l'ai déjà dit : je suis le chevalier de Pampelonne, l'un des quarante-cinq gentilshommes de Sa Majesté; ami et compatriote du duc d'Espernon, par conséquent Gascon, pauvre et naturellement porté à tout péril qui me doit mener à la fortune. Il fallait arriver là sans être reconnu, voilà pourquoi j'ai pris cette défroque de moine qui me donne un tout autre air que celui dont m'a avantagé la nature, vous pouvez le croire. M. le duc d'Espernon aime peu M. de Cossé, qui est un ligueur, vous le savez; il aime beaucoup, au contraire, le commandant du Halot et le capitaine du Fresne, qui sont au roi de cœur et d'âme. Alors il a trouvé plaisant d'enlever le château d'Angers à Brissac, et d'y mettre du Halot pour gouverneur et du Fresne comme second. Le roi a donné son consentement à cette affaire, et a promis de reconnaître tout ce qui serait tenté, dans ce sens, comme émané de sa volonté.

— Pourquoi Sa Majesté ne m'a-t-elle pas tout simplement envoyé un brevet?

— Ouais! vous en parlez bien à votre aise. Croyez-vous que le duc de Guise l'aurait signé, ce brevet, Cossé-Brissac étant son ami particulier?

— C'est juste, fit du Fresne.

— Le roi a donc été obligé de prendre le biais comme un lièvre, et de jouer au plus fin comme un Gascon, et je suis parti du Louvre en toute hâte pour vous investir de votre gou

vernement et chasser le mercenaire. J'ai fait dans la journée une trotte infernale... vous avez vu dans quel état j'ai mis ma monture; la pauvre bête est plus heureuse que moi, car elle se prélasse dans sa litière, et moi je dors debout ou assis, ce qui ne vaut guère mieux... Ouf! lâchez-moi donc un peu, s'il vous plaît?

Du Halot ouvrit sa large main; du Fresne tint toujours bon.

— Avez-vous quelques papiers qui confirment vos paroles?

— Eh! si je n'en avais pas, je vous dirais : Faites-moi pendre, c'est votre plus court parti.

— Voyons ces papiers, dit du Halot.

— Fouillez là, dans le tuyau de ma botte droite... bien! vous les tenez, déchirez les enveloppes et lisez.

Du Halot lut :

« Le porteur mérite toute confiance, il est fidèle au roi.

« Duc d'Espernon. »

— C'est bien court, murmura-t-il en repliant le billet.

— Les conspirateurs n'écrivent pas comme les procureurs, que je sache.

— Enfin, passons là-dessus, dit du Fresne; expliquez-nous maintenant pourquoi vous nous avez donné cette comédie de mains gauches, de mains droites et de couteaux?

— Je voulais tâter le cœur du Grec et les vôtres; savoir si vous étiez hommes à ne pas reculer, et lui à se dérouter.

— Et pourquoi n'avez-vous pas bu de la main gauche quand vous nous avez vus bien décidés?

— Parce que j'avais sondé les flancs du mercenaire avec la pointe de mon couteau, tout en plaisantant, et que ma lame avait rencontré une cotte de mailles sous son pourpoint.

— Ah! fichtre! s'écria du Fresne.

— Il nous aurait fallu un gros quart d'heure pour assommer

ce beau fils, et son escorte aurait eu du temps de reste pour nous étrangler.

— C'est plein de sens, fit du Fresne.

— Ce n'est pas maladroit, murmura du Halot.

— D'ailleurs, il m'était venu, vers le milieu du souper, une idée que je crois excellente, et qui, Dieu aidant, nous installera tous, dès demain, au château.

— Et cette idée ?

— La voici : demain, un peu avant midi, le capitaine du Fresne et moi, nous montons à la citadelle pour rendre visite à l'Albanais. L'Albanais nous prie à dîner; nous refusons, prétextant que des amis nous attendent en ville. Il insiste et nous engage à convier nos amis de sa part. Du Fresne se détache alors pour aller chercher du Halot, qui est tout prêt avec une vingtaine d'enfants perdus bien choisis et armés sous leurs jaquettes. Les gardes, averties, laissent passer notre monde, et nous dînons.

— Oui-dà ! fit du Fresne, avec des fourchettes cannelées, n'est-ce pas ?

Le Gascon se mit à rire et reprit :

— Vous croyez donc que le Grec a profité de la leçon ?

— Ça m'en a tout l'air, grommela du Halot.

— Et vous n'avez pas tort, car je l'ai prévenu.

— Prévenu de quoi ? s'écrièrent les deux Angevins avec terreur.

— De notre complot, pardieu !

— Misérable !...

— Allons ! allons ! me prenez-vous pour un hérétique, avec vos couteaux levés ? Donnez-vous plutôt la peine de raisonner. Si je n'avais pas raconté l'histoire des fourchettes, l'idée ne serait pas venue au Grec d'avoir pour cuisinier demain u

empoisonneur, et si je ne vous avais pas trahis, il n'aurait jamais consenti à vous inviter en si grand nombre.

— Ce gaillard-là parle comme une sybille, dit du Fresne au comble de l'admiration.

— Il est vrai que les Gascons sont fort ingénieux, ajouta du Halot. Mais un instant, monsieur, qui vous a si bien appris l'histoire des fourchettes?

— Et celle des couteaux, demanda du Fresne?

— La renommée, mes maîtres.

— Méchante raison! vous avez embrouillé votre récit de vérités et de mensonges qui font supposer quelque vilain dessein.

— Eh bien! oui, c'est vrai; j'ai voulu divertir l'Albanais un peu à vos dépens, messieurs, en lui racontant des drôleries où vos noms n'avaient rien à faire. Je ne connaissais que très-imparfaitement ces deux histoires, qu'on m'a cornées aux oreilles dans mon enfance; et, s'il me fallait donner aux acteurs leurs noms véritables, je me verrais, fût-ce à la géhenne, fort empêché d'en accoucher. J'ai donc dit les couteaux de du Halot et les fourchettes de du Fresne, comme j'aurais pu dire les couteaux de du Fresne et les fourchettes de du Halot ou de tout autre. Le fait est que j'ai voulu intéresser l'Hellène et vous rendre intéressants tous les deux... Où est le mal? Tuer des hérétiques, n'est-ce pas pain béni?

— Au fait, coula du Halot à l'oreille de du Fresne, tout ce qu'il dit vient de source, et s'il avait voulu nous narguer, il n'aurait pas mis votre nom à la place du mien, et le mien à la place du vôtre.

— Cela me paraît clair... D'ailleurs, ce garçon-là me plaît, avec son pied de langue.

— Allons! soyez le bienvenu, et oublions notre querelle, dit du Halot en tendant la main au Gascon; vous êtes un bon diable, et nous sommes des vôtres.

— A demain donc! ajouta du Fresne, et cette fois, c'est tout de bon.

— Oui, à demain, à moins que celui que j'attends ne vienne pas.

— Qui attendez-vous?

— Pour nous donner de nouvelles garanties de l'approbation du roi, monseigneur d'Espernon doit nous dépêcher demain l'un de ses gentilshommes, un enragé capable de prendre le château à lui seul; s'il ne vient pas, partie remise; s'il vient, partie gagnée.

— Allons donc prier Dieu qu'il arrive à bon port, dit du Fresne, et séparons-nous, car il est tard.

— Bien parlé! fit le Gascon en se levant... Mon hôte, menez-moi coucher, mes yeux sont rouges de sommeil. Quant à vous, capitaine du Fresne, qui êtes au repos depuis longtemps, il vous faudra renoncer cette nuit à la couche conjugale.

— Hein?

— Je dis que la réussite de notre coup de main exige que vous couchiez aux champs.

— Ah! et que ferai-je aux champs?

— Vous devez avoir les mots de passe.

— Oui.

— Bon! Moi, je ne les ai pas. La garde est-elle vigilante dans votre bonne ville d'Angers?

— Assez pour des bourgeois.

— Mais elle vous laissera sortir, toutefois?

— Avec le mot, certainement.

— Bien! Alors allez vite vous mettre au guet près de la citadelle, et restez-y jusqu'au petit jour; il pourrait se faire que le Grec demandât du renfort à La Flèche, cette nuit même, ce qui nous gênerait infiniment, vous comprenez, si nous n'en étions avertis.

— Je le crois bien, dit du Halot, au lieu de cinquante ennemis, nous en trouverions deux cents demain.

— Vous voyez, le cas est grave.

— Peste! fit le capitaine, je vais aller souhaiter le bonsoir à ma femme et m'embarquer.

— Laissez donc dormir en paix madame du Fresne, répondit du Halot, et partez au plus vite.

— Allons! je pars.

— Vous, mon oncle... Ah! pardon, ce titre vous déplaît.

— Non, vraiment!

— Choisissez parmi vos créatures vingt ou vingt-cinq bons garnements, habiles à jouer de l'épée, de la masse, de l'arquebuse et du poignard. Que chacun de ces lurons en vaille quatre de ceux qui sont là-haut; faites mettre à tous des cottes de maille ou de buffle; enfin organisez la sérénade, vous aurez de la besogne jusqu'au point du jour. Ayez soin, surtout, de ne pas dire ce que vous voulez faire; une heure avant de marcher, vous réunirez votre monde hors la ville, près du château, et, en arrivant sur la herse, vous le mettrez au courant de toute l'histoire. Est-ce compris?

— Parfaitement.

— Quant à moi, je vais me fermer aux verrous, et dormir comme un loir; montrez-moi le chemin de la chambre que vous me destinez?

— Puisque je dois courir les rues toute la nuit, vous me permettrez de vous offrir mon propre appartement...

— C'est bien de l'honneur, interrompit le Gascon, qui cligna des yeux, ne sachant s'il devait soupçonner quelque fourberie sous cette politesse.

— Ne sommes-nous pas parents?

— Dès lors, je capitule.

Du Halot conduisit son hôte dans sa chambre, boucla son

ceinturon d'épée, s'enveloppa d'un large manteau brun, et salua, en disant :

— Vous ne serez troublé ici par aucun bruit, les murs sont épais, et voilà de solides verrous. Bonne nuit! mon cher neveu, je vais faire fermer, barrer et cadenasser la grande porte derrière moi, pour qu'on vous laisse en plein repos.

— Est-ce votre habitude? demanda le Gascon avec une imperceptible grimace.

— Non, mais pour vous, que ne ferais-je?

— Va donc pour la barricade... Ah! puisque vous traversez la cour pour sortir, veuillez ordonner à votre valet d'écurie de m'apporter sur-le-champ ma valise, j'en ai besoin pour ma toilette de nuit.

— Bien volontiers; est-ce tout

— Tout absolument.

— Alors, embrassons-nous.

— De grand cœur, mon cher oncle; par où commencez-vous votre ronde?

— Par la porte de Tours... Ah! bon Dieu! comme vous bâillez!... Je vous quitte.

— Oui... le sommeil m'étrangle tout de bon.

Aussitôt qu'il se vit seul, le Gascon courut aux fenêtres des deux faces de sa chambre. Celles de gauche donnaient sur un jardin clos de hautes murailles; celles de droite sur une basse-cour également fermée.

— Corbeuf! se dit le faux abbé, je suis encagé comme un oison.

Ces mots étaient à peine lâchés qu'un homme poussa la porte, la referma avec son pied, et vint décharger la valise du Gascon au milieu de la chambre.

Cet homme avait les bras nus; ses chausses tenaient aux hanches par une ceinture en cuir de vache; ses épaules étaient

larges, ses jambes nerveuses, ses reins cambrés, sa taille superbe, sa tête chevelue. Son costume était celui des valets aux derniers gages; ses bras musculeux attestaient une force de géant.

Après avoir posé la valise sur le plancher, le domestique s'assit dessus, releva vivement la tête, regarda le Gascon et lui dit en excellent français, avec une grande pureté d'accent :

— Tu me fais faire là un joli métier, mon petit Pampelonne.

Le chevalier se jeta au cou de ce nouveau personnage et le tint tendrement embrassé.

— Ah! câlin! il paraît que je te rends un service bien signalé.

— Vicomte, vous me menez tout droit en Paradis... mais vous n'avez pas mauvaise mine, au moins, sous ces guenilles.

— C'est possible, cependant il me tarde de les quitter, tes guenilles.

— Le vicomte de Gourdon, la meilleure lance du roi de Navarre, valet d'écurie de du Halot! la chute est plaisante, ma foi!

— Il faut t'aimer à tout rompre, avoue-le, pour tomber si bas de si haut?

— Vous m'aimez beaucoup, j'en conviens, mais du diable si j'ai fait seul ce miracle... hein?

— Tu y es au moins de moitié.

— Merci!... Ah çà! elle est toujours au château, dans les griffes de monsieur son père?

— Toujours.

— Et vous sait-elle ici?

— Non.

— Vous l'avez vue souvent?

— Jamais, depuis qu'elle est là.

— Vous ne vous êtes peut-être pas montré?

— Je le crois bien! ce serait fait de moi dans son esprit.

— Bah! l'amour prend toutes les livrées. Mais, pardon si je ne m'étends pas plus longuement sur ce chapitre. Causer d'amour, c'est charmant, mais non pas sous la potence, et nous sentons le gibet d'une lieue, vous sous vos chausses de palefrenier, moi sous la soutane qui m'étouffe. Aidez-moi à me déshabiller, *primo*, comme on dit au parlement.

— Bon! je monte en grade, dit le vicomte souriant.

— Comment?

— Me voilà valet de chambre.

— C'est juste... Délivrez-moi de ces bottes qui me pèsent aux jambes comme des boulets... là... ouf! merci!... maintenant, arrachez-moi le ventre.

— Ton ventre?

— Eh! oui, croyez-vous que cette bedaine m'appartienne? on en ferait deux matelas... décrochez par derrière... Ah! bon Dieu! qu'il fait bon respirer! hein? Passons à l'habit... corbeuf! en voilà un qui m'a mis en nage... Ah! et la perruque? doucement, bourreau; diantre, vous ne respectez guères mes cheveux roux... là... bon! posez ce vénérable chef bien douillettement sur un fauteuil, et la barbe à côté... me voilà revenu au monde!

Disant cela, le faux abbé, débarrassé de sa défroque, se promena allégrement de long en large, tendant le jarret comme pour danser une sarabande.

Le vicomte de Gourdon, les bras croisés, sa large épaule appuyée au mur, riait de bon cœur à cette métamorphose et aux gambades de son ami.

En effet, c'était un charmant cavalier que Pampelonne; il était sorti tout fraîchement habillé de dessous son déguise-

ment. Sa mise était coquette de la tête aux pieds, quoique d'une simplicité calculée. Son pourpoint de satin gris était serré à la taille par un ceinturon noir; ses chausses étaient de drap violet, son col rabattu de fine toile sans broderie; ses bottes collantes dessinaient un pied mignon et une jambe moulée; ses cheveux touffus, bouclés et noirs, couvraient ses épaules, et le duvet de sa barbe se jouait de ses joues à la lèvre et au menton, ne laissant qu'une ombre délicate qui adoucissait les traits énergiques de son charmant visage.

— Comment! dit le vicomte, revenu de sa première surprise, tu étais ainsi là-dessous?

— Pardieu! c'était le seul moyen de me faire un peu gros.

Il est vrai de dire que, si notre abbé était un assez gros homme, le chevalier était une façon de page, à qui l'on aurait donné seize ans, quoiqu'il en eût vingt. Il était élégant et joli à croquer.

— Et, à présent, mon cher Gourdon, que me voici dans la place, par où en sort-on?

— Par la fenêtre.

— La porte est donc fermée?

— A triple carillon, et je n'ai pas les clefs.

— Tant mieux! Ah! démon!

— Qu'y a-t-il?

— Nous sommes roulés par du Halot...

— Qu'est-ce, enfin?

— Mon cheval...

— Eh bien?

— Il ne peut pas sortir par la fenêtre, lui!

— Quant à cela, j'en réponds.

— Comment fournir ma course... Ah! carnage!

— Tu jures comme un catholique.

— Le moment est bien choisi pour me prêcher... Corbeuf!

j'irai à pied, mais je crèverai du coup comme un mousquet.

— Allons! du calme, enfant, ton cheval est déjà dehors...

— Bah!

— Eh! oui. Lorsque tu es venu me donner le mot, pendant le souper, j'ai fait mine de conduire ton cheval à la rivière pour l'abreuver. Comme tous mes collègues, les laquais, se grisaient à l'office, au lieu de rentrer ton courtaud à l'écurie, je l'ai fourré dans la grange à côté. Il est tout sellé, bridé.

— Embrassez-moi, Gourdon, vous avez quatre fois plus d'esprit qu'il n'en faut à un seul homme; il est vrai qu'à la vie et à la mort nous sommes deux dorénavant sous la même casaque.

— Allons! pars, pauvre fou! heureux fou!

— Suis-je sur la route? demanda Pampelonne en allongeant l'une de ses mains potelées vers la basse-cour.

— Non, à gauche.

— Mais, mon cher, les murs ont dix coudées.

— Vas toujours.

— Soit... ah! mon chapeau... dans la valise... merci!... mes pistolets... bon!... tudieu! vingt-cinq pieds à sauter, ajouta-t-il en se penchant à la fenêtre... comme il fait noir par là!

— Lève les bras, dit Gourdon, et il lui passa un nœud coulant sous les aisselles.

— Voilà qui n'est pas mal imaginé, vous avez l'enfer au ventre, vicomte.

— Maintenant, laisse-toi tomber, je te tiens.

Le chevalier obéit sans hésiter, et les poignets vigoureux de son ami le descendirent lestement et le posèrent mollement à terre. Alors le vicomte fixa le bout de la corde qu'il tenait à l'espagnolette, et se laissa glisser jusqu'en bas.

— Nous avons assommé les fleurs de notre hôte, dit gaiement le chevalier, mauvais signe pour lui...

— Il n'aura jamais tout ce que je lui souhaite assurément.

— Oh! non, quoi que je fasse... cependant... Ah çà! où sommes-nous maintenant?

— Il faut passer par ici, se faire petit et ramper, dit le vicomte en montrant une espèce d'égout qui servait à l'épanchement des eaux boueuses du jardin.

— Hein?

— Vite à genoux!

— Et ma collerette, et mon pourpoint, sandis!

— Bah! le passage pourrait être plus sale.

— Mais je vais être horriblement et tristement accommodé! Ne voyez-vous pas que le fumier que voilà décharge ses eaux infectes par ce conduit!

— C'est à prendre ou à laisser.

— Corbeuf! mon cher, grommela Pampelonne en se couchant à plat ventre, la politique ne nous met pas toujours sur des roses... pouah!

— Quand tu seras au bout de l'égout, tu seras au coin de la grange, où t'attend ton cheval; la porte de la grange est ouverte, tu sais le reste.

— Et pour revenir?

— Même chemin...

— Toujours l'égout... Ah çà! mais il est grillé, votre égout?

— Ce cuistre de du Halot l'aura fait boucher aujourd'hui, je l'avais cependant ouvert hier.

— Cherchons une autre issue.

— Il n'y a que celle-là... il faut s'en contenter ou s'aller coucher... voyons cette grille.

Le colosse saisit les barreaux de fer à deux mains, et, ramassant ses forces, il donna, coup sur coup, trois secousses formidables. A la troisième, la grille entière lui resta dans les mains.

— Et maintenant, dit-il, en route. Je laisserai la corde à la fenêtre.

— Bonsoir! fit le chevalier en toussant; je crois que je vais me noyer... Tudieu! mes chausses... Bon! mon pourpoint, maintenant... Ah! ma foi! tant pis! tout chemin mène à Rome apparemment.

— Vois-tu l'ouverture? cria sourdement le vicomte par le conduit.

— Et le moyen d'avoir les yeux ouverts!... j'y suis... et je suis propre.

— Bonne chance!... bien des compliments à ta maîtresse.

— Merci!

V

PAMPELONNE COURT DEUX LIÈVRES A LA FOIS.

Le vicomte de Gourdon cacha la grille de l'égout dans un buisson, revint à la fenêtre, s'élança sur la corde, et, agile comme un écureuil, il se hissa en un moment jusque dans la chambre. Après avoir arrêté les croisées pour que le vent ne les fît pas battre l'une contre l'autre, il tira les rideaux, rangea la défroque de son ami, comme eût fait un valet bien appris, alluma une veilleuse, puis, poussant les verrous de la porte et donnant deux tours de clé, il alla s'étendre voluptueusement dans les draps de du Halot.

— Ma foi! se dit le gentilhomme en caressant son oreiller, ces coquins de maîtres sont bien heureux! et quel bon somme je vais faire!... Ah! Dieu! la fine toile! et les bons matelas! Ah! Seigneur!... que c'est doux et que c'est frais!

Sur ce, il se mit à ronfler comme un laquais.

Lorsque le chevalier de Pampelonne se trouva hors de l'égout, sa première sollicitude fut pour son visage qui lui sembla mouillé d'une eau désagréable. Il tira de sa poche un élégant mouchoir brodé et s'essuya tant bien que mal; ce bout de toilette achevé, notre Gascon s'orienta, marcha droit à la grange désignée, poussa la porte et fut accueilli par un petit hennissement de son courtaud.

Pampelonne prit un bouchon de paille et se bouchonna à tour de bras, depuis les bottes jusqu'au chapeau; puis il se flaira un peu partout, avec des grimaces réjouissantes, et s'écria enfin avec une résignation toute romaine :

— Je me brosserais pendant cent ans de cette façon que je n'en serais pas moins crotté... Vogue donc la galère, partons!

Le cheval était bridé; Pampelonne l'amena vers la porte où il faisait un peu moins noir, et il sauta de joie en découvrant un large manteau accroché sur sa selle.

— Voilà bien mon sorcier de Gourdon, pensa-t-il, ce gaillard-là prévoit tout!

Et il se drapa comme un sénateur.

L'un des coins du manteau était noué. Le chevalier défit le nœud, et trouva, dans ses plis, une paire d'éperons qu'il ajusta immédiatement à ses talons.

Puis il tira son cheval jusque dans la rue. A sa grande surprise, le courtaud foula le pavé sans faire plus de bruit qu'un chat courant sur un tapis.

Le Gascon leva l'un des pieds de sa bête, puis le second, le troisième et le quatrième. Les quatre sabots étaient serrés dans des poches en cuir à fortes semelles, comme plus tard le maréchal de Saxe voulait qu'en guise de fers on en chaussât les chevaux de l'armée.

— Gourdon est le plus grand homme des temps modernes,

ensa le Gascon, je le crois enragé. Et, sautant en selle avec ι légèreté d'un oiseau, il se faufila prudemment, de rues en ıes, jusqu'au boulevard qui fermait la ville du côté de la ayenne.

A l'un des tournants de ce boulevard, le chevalier s'arrêta evant une maison d'assez belle apparence ombragée d'arbres ouffus, et défendue par un mur circulaire qui l'embrassait insi qu'un grand jardin. Pampelonne rangea son cheval con-e le mur, monta droit sur la selle, et porta ses regards sur ne petite fenêtre en œil-de-bœuf, placée au-dessus des man-ırdes.

Cette fenêtre était éclairée.

— Bon, murmura le Gascon, l'imbécile est dehors, quelle elle occasion perdue!

Alors il tira droit vers une porte basse cachée dans la mu-ıille, s'empara d'un fil de fer qui pendait contre cette porte, t l'agita de trois coups vigoureux.

Au bout de quelques minutes, des pas légers se firent en-ɜndre, effleurant le sable du jardin, et une voix flûtée cria du edans :

— Hum! hum!

— Hum? répondit le chevalier.

La porte s'ouvrit tout délicatement.

— Il est bien tard, dit la petite voix d'une camériste comme n n'en voit plus de nos jours qu'au théâtre.

— Beau reproche, Louisette; en vérité, je ne reçois que des ourrades dans ce pays. Sais-tu bien que pour arriver ici j'ai ıit les cent dix-neuf coups?

— On vous croit, monsieur le chevalier, mais ma maîtresse e s'en est pas moins morfondue à vous attendre.

— Pauvre Clémence! tu lui baiseras le bout du pied pour moi.

— J'ai bien assez d'ouvrage dans la maison, sans me cha ger de celui des autres.

— Allons! ne te fâche pas, ma mie, et dis-moi vite les deu mots qu'on t'a glissés pour moi dans l'oreille.

Pampelonne accompagna cette prière d'une demi-douzain de baisers qui bondirent et rebondirent sur le bout des doigt de la jolie fille.

— Allons, venez, monsieur, venez!

— Du diable si j'en ai le temps... dis-moi les mots!

— Non pas, venez les chercher.

— Impossible... parle.

— Je crois que c'est Jarnac pour sortir et Henri pour ren trer, non... c'est Henri pour sortir... non... ma foi! je m'y perds.

— Mais, méchante, tu veux donc me faire écharper par la garde urbaine; il faut que je sorte de la ville à tout prix et à l'instant.

— Eh bien! suivez-moi. Madame a les mots de passe par écrit... Jésus! quelle odeur de fumier nous arrive par ici; changeons de place, s'il vous plaît.

— Va chercher cette consigne, ma mie, murmura le cheva lier de sa voix la plus calme, tout en s'enfermant dans son manteau, et prie Clémence qu'elle me pardonne, je serai de main à ses genoux.

— Je suis chargé de vous y conduire mort ou vif; et, mor ou vif, je vous mènerai, mon cher maître... Fi! le vilain qu se fait tant prier.

— Eh bien! je te jure que si je suis de retour avant le jour, je reviendrai frapper ici.

— Vous le jurez?

— Foi de gentilhomme.

— Un gage, s'il vous plaît?

Pampelonne fouilla dans ses poches, et n'y trouvant pas un écu, il prit à deux mains la tête de Louise et la couvrit de gros baisers.

— Jarnac pour sortir, monseigneur, murmura la jeune fille le sein palpitant, que Dieu vous garde!

— Et pour rentrer?

— Henri.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

— Va donc pour Jarnac, ma belle enfant, je te dois encore mille milliards d'embrassades.

Et Pampelonne, remonté à cheval, piqua droit sur la porte de Nantes.

— Par ordre de monseigneur du Broc, cria-t-il à un sergent qui se réveilla en sursaut, faites-moi ouvrir la barrière.

— Par ordre de monsieur le gouverneur, voulez-vous dire? grommela le sergent.

— Sans doute.

— Et où est cet ordre?

— Dans ma tête, bélitre, penses-tu qu'on écrive tout en ce monde?... A quoi servirait donc la langue?...

— Alors, donnez la passe, mon gentilhomme.

— Jarnac.

— Ouvre, cria le sergent à la sentinelle. Et lorsque le cavalier eut franchi les palissades, le sergent civique se rendormit en murmurant :

— Chien de métier!

Aussitôt que Pampelonne se vit en plein air, il se pencha sur l'encolure de son cheval, serra les jambes, lâcha la main, et s'écria :

— Fais voir, maintenant, que tu as du cœur au ventre, mon brave courtaud, mange la route.

Les crieurs de nuit firent entendre, en ce moment, leur voix lugubre.

— Une heure du matin! se dit le Gascon... Sandis! il me faudrait les ailes d'un aigle ou d'un pigeon.

Le courtaud sembla deviner la pensée de son maître, car il s'allongea et bondit avec une vigueur qu'on n'aurait pas supposée en lui. Peu fatigué par l'étape qu'il avait fournie dans le jour — on se rappelle que le faux abbé, voulant faire croire à une course précipitée, avait baigné d'eau les flancs de sa monture et les avait barbouillés de poussière — peu fatigué donc, et bien nourri chez du Halot, ce bon animal galopait à plaisir et, au gré de Pampelonne, mangeait le terrain.

Laissons notre aventureux cavalier battre les traverses, comme un échappé de l'hôtel des fous, et rentrons à Angers où, malgré la nuit, nous avons quelques amis sur pied.

Lorsque la soubrette eut perdu l'ombre du chevalier, elle referma tristement la petite porte et reprit le chemin sablé qui conduisait à la maison.

Louise, que le Gascon appelait Louisette par mignardise, était une belle jeune fille de dix-sept ans, bien prise dans sa taille, d'un visage charmant et malin, de façons voluptueuses et d'esprit un peu frondeur, disons-le, quoique le mot n'eût pas encore été inventé.

Elle avait la lèvre fine, l'œil jaloux, le pied et la main petits, les dents mignonnes et blanches, les cheveux noirs. En somme, c'était une soubrette, mais faite pour le bas de soie et le corsage de satin, tout aussi bien que les bergères de Boucher pour les paniers et la dentelle.

— Au fait, se disait Louisette, j'aime mieux qu'il soit à travers champs que là-haut. Et elle leva les yeux sur deux grandes fenêtres du premier étage soigneusement fermées. Puis

elle ajouta, en laissant retomber sa tête sur sa poitrine gonflée :

— Elle va se désespérer, mais elle attendra... et il viendra... et moi!

Louisette fut arrêtée court par une main qui lui secoua vivement le bras.

— Eh bien! ce n'était donc pas lui, dit une voix tremblante d'émotion.

— Non.. oui, madame, pardon, je ne vous voyais pas.

— Non... oui... es-tu devenue folle?

— Oh! pas si sotte, madame, j'ai d'abord dit non, parce que mieux vaut mentir que mal parler, mais c'est oui. Il était tout pressé, tout troublé, si pressé, si troublé qu'il m'a demandé les deux mots et s'est enfui à toute bride.

— Sans te rien laisser pour moi?

— Non, madame... Cependant, je me trompe, il m'a donné sa parole qu'il reviendrait sonner à la petite porte, s'il était de retour avant le jour.

La femme qui écoutait Louisette avec avidité poussa un profond soupir; et, glissant sous d'épais marronniers, elle se dirigea vers un escalier dérobé qu'elle monta rapidement.

Louisette suivit silencieusement sa maîtresse jusque dans son appartement.

La maîtresse de Louisette était une femme de vingt-deux ans, vêtue avec luxe, blonde et belle, avec des airs de duchesse et un regard tantôt voilé, tantôt brûlant. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, et demeura longtemps immobile et rêveuse, le front penché. Son sein bondissant sous sa collerette indiquait, seul, qu'elle était en proie à une vive agitation.

La jeune fille s'accouda sur un meuble et attendit respectueusement qu'on lui donnât des ordres.

— Crois-tu qu'il reviendra? demanda enfin la maîtresse.

— Je le crois, madame. M. de Pampelonne brave tous les dangers et en triomphe.

— Je le sais, mais pourrai-je le recevoir?

— Je l'espère, M. le chevalier a dû prendre ses précautions et écarter...

— Le capitaine n'est pas encore rentré?

— Non, madame, et quand même, vous savez qu'il vient rarement ici.

— L'œil-de-bœuf est éclairé?

— Oui, madame.

— Veille à ce que la lampe ne s'éteigne pas, tant que nous serons libres.

— Elle ne s'éteindra pas.

— Dors, si tu es fatiguée, je ferai le guet, mais dors là, près de moi.

— Je n'ai pas sommeil... Ah! madame, c'est donc bien doux d'aimer, c'est donc bien bon?

— On en meurt, mon enfant... écoute...

— Ce sont les crieurs qui annoncent deux heures après minuit.

— Quand fera-t-il jour?

— A quatre heures et demie, et même plus tard.

— Oh! que ce sera court! murmura la jeune femme.

Elle se tut et voila son visage de ses longs cheveux d'or.

Un silence absolu régna dans la chambre, et rien ne troubla ce silence pendant plus de cinq quarts d'heure.

L'appartement dans lequel nous avons introduit le lecteur était richement décoré; un magnifique tapis couvrait le carreau; les murs étaient également tendus de tapisseries d'un grand prix; de doubles rideaux de damas rouge protégeaient les vitraux à losanges des fenêtres, contre la lumière de deux

bougies de cire rouge ambrée, qui jetaient sur les meubles une molle clarté.

Un grand lit à baldaquin, monté sur une estrade, occupait l'un des côtés de la chambre, et deux cabinets masqués par des portières de velours se trouvaient à main droite et à main gauche de ce lit. La chambre était, en outre, semée à profusion de bahuts, de tabourets, de coussins, de miroirs, de métiers et de tous ces petits meubles de fantaisie qu'on ne trouve que chez une jolie femme ou une vieille coquette.

Tout à coup la fée de ce temple mignon se leva sur ses pieds d'enfant et s'écria :

— J'étouffe!

Deux larmes de désespoir roulèrent sur ses joues pâles.

— Moi, je respire, murmura Louisette en elle-même.

Et une joie secrète anima son regard.

Ces deux femmes avaient attendu près de deux heures sans se dire un mot; absorbées par deux espérances contraires, l'une appelait son amant avec une fiévreuse impatience, tendant l'oreille au silence de la nuit; l'autre faisait des vœux pour que cet amant ne vînt pas. Dans le cœur de la maîtresse l'amour éclatait en désordre, et une jalousie furieuse agitait l'âme de la soubrette.

Pour toutes deux, ces heures d'attente furent des siècles.

Un coup de sonnette retentit dans le jardin. Les deux femmes redressèrent, à la fois, leurs jolies têtes, comme deux tourterelles surprises par un chasseur. Le timbre argentin de la clochette n'avait jeté qu'un son léger qui vola dans l'espace pour tomber dans le cœur de la dame comme un éclair, et dans celui de la jeune fille comme la foudre.

— Vite, Louisette, vite, mon enfant... en bas... en bas!

Louise obéit, pendant que sa maîtresse, s'approchant d'une grande glace de Venise, passait ses doigts effilés et chargés de

bagues dans ses longs cheveux, et rajustait quelques points de sa toilette, en se souriant d'un sourire nerveux et voluptueux.

La porte s'ouvrit, et le chevalier de Pampelonne apparut sur le seuil, le visage en feu, le front ruisselant de sueur, et le feutre de travers.

Le Gascon avait changé de costume du haut en bas, et sa nouvelle toilette était d'une bizarrerie grotesque pour un élégant. Ses chausses étaient en peau de buffle comme en portaient les fantassins, lourdes, rudes, et à peu près indestructibles; son pourpoint était de satin vert festonné d'argent; au lieu de bottes, il portait des souliers à rubans, et aux jambes de longues guêtres de batteur d'estrades. Enfin, sa collerette était brodée et nouée sur le pourpoint par un nœud de petites perles.

Ainsi vêtu, Pampelonne tenait du petit bourgeois et du gentilhomme, du chevalier et du soldat fantassin.

— Armand! s'écria la jeune femme en se jetant au devant du Gascon.

— Quelle heure est-il, ma chère Clémence? répondit Pampelonne en entrant dans la chambre, les bras au cou de sa maîtresse.

— Oh! le sais-je, mon ami... Vous voilà, j'ai tout oublié.

— Bientôt quatre heures, dit Louisette qui se tenait dans l'ombre de la portière.

— Quatre heures! s'écria le chevalier que cette réponse avait frappé comme un coup de canon.

— Quatre heures bientôt, répéta la jeune fille en mordant ses petites lèvres jusqu'au sang.

— C'est impossible, dit Clémence.

— Le temps vous a paru bien court, répliqua la soubrette

avec un sourire qui, malgré elle, tint plus du sarcasme que de la plaisanterie.

— Peu importe, trancha le Gascon, il ne fait jour qu'à cinq heures, et s'il en est quatre, j'ai trois quarts d'heure devant moi... Dieu soit béni !

Et, tombant aux genoux de sa maîtresse, il les embrassa tendrement.

Louisette jeta un regard passionné sur ces beaux jeunes gens, et prit la fuite.

Clémence courut à la porte, mit les verrous, et bondissant sur le tapis comme une gazelle, elle s'élança dans les bras de son amant, qui la pressa sur son sein.

— Ami, tu as encore risqué ta vie pour moi, dit enfin la jeune femme d'une voix languissante.

— Bah ! je la risque bien tous les jours pour moi-même, ou pour le roi, ce qui ne fait qu'un.

— Comment?

— Eh pardienne! quand je charge l'épée au poing, quand j'escalade, quand je conspire, quand je vais sur le pré, c'est pour moi que je me bats, ou pour le roi; et quand je me bats pour le roi, je me bats encore pour moi, car le roi me paie... Il ne m'a encore payé qu'en promesses, c'est vrai, mais il sera riche un jour, ce pauvre roi de Navarre!

— Ah ! mon bon ange, ce que tu dois entreprendre aujourd'hui m'épouvante...

— Vive Dieu ! ma mie, n'allez-vous pas m'amollir le caractère?

— Non; mais je t'aime, et je tremble de...

— Me voir pendu... hein?

— Oh ! pas de ces vilains mots... vous me faites frissonner, méchant !

— En tout cas, mignonne, dit le Gascon en mordant les

boucles blondes de sa belle maîtresse, si je suis arquebusé ou pendu, vous ne pourrez qu'y gagner.

— Et en quoi, monseigneur ?

— En ce que je quitterai ce monde en compagnie de ton mari. Un jeune amant comme moi se rencontre à tout moment, un vilain mari comme le tien ne se trouve qu'une fois dans la vie.

Un coup terrible frappé à la porte de la chambre et qui fit trembler toutes les vitres, arrêta le sourire mélancolique de Clémence et fit bondir Pampelonne sur lui-même.

— Clémence, ouvrez ou j'enfonce votre porte ! cria une voix bien connue et que la colère rendait plus aigre et plus discordante que de coutume.

— C'est lui ! murmura la jeune femme dont les joues se teignirent de la pâleur du lis.

Pampelonne prit un pistolet à sa ceinture, et marcha vers la porte. Clémence se pendit à son bras et tomba à ses genoux.

— Que faire donc ? glissa le chevalier à l'oreille de sa maîtresse. Dussé-je passer sur son corps, il faut que je sois chez du Halot avant le jour.

— Viens, murmura Clémence. Et l'entraînant vers son alcôve, elle pesa sur un ressort qui fit ouvrir une petite porte; alors elle poussa Pampelonne par les épaules et retira la porte à elle.

— Bon ! murmura le Gascon avec colère, me voilà bloqué maintenant dans un cabinet noir... et le jour qui va poindre !

— Il n'est que trois heures et demie, monsieur le chevalier, dit une petite voix, rassurez-vous.

— Comment, c'est toi, Louisette ? Eh ! miséricorde ! que fais-tu là ?

— Chut ! répondit la soubrette.

Pendant que Clémence exécutait sa manœuvre, on conti-

nuait d'ébranler la porte à grands coups de pommeau d'épée, et le ciel à grand renfort de jurons.

— Holà! bon Dieu, à qui en avez-vous? demanda la jeune femme, en donnant à sa voix une inflexion mielleuse.

— Ouvrez, tonnerre! ouvrez, sang du diable!

Clémence courut aux verrous pieds nus et tout en désordre; puis, ouvrant, elle s'écria :

— Vous êtes bien plus rustre aujourd'hui qu'hier, monsieur!

— Où est votre amant, madame? hurla en entrant, l'épée à la main, le capitaine du Fresne que la fureur rendait pâle et violet tout à la fois.

— Donnez-vous la peine de le chercher, répondit la jeune femme en éclatant d'un fou rire qui fit frissonner le Gascon dans sa cachette.

VI

PAMPELONNE, DU HALOT ET DU FRESNE PASSENT DE VILAINS MOMENTS.

Pourquoi le chevalier de Pampelonne s'était-il élancé ventre à terre sur la route de Nantes? Où avait-il pris son bizarre accoutrement? Pourquoi le capitaine du Fresne était-il rentré chez lui muni d'une si grosse colère?

Telles sont, probablement, les questions qu'on nous adresse. Nous y répondrons en racontant ce qui se passait à Angers et aux environs pendant que madame du Fresne attendait son galant.

Deux heures après que Pampelonne eut quitté le sergent de service à la barrière de Nantes, une ronde vint à passer près de ce poste.

C'était M. Dubroc, gouverneur d'Angers, qui, accomplissant

rigoureusement les devoirs de sa charge, visitait les corps de garde accompagné d'un bas officier muni d'une torche.

— Quoi de nouveau? demanda le gouverneur au sergent en homme qui s'attend à ce qu'on ne lui donnera que des nouvelles pacifiques.

— Je ne sais rien que vous ne sachiez, monsieur le gouverneur, la nuit est aussi calme que sereine, et je regrette bien de n'être point dans mon lit.

— Bah! vous en dormirez mieux demain... Ainsi tout marche à souhait?

— Oui, monsieur le gouverneur... Ah! j'oubliais, il a passé, il y a deux heures...

— Qui cela?

— Votre homme.

— Mon homme?

— Eh! oui, votre page, votre cavalier, votre courrier, que sais-je, moi? il a passé et pris tout aussitôt le galop... le gaillard est planté sur sa selle comme un centaure.

— Ah çà! mais vous avez la berlûe, j'imagine!

— Plaît-il?

— Je ne comprends pas un mot à ce que vous inventez.

— Comment! je n'invente absolument rien. Vers minuit et demi, un cavalier m'est venu frapper sur l'épaule et m'a demandé l'ouverture de la barrière, en votre nom et par votre ordre, se disant chargé d'une mission particulière.

— Et le mot de sortie, vous l'a-t-il donné?

— L'aurais-je laissé passer sans cela? Vous ne me prenez pas pour un huguenot, peut-être?

— Non, mais je vous prends pour un imbécile, monsieur le sergent.

— Et pourquoi?

— Parce que je n'ai expédié, cette nuit, ni page, ni cour-

tier, et que je n'ai donné les mots de passe qu'au capitaine du Fresne, entendez-vous?

— Parfaitement : or, ce n'est pas le capitaine qui est sorti, donc c'est un autre.

— Probablement, à moins que vous n'ayez rêvé.

— Pour ceci, je réponds que non... Hé! Antoine, viens, approche. Antoine était en sentinelle, et vous dira comme moi qu'un cavalier enveloppé dans un large et long manteau, ne portant pas un poil de barbe, mince comme une anguille et monté sur un cheval rasé de la queue et des oreilles, s'est fait ouvrir la barrière en votre nom, et en nous donnant le mot de passe qui est *Jarnac*... n'est-ce pas, mon garçon?

Le bourgeois interpellé fit signe de la tête que tout cela était vrai.

— Eh bien! vous vous serez laissé duper par un espion qui nous prépare un méchant tour. Si ce cavalier se présentait, par hasard, de nuit ou de jour, pour rentrer, sautez-lui au collet, et amenez-le-moi... Est-ce compris?

— Oui, monsieur, je vais le guetter comme un chat qui guette une souris, n'ayez peur.

— Donnez-moi bien le signalement de ce larron. Le cheval, dites-vous, est?...

— Fleur de pêcher, courtaud assez alerte, rasé de la queue et des oreilles.

— Bon! le cavalier imberbe, mince; drapé dans un long manteau brun?...

— Oui, monsieur.

— N'avez-vous pas examiné son pourpoint et ses chausses?

— Non, il était soigneusement entortillé dans les plis de sa cape.

— Et le chapeau?

— Ma foi, c'était un petit chapeau sans plumes, à bords re troussés.

— Bien ! j'en ai assez... Retournez à votre poste, mon bon homme; vous m'avez fait une fière sottise cette nuit.

Le gouverneur continua sa ronde, visita tous ses postes l'un après l'autre, et comme il s'avançait sur le dernier corps de garde qu'il eût à inspecter, un homme sortant brusquement d'une maison devant laquelle il passait vint à le heurter par mégarde.

— Oh ! oh ! fit le gouverneur, nous sommes donc en bonne fortune, mon cher du Halot ?

— Ma foi ! je ne ferai pas comme Cacus qui savait si bien nier les choses.

— Pardieu ! on ne fait pas de visite honnête à cette heure... mais qui diable voyez-vous donc dans cette bicoque, mon ami ?

— Oh ! dame ! je ne vous dirai pas.

— Hum ! nous sommes comme le Béarnais, galant pour la bure... Après tout, à chacun ses plaisirs : il y a de fort jolies scélérates sous de laids cotillons... Ça, puisque vous voici dehors, tenez-moi compagnie pendant que j'achève ma ronde.

— Volontiers; où allez-vous ?

— Je n'ai plus que la porte de Tours à visiter... Venez.

Le sergent de garde se présenta.

— N'est-il pas rentré, depuis une heure ou deux environ un cavalier de mine juvénile, de taille élancée, coiffé d'un petit chapeau sans plumes, enveloppé d'un grand manteau; et signe bien reconnaissable, monté sur un courtaud sans queue et sans oreilles, couleur fleur de pêcher ?

— Non, monsieur le gouverneur, il n'est rentré ni sorti personne par cette barrière, depuis qu'elle est fermée.

— Très-bien : aussitôt que ce cavalier se présentera devan

tre corps de garde, vous lui sauterez au collet, et vous mènerez bien garrotté, mort ou vif, mais plutôt vif que mort, r j'entends le faire parler.

— Monsieur, je vais éplucher tous les passants.

Du Halot eut bonne envie de rire et se contint à peine, rsque le gouverneur donna la consigne bouffonne d'attendre t d'arrêter le brave Gascon, qui, à l'heure même, d'après son alcul, dormait sur ses deux oreilles dans son propre lit.

Toutefois, pensa du Halot, mon neveu est arrivé bien à oint; un jour plus tard, on l'étranglait après l'avoir appliqué la question, et qui sait tout ce qu'il aurait pu raconter pour e faire pendre à mon tour? Diable! diable! la mine me paaît éventée, il faut que mon neveu se tienne coi jusqu'à nidi... Ah! morbleu! et si le Grec, si du Fresne allaient parer!... »

Du Halot marcha de nouveau sur des épines, et son cerveau prit feu.

— Et maintenant, dit le gouverneur en congédiant le sergent et en reprenant son ami sous le bras, voilà mon homme bien recommandé aux trois portes de la ville; s'il revient, je le plains.

— Comment! s'il revient? demanda du Halot, qui croyait avoir mal entendu.

— Oui, s'il revient, n'est-ce pas là ce que j'ai dit?

— C'est ce que je n'ai pas compris.

— Voici le fait : il y a maintenant plus de trois heures qu'un homme, un jeune muguet, s'est présenté à la porte de Nantes avec le mot de passe, et que se prétendant expédié par moi en toute hâte, il s'est fait ouvrir la barrière pour fondre à toute bride sur la route.

— Ah! bah!

— C'est à la lettre.

— Et ce muguet montait un courtaud fleur de pêcher ?

— Oui.

— Un vrai courtaud rasé ?

— Oreilles et queue rasées, oui.

Du Halot frissonna.

— Et ce muguet était imberbe, mince, enveloppé d'un gran manteau ?

— Oui, en quoi cela vous étonne-t-il ?

— En rien. J'insiste sur le signalement afin de vous aider à mettre la main sur le maraud.

— Merci ! j'ai bonne idée qu'il se fera prendre de lui-même ce doit être un espion du Béarnais.

— Si c'est un espion, il ne reviendra pas.

— Bah ! les huguenots ont une rage de gibet qui les pousse à toutes sortes d'imprudences.

— A quelle heure dites-vous qu'est sorti ce cavalier ?

— Une demi-heure après minuit... Là-dessus, mon cher, merci de votre compagnie ! voici votre rue et voilà la mienne. Grasse matinée je vous souhaite.

— Adieu ! monsieur le gouverneur ; usez de mes services en cette occasion comme toujours.

Du Halot poussa un formidable soupir dès qu'il lui fut permis de soupirer, et, prenant le pas de course, il arriva bientôt devant sa porte, à laquelle il frappa à coups redoublés. Pendant que ses gens s'éveillaient, le conspirateur s'abandonnait aux plus désastreuses réflexions.

— Si ce fait incroyable est vrai, se disait-il, si mon hôte s'est évadé, je suis un homme perdu ; j'aurai nourri, cajolé, couché un misérable qui m'a tiré les vers du nez.

A cette pensée, les cheveux du pauvre homme se dressaient sur sa tête, et il assistait en chair et en os à son prochain supplice.

Enfin on vint lui ouvrir. Quoiqu'on eût tiré tous les verrous, abattu tous les crochets dont la porte était armée, la porte ne tourna pas sur ses gonds.

— Eh bien! entrerai-je enfin?

— Il faut que le cadenas du dehors soit mis, cria un valet, enlevez-le.

— C'est pardieu juste, pensa du Halot, et puisque ce cadenas que j'ai eu soin de fermer en sortant est encore là, mon homme n'est pas passé par la porte.

Cette bonne réflexion fit couler du baume dans le sang de du Halot qui, tout aussitôt, ouvrit le cadenas, poussa la porte et entra dans sa cour.

— Mon neveu n'est pas sorti? demanda-t-il au domestique.

— Non, monseigneur, à moins qu'il ne soit sorcier; je me suis promené dans cette cour jusqu'à une heure du matin, ne pouvant tenir au lit, où ma femme m'a cherché noise.

— Bien! fit le commandant charmé de cette réponse, et il s'élança sur le perron, du perron dans le vestibule, du vestibule sur l'escalier, enfin il arriva devant sa chambre à coucher qui était soigneusement verrouillée.

Il mit l'œil au trou de la serrure, et, à la lueur de la veilleuse, il vit la soutane, les bottes fortes et toute la garde-robe de son neveu, rangée en très-bon ordre près du lit. Les rideaux du lit étant ouverts, il distingua parfaitement qu'un homme y était couché, lui tournant le dos.

Alors, ôtant son œil de la serrure, il y mit l'oreille et entendit un ronflement formidable. Jamais mélodie ne l'avait plus charmé que ce vacarme à faire fuir un troupeau de veaux marins.

— Ah! l'imbécile! ah! le niais! se dit du Halot, songeant à son ami le gouverneur, la mauvaise bile qu'il m'a fait faire!...

Dors en paix, mon pauvre Jacques, et souffle à ton aise, souffle...

Au fait, comment serait-il sorti d'ici!... mes fenêtres donnent sur le jardin et sur la basse-cour. Les murs du jardin ont quarante pieds et sont garnis de pointes, la basse-cour est fermée de tous côtés. Ma porte était verrouillée dedans, dehors... et son cheval donc! se serait-il envolé comme Pégase, ou l'aurait-il fait passer par le trou de la serrure!... Pauvre vieille bête de Dubroc... comme les bourgeois se moquent de lui!

Tout en faisant ce monologue, du Halot se trouva dans la cour, et comme il n'avait qu'un pas à faire pour entrer dans son écurie, il s'y rendit, désirant caresser un peu le courtaud du Gascon.

La lampe qui, pendant la nuit, éclairait d'habitude les chevaux du commandant, était éteinte par hasard. Du Halot, familier avec ses montures, passa la main sur la croupe de chacune d'elles, et comme il en avait trois, il en trouva trois... « Et toi, queue coupée, dit-il en s'adressant au courtaud, ne me diras-tu rien? »

Le courtaud ne répondit pas, par l'excellente raison que chacun sait.

Du Halot étendit les bras comme un homme qui joue à colin-maillard, tâta du pied la litière, des mains le râtelier, fureta partout, se cogna aux murs et ne rencontra pas l'ombre d'un quatrième quadrupède.

Il poussa un soupir, un cri et un juron tout à la fois, et se jeta hors de l'écurie l'épouvante dans le cœur.

Le domestique qui avait ouvert la porte apparut dans la cour une lanterne à la main. Du Halot prit la lanterne et vit, par ses yeux ce qu'il avait appris par ses mains.

Le courtaud s'était envolé. Le valet de garde avait décampé.

Alors le malheureux commandant se rua dans l'escalier, criant, suffoquant, blasphémant et sacrant jusqu'à ce que, arrivé devant sa porte, il se laissa tomber sur elle comme une masse et hurla :

— Ouvrez... ouvrez, ou j'enfonce !

— Eh ! corbeuf ! enfoncez si cela vous amuse, répondit une voix qui, à parier cent contre un, était celle de Pampelonne.

Pour le coup, du Halot se crut ensorcelé; il eut chaud et froid en même temps; un nuage passa sur ses yeux, et il s'écria d'un ton qui tenait le milieu entre la menace et la prière, moitié lamentable, moitié hautain :

— Jacques, mon neveu, ouvrez-moi sur-le-champ, s'il vous plaît.

L'intéressant est de savoir si c'était vraiment Pampelonne qui avait fait cette réponse insouciante et cavalière. Et comme le lecteur se souvient de la position fâcheuse où nous avons laissé le Gascon dans le cabinet noir de madame du Fresne, il est bon que nous sautions en croupe de son courtaud pour ne plus le quitter, depuis sa sortie d'Angers jusqu'à son retour. ce moyen étant le seul qui nous puisse faire débrouiller quelque chose à la conduite singulière de ce singulier étourdi.

Aussitôt que la barrière de Nantes se fût refermée derrière lui, le chevalier de Pampelonne, avons-nous dit, enfonça son cheval et se précipita à travers champs, comme s'il eût été poursuivi par un troupeau de tigres et de panthères.

Après avoir couru en ligne droite pendant une demi-heure, le Gascon se jeta sur la gauche, prit la traverse et piqua sur la Loire qu'il entendait couler sourdement sur son sable fin. Cinq minutes après ce changement de direction, Pampelonne entrait dans le fleuve qui, par la grande sécheresse, n'était qu'un assemblage de ruisseaux. Tantôt marchant, tantôt nageant, le courtaud escalada la berge de la rive gauche; et,

profitant d'un répit que lui laissa son maître, il se coucha, se roula, souffla, ressouffla, et, Pampelonne s'étant remis en selle, il repartit frais et dispos.

A vingt minutes de là, quatre hommes embusqués dans un pli de terrain, attendaient avec impatience et montraient la tête tour à tour pour mieux découvrir dans la campagne.

— J'entends le galop d'un cheval, dit l'un d'eux... écoutez, Rochemorte!

— Je crois que vous ne vous trompez pas, monseigneur... cependant...

— Ah bah! fit un troisième, les chevaux ne sont pas chaussés de pantoufles, et ce n'est pas le galop d'un cheval, cela.

— Viens nous dire ton avis, Laprairie, dit le jeune homme que Rochemorte avait appelé monseigneur.

Ce Laprairie était un sous-officier du régiment de piquiers de Condé; il avait le visage partagé du haut en bas d'une superbe balafre verticale; soldat au bras rude, au cœur excellent, mais d'une éducation plus que négligée, il se battait tant qu'il pouvait, et ne parlait que quand il ne pouvait se taire.

— Mon avis est que c'est un cavalier... c'est M. le chevalier.

— Pampelonne! crièrent les quatre voix.

— Rochemorte! répondit le Gascon en passant comme un ouragan.

— Hé! hé! nous sommes ici, nous sommes venus au-devant de vous.

Le courtaud s'arrêta; Pampelonne tourna bride et aborda le groupe.

— Monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous saluer... Rochemorte, je vous serre la main; monsieur le baron de Rosny, je vous en fais autant... Ah! bonjour, Laprairie.

— Eh bien! quelle nouvelle? demanda le jeune Claude de

La Trémouille, duc de Thouars, sera-ce enfin pour cette semaine ?

— Ce sera pour demain, si vous êtes prêt, Rochemorte.

— Tant mieux, je suis en mesure.

— Racontez-nous cela, chevalier, dit La Trémouille; vous êtes un véritable preux, et nos dames ne vous laisseront plus de repos après ce bel exploit.

— Voici, répondit Pampelonne pendant que les trois compagnons et le sergent Laprairie se rangeaient et se serraient à ses côtés...

— Messieurs, si nous allions plus loin, dit le baron de Rosny, il me semble que le vent nous apporte ici une bien mauvaise odeur.

— Bah ! fit le duc, n'interrompez pas le récit... allons ! Pampelonne, parlez.

Rosny se tut, mais tirant son mouchoir, il le mit sous son nez.

— Pour entrer dans cette ville de Philistins, reprit Pampelonne, pour y mener à bien nos affaires et pour en sortir, je me suis vu deux fois le couteau sur la gorge, et dix fois près du bourreau.

Alors il commença l'analyse des événements que nous avons longuement racontés ; Rochemorte l'interrompit par cette brusque exclamation :

— Pardieu ! Rosny a raison, il nous arrive ici un détestable parfum.

— Me laisserez-vous achever, s'écria le Gascon, croyez-vous que j'aie le temps de baliverner ?

Rochmorte fit de son mouchoir ce que Rosny avait fait du sien, et successivement La Trémouille et le sergent l'imitèrent.

— Vous avez donc des nez de petites-maîtresses ? demanda Pampelonne qui commençait à se fâcher.

— Ma foi ! dit Rochemorte, les voiries n'ont pas un goût bien agréable, et nous devons en avoir quelqu'une dans les environs.

— Messieurs, cette voirie, c'est moi, s'écria le Gascon ! et vous pouvez bien endurer un quart d'heure ce que j'endure depuis minuit. Et il raconta sa fuite par l'égout de la maison de du Hallot, aux grands éclats de rire de son auditoire. Ce n'est pas tout, messieurs, continua-t-il, vous devez partager avec moi tous les ennuis, les bénéfices et les périls de cette aventure : donc vous m'allez déshabiller et rhabiller de vos hardes, de pied en cap. A vous quatre vous me ferez bien une toilette présentable, hein ? Avant de rentrer en cage, je dois aller souhaiter le bonjour à notre Ariane, à la fée qui nous dirige dans cette folle entreprise, à l'ange tutélaire qui m'a fait avoir le mot de passe, et m'a si bien renseigné sur les habitudes de du Hallot, de du Fresne et de l'Albanais châtelain.

— C'est trop juste, répondit La Trémouille ; moi, je donne mon pourpoint.

— Bon ! fit Pampelonne, il est de satin, n'est-ce pas ? Ce sera fort propre... donnez, monsieur le duc, donnez. Et vous, Rosny.

— Voilà ma chemise, avec la collerette brodée et l'agrafe en perles ; c'est un cadeau de noces que je vous fais là, mauvais sujet.

— Très-bien ! mettez vite à bas... et vous, Rochemorte !

— Moi, mon feutre et mes souliers, attendu que nous avons même tête et mêmes pieds... Remarquez les belles plumes blanches du feutre, s'il vous plaît.

— Merci !... Ah çà ! Laprairie, je ne te tiens pas quitte, vieux sanglier, prends mon manteau en échange de quelque chose.

— Ma foi ! voilà mes guêtres, tant mieux si elles vous font plaisir ; j'en trouverai bien d'autres aux jambes des catholiques.

— Maintenant, s'écria Pampelonne, habillez-moi, mes camarades, et dépêchons.

VII

DU HALOT PREND DES VESSIES POUR DES LANTERNES.

En deux tours de main la toilette fut faite, et le Gascon se carra comme un paon dans ses nouveaux habits.

— Ce n'est pas tout, dit-il, c'est un cheval qu'il me faut... Allons ! qui me donne son cheval? un coureur, un furieux, un vaillant...

— Moi, dit le duc.

— Bon ! je suis au complet,.. Pour lors, un bout de conduite, s'il vous plaît, et chemin faisant, je vous raconterai ce que Gourdon et moi avons résolu. Gourdon est le modèle des conspirateurs.

— Pauvre vicomte! comment se tire-t-il d'affaire?

— A merveille : s'il n'était né pour être un grand seigneur,

ce serait un excellent laquais ; je ne peux pas le regarder sans rire, voilà le mal. Bref, parlons gravement, si c'est possible ; — écoutez bien, Rochemorte.

Ici les quatre compagnons s'entretinrent à voix basse, et sur un ton sérieux qui faisait un étrange contraste avec la gaieté qu'ils avaient déployée dès le commencement de leur rencontre.

— Ainsi, dit Pampelonne, nous savons nos rôles sur le bout du doigt, n'est-ce pas ? Rochemorte, je vous attends entre dix et onze heures. Sur ce, messieurs, permettez que j'aille dire deux mots à la femme dont je raffole pour l'amour de la religion, du roi et de vous.

Attaquant les flancs de son cheval avec énergie, le Gascon repassa la Loire et se perdit dans les sentiers qui menaient à la ville. Lorsqu'après avoir fait un détour, pour éviter la porte de Nantes, il se présenta devant celle de Tours, il était un peu plus de trois heures du matin.

— Ah ! l'aimable fou ! avait dit le baron de Rosny (qui fut plus tard le grand Sully) en voyant détaler le chevalier, l'aimable fou qui mène à la fois l'amour et la guerre, la politique et le bourreau !

— Quant à moi, avait répondu le duc de Thouars, si ce pauvre Pampelonne est arquebusé ou étranglé dans cette algarade, je me fais sauter la cervelle de désespoir, car c'est le plus amusant Gascon que je connaisse, et j'en connais beaucoup.

Lorsque le sergent de la garde urbaine qui veillait à la porte de Tours, entendit au dehors le galop d'un cheval, il parla tout bas à l'oreille de ses gens et ordonna d'ouvrir.

— *Henry !* cria Pampelonne, et il franchit d'un bond la barrière à peine entr'ouverte.

— Holà ! fit le sergent en se penchant à la bride : ce n'est pas tout que de bien parler, il faut se faire voir.

— Voyez à votre aise, monsieur, répliqua le cavalier avec un imperturbable sang-froid.

— Approchez les lanternes, vous autres, ordonna le sous-officier.. Ah çà ! lisez-moi le signalement, Jérôme, s'il vous plaît, et commencez par le cheval.

— Courtaud fleur de pêcher, ayant les oreilles et la queue coupées.

— Ce n'est pas notre affaire, les oreilles y sont, et la queue s'y trouve, une belle queue, ma foi !... D'ailleurs ce cheval est gris, et n'a jamais été fleur de pêcher... Passez au cavalier.

— Visage imberbe...

— Bon !

— Taille effilée.

— Très-bien... nous le tenons... continuez.

— Petit chapeau retroussé, sans plumes ; long manteau brun.

— Ah ! Sainte Ligue ! s'écria le sergent qui était pour les Guise, nous ne tenons rien de bon... D'où venez-vous, bonhomme qui voyagez la nuit avec un panache et sans manteau ?

— Ah çà ! méchant bonnetier, sais-tu bien que tu parles à un officier du duc de Mayenne, riposta Pampelonne en étouffant de son mieux son accent gascon. — L'exclamation du sergent lui avait appris qu'il avait affaire à un ligueur. Les derniers scrupules du milicien furent terrassés par cette révélation ; et, saluant de la tête et des pieds, il répondit :

— Passez, passez, mon gentilhomme, et que le ciel vous soit en aide, M. de Mayenne est un grand prince.

Le chevalier tira droit à la maison de du Fresne, s'assura qu'il pouvait sonner sans crainte, en voyant l'œil-de-bœuf éclairé, sonna, jeta la bride au cou de son cheval, peu soucieux de savoir où il irait, et, fier comme Artaban, ému de sa course

impétueuse, il entra, comme on sait, chez la belle du Fresne, sa maîtresse.

Mais il arriva que le capitaine du Fresne, après avoir monté une faction de quatre heures environ, aux approches de la citadelle, se mit, par hasard, à repasser dans sa mémoire quelques vilains tours que lui avait joués sa jeune compagne depuis deux ans qu'il l'avait épousée; la cervelle d'un jaloux prend vite le mors aux dents. Aussi, de catastrophe en catastrophe, la vigilante sentinelle en vint à se dire que, comme il couchait à la belle étoile, madame du Fresne pourrait bien, de son côté, tendre la main à quelque galant.

Cette pensée diabolique et malencontreuse fit tant de ravages dans l'imagination du capitaine, qu'il se dit :

« Il faudrait que j'eusse bien du malheur pour que le Grec fit sortir quelqu'un du château, ou reçût quelque renfort juste pendant un petit quart d'heure d'absence que j'ai grande envie de faire, tandis que depuis quatre heures rien n'a bougé par ici. »

Et du Fresne de prendre sa course jusque chez lui, sans se donner le temps de souffler. Comme il longeait le rempart, il vit un cheval qui, près de la petite porte, se frottait la tête et la croupe contre la muraille.

Il prit ce cheval par la bride, le vit couvert de sueur, et s'expliqua sa docilité et sa paresse par la supposition de quelque grande course faite à fond de train, véritable allure des véritables amants.

— Enfin! murmura du Fresne avec un soupir qui avait toute l'ampleur des hoquets dramatiques de l'ancienne école, j'ai trouvé la pie au nid! mon homme n'est pas loin!

Se servant d'une double clé, il ouvrit la petite porte, interrogea le sable foulé du jardin, monta au premier étage à pas de loup, mit l'oreille aux écoutes, — vilain procédé que se

partagent les filous, les domestiques et les jaloux des deux sexes, — et crut entendre chuchoter dans sa propre chambre conjugale.

Alors, le capitaine tira son épée, et frappa du pommeau contre la porte, en homme bien décidé à se faire ouvrir, en dépit de ce qu'il pourrait voir de l'autre côté.

Pendant que le capitaine du Fresne furetait dans tous les coins pour découvrir la retraite du galant ; pendant qu'armé de sa longue rapière il sondait les armoires, le dessous des meubles, l'alcôve et les tapisseries, s'attendant à voir sauter, comme un lièvre du gîte, le muguet qui faisait son désespoir, le chevalier de Pampelonne sentait la main de Louisette se poser sur la sienne et l'attirer.

Cédant à cette impulsion, Pampelonne se laissa conduire comme s'il eût eu les yeux bandés ; et, pour obéir complètement à l'ordre que lui donna tout bas son guide, il mit grand soin à étouffer le bruit de ses pas.

— Tout ceci est bel et bon, grommela le Gascon entre ses dents, mais je n'ai pas le temps de jouer ici à cache-cache ; Gourdon m'attend et du Hallot me cherche peut-être, il faut en finir avant le jour... Hé ! Louisette, enragée lutine, où me conduis-tu par cet escalier ?

— Je vous tire une belle épine du pied, monsieur le chevalier, répondit la jeune fille de sa voix naturelle... Allons ! entrez là, vous êtes en sûreté.

Elle le poussa par le bras dans une petite chambre éclairée par une veilleuse brûlant dans une coupe d'albâtre.

— Ah ! fit Pampelonne, je ne suis pas fâché d'y voir un peu... où sommes-nous, ma belle enfant ? tiens ! voilà la fenêtre aux signaux...

— Oui, monseigneur.

— Diable ! mais elle est jolie, cette chambrette... serait-ce la tienne, par hasard ?

— Oui, mais ne parlez pas si haut, songez que votre vie est menacée ici dessous.

— Pardieu, mon enfant, puisque j'ai encore quelques minutes à te donner, explique-moi donc un peu ce qui s'est passé depuis un moment. Ce sot de du Fresne quitte le poste où je l'avais mis pour me chasser de celui que j'avais pris ; on me jette dans un cabinet noir que je ne connaissais pas, Dieu me pardonne ! et dans ce cabinet je te trouve juste à point pour m'ôter des griffes de ce sacripant de capitaine... Que comprendre à tout cela ? dit Pampelonne en sautant, sans façon, sur le pied du lit de la soubrette.

— Cela signifie, monseigneur, que... que, si vous ne comprenez pas, c'est que vous ne voulez pas comprendre.

— Bon ! en voilà encore une qui cherche à me brouiller la cervelle. Au fait, voici ce que je suppose : madame du Fresne a une chambre à compartiment, avec des cachettes pour toutes les occasions... Hein ? y suis-je ?

— Marchez toujours.

— Madame du Fresne est fort capricieuse et rend ses adorateurs jaloux à l'égal de son mari.

— Peut-être.

— Bien ! Comme sa faveur suit ses caprices, il faut bien que le favori en titre ne soit pas au courant de tous les cabinets clairs ou obscurs dont la chambre nuptiale de ce pauvre capitaine est tapissée.

— Ce ne serait pas maladroit.

— Non, corbeuf ! Ainsi le Grec Ancyre, ce beau fils à cheveux bouclés, a sa cachette, comme j'ai eu la mienne cette nuit, comme...

— Je n'ai pas dit un mot de cela.

— D'accord, mais tu me laisses deviner tout.

— Vous avez tant d'esprit !

— Ah ! ah ! Ainsi, quand je suis venu à l'improviste dans cette maison, il y a trois mois, pour préparer le coup de main que je dois tenter aujourd'hui, il est possible que quelqu'un ait été caché où l'on m'a caché tout à l'heure ?

— Je ne dis ni oui ni non.

— Et ce quelqu'un, c'était l'Albanais ?

— L'Albanais était déjà vieux à cette époque ; on ne dure pas longtemps ici...

— Bon ! et que faisais-tu dans ce cabinet où je t'ai rencontrée ?

— Moi... murmura Louisette rougissant jusqu'au front, je veillais sur vous !...

— Hum ! pensa Pampelonne, c'est-à-dire que tu écoutais aux portes, fine mouche !

Puis tout haut :

— C'est une bonne idée que tu as eue là, ma fille... Ah çà ! mais cette maison est donc percée de tous côtés ?

— Le cabinet où vous êtes entré a deux issues secrètes : madame ne sait pas que je connais ces deux issues et les secrets qui les démasquent.

— Allons ! je vois que je suis dans un petit palais de fée, pensa le Gascon, cela m'apprendra à suivre mieux les conseils de mon père : « Enfant, ne fais jamais la sottise d'aimer sérieusement, disait ce sage, les hommes périssent toujours par les femmes, et méchamment. Il faut aimer toutes les dames à la fois, pour s'empêcher d'en aimer une... » Aussi, corbeuf ! ainsi ferai.

Sautant à bas du lit, Pampelonne dit à la jeune fille qui n'osait lever les yeux devant lui :

— Pardienne! ma mie, puisque cette maison a tant de portes, il doit bien s'en trouver une exprès pour moi dans ce moment. Je t'avoue que je voudrais bien m'en aller d'ici.

— Monsieur le chevalier, en mettant le pied sur ce balcon, vous pouvez enjamber la gouttière, prendre le toit, gagner le marronnier qui est au coin à gauche, et de branche en branche, arriver au milieu du jardin, puis à la petite porte.

— Grand merci! Louisette, mon enfant.

— Mais ne bougez pas... écoutez le sabat que fait, sous nos pieds, le capitaine... Je vous en supplie, restez encore un moment, le jour est loin de poindre.

— A propos, pourquoi nous as-tu dit, à Clémence et à moi, qu'il était quatre heures lorsqu'il n'en était que trois et demie?

— C'est mon secret à moi.

— Ah! fit Pampelonne en prenant la main de la jeune fille qui tremblait d'un frisson nerveux... ah! tu as aussi des secrets... pour moi.

Louisette leva ses grands yeux limpides sur le chevalier, qui souffla vivement sur la veilleuse.

Alors une ligne blanche et vaporeuse apparut dans le ciel, et les vitraux de l'œil-de-bœuf pâlirent sous le reflet d'opale qui teignait l'horizon.

— Il fait jour! s'écria Pampelonne, et, arrachant les rideaux qui masquaient le balcon, il posa un pied sûr et hardi sur la gouttière, s'enleva sur les poignets, courut sur les ardoises inclinées du toit, se perdit dans les branches du marronnier, sauta dans le jardin, courut à la petite porte qu'il trouva fermée, grimpa, comme un écureuil, sur le treillis des vignes qui tapissaient la muraille, et se mit à cheval sur la crête de ce mur. Comme il allait prendre son élan pour sauter sur le boulevard, l'une des fenêtres du premier s'ouvrit précipitamment,

et deux balles sifflèrent aux oreilles du Gascon en même temps qu'un effroyable juron.

Pampelonne se jeta à bas du mur, haut de vingt pieds, tâta ses membres et prit sa course en se disant :

— Ce stupide du Fresne a l'œil encore bon : il a véritablement troué mon chapeau, sandis !

Quoique le jour se glissât peu à peu à travers les rues, les bons habitants d'Angers n'ouvraient pas encore leurs portes, et Pampelonne profitait de leur paresse pour détaler comme un Basque. Il arriva sans rencontre fâcheuse devant l'égout de du Halot, et s'arrêta là pour souffler et gémir tout à la fois.

— Allons ! s'écria-t-il, du cœur, morbleu, du cœur !

Et il se faufila comme une anguille dans les profondeurs empestées du cloaque, d'où il sortit près de s'évanouir. Son premier regard fut pour la fenêtre où pendait toujours la corde de salut. Et comme il se faisait horreur à lui-même dans son état de malpropreté, il se débarrassa lestement de ses habits qu'il enterra sous un tas de fumier, mit l'un de ses pistolets entre ses dents, tint l'autre de la main droite, et, courant en chemise à son échelle de corde, il monta comme un chat jusqu'à la fenêtre de la chambre, contre laquelle il trouva Gourdon, à son grand étonnement.

— Que le bon Dieu te bénisse, amant de toutes les vierges, lui dit à voix basse le vicomte, tu as failli ruiner l'entreprise et nous faire égorger.

— Comment cela ?

— Il y a deux minutes au plus que du Halot, rentrant de sa tournée chez les soldats qui nous doivent aider aujourd'hui, est venu savoir de tes nouvelles. Je ne lui ai pas répondu, comme de raison, et me suis, au contraire, mis à ronfler comme un phoque ; il a donné dans le panneau, mais je crains

bien qu'il ne remonte s'il s'aperçoit que ton courtaud n'est pas à l'écurie... l'as-tu remis dans la grange, au moins?

— Ah bien oui! il est loin, mon courtaud ; je suis à pied... Le joli grabuge que cela va faire! du diable si je sais comment nous en sortirons... Je compte sur votre génie, cher vicomte... en deux mots, tout va bien de l'autre côté de la Loire. Rochemorte sera ici entre dix et onze heures; Dieu nous garde!... Le mieux qui nous puisse arriver, c'est qu'on vous rosse pour avoir laissé voler mon cheval, voilà tout.

— Je te remercie, fit le vicomte en riant.

— Ma foi! mon cher ami, je recevrais mille coups de bâton plutôt que de repasser par votre souterrain... Si vous saviez!... Ne suis-je pas barbouillé?

— Non.

— C'est fort heureux. Mais, à propos, je gèle ainsi, en chemise...; le lit est chaud, je vais m'y fourrer à votre place.

Les deux amis entendirent dans ce moment les imprécations de du Halot, qui montait l'escalier pour la seconde fois, après avoir découvert que la place du courtaud était vide à l'écurie.

— Adieu! dit le vicomte, et il s'élança sur la corde.

Pampelonne décrocha l'échelle, la jeta dans le jardin, et vint se coucher en paix dans le lit de son hôte.

Gourdon ramassa l'échelle, l'enterra sous le fumier, replaça la grille de l'égout, et alla s'allonger sous un hangar et sur un tas de paille, en homme qui n'a pas assez dormi.

Nous savons que du Halot, furieux de sa mystification, s'était jeté sur la porte de sa chambre en criant:

— Ouvrez, ou j'enfonce!

A quoi Pampelonne avait répondu:

— Eh! corbeuf! enfoncez si cela vous amuse.

Nous avons ajouté que l'accent de l'enfant du Lot avait jeté le désordre dans l'esprit de du Halot qui commençait à

e plus savoir s'il veillait ou s'il dormait, s'il était sur ses mbes ou dans son lit. Néanmoins, il frappa de ses dèux oings la porte qui gémit sourdement, et il répéta sa terrible ience :

— Je vais enfoncer, si vous n'ouvrez sur-le-champ.

— Ne vous gênez pas, répondit le Gascon, vous êtes chez vous.

Et il ne bougea point.

Du Halot appuya ses reins au mur opposé du corridor, mit es pieds de géant contre la porte et poussa si rudement que es verrous, la serrure, les gonds et les planches s'abattirent n même temps.

— Ah çà! vous avez donc le diable au corps! dit Pampeonne d'une voix dolente, quel train menez-vous? Et il bâilla se décrocher les mâchoires, puis se tordit les bras avec une nerveilleuse paresse.

Du Halot porta sa lanterne en plein visage de son hôte, et lemeura stupéfait.

— Comment! s'écria-t-il, vous êtes ici?

— Eh! cela vous étonne?

— Vous n'êtes pas à cheval?

— A cheval!

— Vous n'êtes pas sorti, à cheval, cette nuit, par la porte de Nantes?

— Tout de bon, vous êtes malade, mon cher, vous avez la fièvre chaude... Laissez-moi dormir, ou plutôt, dites-moi que vous voulez reprendre votre lit... Je vais vous le céder, mon Dieu! et sans peine.

— Mais votre courtaud, où est-il?

— A l'écurie, pardieu! Quelle question!

— Eh non! il n'y est pas! non, mille fois, non!

Pampelonne se dressa sur son séant avec épouvante.

— Que me dites-vous là?

— Je dis que, vers minuit, un cavalier couvert d'un long manteau est sorti par la porte de Nantes, monté sur votre cheval.

— Corbeuf! Monsieur, votre maison est donc un repaire de brigands et de tire-laine? Vous me paierez mon courtaud, entendez-vous? une excellente bête... qui m'a coûté cent pistoles, monsieur, cent pistoles, comprenez-vous?

— Il s'agit bien de vos cent pistoles... Nous sommes compromis, nous sommes trahis!

— Trahis! comment prenez-vous donc la chose?

— Le gouverneur de la ville est instruit de cette évasion; dès qu'il saura que le cheval en question vous appartient, quand il apprendra que vous êtes mon hôte et mon neveu, il vous soupçonnera, il me soupçonnera, et les procès ne sont pas longs au temps où nous vivons.

— Vous me prenez pour un enfant. Je vous demande ce qu'a de commun le vol de mon courtaud et notre conjuration? Suis-je un hérétique pour craindre le gouverneur et ses interrogatoires? Ne suis-je pas l'ami de M. d'Espernon et le fidèle sujet du roi?.. Dites plutôt que vous prenez un biais pour ne pas me payer mon cheval; mais vous le paierez, sang du diable! en beaux écus, ma foi!... Mon pauvre courtaud! ils vont le rendre fourbu après sa fatigue d'hier! Ainsi, on n'en a aucune nouvelle?

— Aucune.

— Mais j'y pense... Avez-vous interrogé le valet d'écurie à qui j'avais confié la pauvre bête?

— Ce valet n'est pas à son poste.

— Ce sera lui qui aura fait le coup! le misérable... l'avez-vous fait chercher, au moins?

— Je n'y ai pas songé; tout est trouble dans ma cervelle.

— Savez-vous ce que nous allons faire?

— Ma foi non.

— Je vais m'habiller, et nous nous rendrons chez M. le gouverneur; je me plaindrai du vol commis à mon préjudice, et nous ferons pendre votre domestique aussitôt qu'on le pourra saisir... le crime est manifeste.

— Et vous croyez que le gouverneur n'ira pas plus loin ?

— Pauvre trembleur ! que voulez-vous donc qu'il me prouve? Que je suis à la fois à cheval et dans mon lit, aux champs et dans votre chambre, au four et au moulin... Allons donc ! vous avez la tête en déroute.

— Au fait, ce que vous dites est plein de sens... Qui vient là ?... Miséricorde ! en voici bien d'une autre.

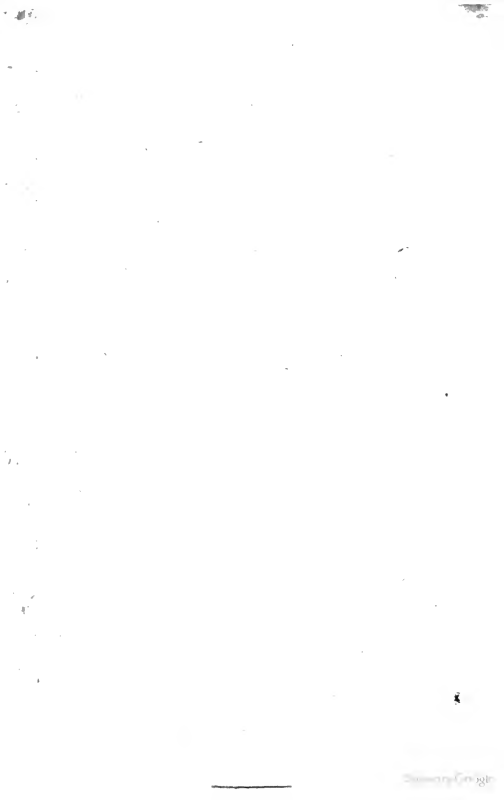
— Qu'est-ce ? fit le Gascon toujours assis, les bras croisés.

— Jérôme, mon domestique.

— Quel domestique ?

— Le valet d'écurie.

— Approche ici, maraud, voleur, pendard, sac à vin, approche ! cria Pampelonne à Gourdon qui arrivait lentement et tête basse.



VIII

LES QUIPROQUO DU CAPITAINE DU FRESNE.

— Qu'as-tu fait de mon cheval, hein? demanda Pampelonne à Gourdon, feignant la colère.

— Monsieur l'abbé, je vous jure qu'il n'y a pas de ma faute.

— Parleras-tu, coquin? dit du Halot, où est le cheval de mon neveu? A qui l'as-tu vendu?

— Monseigneur, voilà ce qui est arrivé. Hier, pendant que vous soupiez, j'ai mené boire le courtaud de monsieur l'abbé; et, comme je m'étais aperçu que les autres chevaux le rossaient de coups de pied à l'écurie, j'ai cru bien faire en l'attachant dans la grange, pour qu'il y pût manger et dormir en paix!... Puis, comme j'avais bu un petit coup de trop à l'office et que j'avais grand chaud à l'écurie, je suis allé me coucher

sur la paille du hangar au jardin, où j'ai trop dormi, pour mon malheur. Quand le jardinier a ouvert la porte, il n'y a qu'un instant, je suis allé à la grange pour panser le cheval, et n'ai trouvé que son licol... Voilà une bien mauvaise nuit que j'ai ramassée là, et vous m'allez sans doute chasser.

— La porte de la grange n'était donc pas fermée? demanda le Gascon avec un redoublement de colère.

— Voilà où est ma faute, monsieur. De grâce, ne me faites pas arriver malheur, je suis un pauvre diable chargé de famille.

— Vous entendez, mon oncle, vous entendez et vous voyez quelle canaille vous sert... Eh bien! moi, je ne crois pas un mot de ces balivernes; votre Jérôme est un pendard, un animal, un butor et un larron tout à la fois. J'entends que vous le chassiez, mais que, pour ma satisfaction personnelle, vous me permettiez d'ordonner son châtiment. A ce compte, je ne vous demanderai plus que cinquante pistoles de mon courtaud, qui m'en a coûté cent.

— C'est justice, fit l'intègre du Hallot.

— Viens ici que je te fouille, sacripant, cria Pampelonne. Le vicomte obéit et tint la tête baissée pour ne pas rire au nez de son ami, qui mit la main dans toutes ses poches, lui fit ouvrir la bouche, puis cracher.

— Tu auras enterré le magot, hein! mais nous saurons bien te faire parler, sois tranquille. Mon oncle, je vous prie d'ordonner qu'on me bâtonne ce rustre, et qu'on lui mette l'échine à feu et à sang... Ah! tu voles le neveu de ton maître! Oui-dà! et combien t'a-t-on donné pour ce bel ouvrage?... Je parie que tu as déshonoré mon courtaud en le vendant à vil prix.

— Mon père, croyez-moi, je suis un honnête homme.

— Tais-toi, bandit... Mon oncle, c'est entendu, n'est-ce pas ? Deux cents coups de trique.

— Cinq cents si tu veux, mon cher ami.

— Au fait, va pour cinq cents, il en crèvera peut-être, et ce sera un chien de moins ; d'ailleurs on le frictionnera après la danse avec une limonade de citron, de poivre et de sel, c'est sain en diable... Mon oncle, vous pouvez descendre pour faire préparer cette réjouissance... Je garde ce drôle pour m'habiller, et vous rejoins à la minute.

— Prends garde à quelque mauvais coup de ce garnement, dit du Halot en se retirant, c'est un homme à tout faire.

— N'ayez peur, au premier geste, je lui casse la tête... recommandez que les triques soient neuves, je vous prie, et qu'on frappe à tour de bras.

— Sois tranquille !

— Allons ! brigand, porte-moi mes chausses, dit le Gascon à haute voix, de manière à c , que du Halot pût encore entendre de l'escalier ce commandement.

Le vicomte de Gourdon prit les chausses et les posa respectueusement sur le lit du chevalier, qui pouffa de rire et mit sa main sur sa bouche pour étouffer sa voix.

— J'espère bien que tu vas t'arranger de façon à faire fouetter quelqu'un à ma place, dit Gourdon avec une certaine grimace.

— La place est bonne vraiment, cher vicomte, qui voulez-vous qui la prenne ?

— Le diable si tu veux, s'écria Gourdon. Cette cérémonie est toute de luxe, on s'en peut très-bien passer.

— Non pas, corbeuf ! non pas !

— Comment ! non pas ! tu crois que je vais tendre le dos comme un goujat, comme un mulet ?

— Dame ! en politique, on ne sait pas jusqu'où l'on va.

— La peste t'étouffe, je ne fais pas de politique, moi, ou, du moins, elle n'entre que pour peu dans mon entreprise. Tu es ambitieux et je suis amoureux; tu veux prendre le château d'Angers pour te pousser, moi je le veux prendre pour l'oiseau qui est dedans; mon projet sert notre parti, comme le tien sert mon amour, voilà tout.

— Et vous ne vous sentez pas le courage de vous faire fouetter pour les beaux yeux de votre maîtresse?

— Merci! un coup de carabine, un coup de canon, un coup d'épée, très-bien; mais être fouetté! allons donc!....

— Vous le serez, cependant, et jusqu'au sang, mon cher seigneur. Jugez vous-même combien cette exécution nous servira. Mon algarade de cette nuit a fait grand vacarme, à ce qu'il paraît; et le gouverneur apprenant que vous avez été traité comme un nègre, nous prendra, du Halot et moi, pour de bons apôtres... Cinq cents coups de trique! avec votre constitution, mon cher, je crois que vous n'en mourrez pas.

— Sais-tu bien, Pampelonne, que tu me donnes envie de t'étrangler, pour en finir avec la politique, l'amour et la bastonnade?

— Je n'en crois rien; nous sommes trop bons amis pour cela.

— Eh bien! soit, je vais raconter toute l'histoire au gouverneur; je lui dirai que toi, du Fresne et du Halot, avez formé le petit projet de mettre l'Albanais à la porte de sa citadelle, et de vous installer à sa place. Je m'avouerai votre complice, et nos têtes s'en iront de compagnie sur le billot. J'aime mieux cela que le fouet, c'est gentilhomme, au moins!

— Vous n'irez pas faire cette équipée?

— J'y vais de ce pas.

— C'est qu'il le ferait comme il le dit, au moins, s'écria en riant franchement Pampelonne... Je change donc de projet.

— C'est bien heureux !

— Vous ne serez ni flagellé ni bâtonné.

— Et qui le sera ?

— Personne... çà ! habillons-nous... miséricorde ! voici des chausses qui sont un peu larges pour moi.

— Puisque tu les as mises hier, tu les mettras bien aujourd'hui.

— Hier, j'avais d'autres chausses dessous, vous le savez... enfin, la soutane cachera le tout... ah ! bonté divine ! fit le Gascon avec un soupir grotesque, en regardant ses bottes fortes, je vais être à la nage là-dedans et je ne pourrai jamais faire un pas...

Il fourra le pied dans l'une des bottes, et y entra jusqu'à mi-jambe avec une aisance incomparable.

— Ah ! diantre, dit Gourdon, nous voilà dans de beaux draps ! Qu'as-tu fait des bottes que tu avais hier ?

— Je les ai enterrées au jardin, sous le fumier.

— Je vais les chercher.

— Non, pardieu ! devrais-je marcher pieds nus, elles sont à tout jamais empestées. Cherche plutôt dans les hardes de du Halot.

— Eh bien ! Jacques, cria du Halot du bas de l'escalier, arrives-tu, mon enfant, les violons n'attendent plus que le danseur.

— Je descends, cher oncle, je descends, faites un peu claquer les lanières.

Le vicomte fit la grimace, en entendant claquer le fouet.

— Je ne trouve rien, dit-il.

— Ah ! morbleu ! à la guerre comme à la guerre, répondit le Gascon en éventrant l'un de ses matelas d'un grand coup coup de couteau.

Bourre-moi les jambes avec cette laine... ferme ! Bien !...

allez-donc... encore!... parfait!... Seigneur Dieu! j'étouffe là-dedans, mais je marche, ainsi tout est pour le mieux. Maintenant, Jérôme, maître fripon, venez voir, en bas, de quel bois je me chauffe.

Le vicomte de Gourdon suivit Pampelonne en marchant sur ses talons, de l'air le plus piteux et le plus contrit qu'il pût rencontrer.

Jamais mine de laquais ne fut plus hypocrite que celle de ce brave et beau seigneur, et ne lui alla plus mal.

Pampelonne et Gourdon descendirent dans la cour au moment où du Halot, entouré de ses serviteurs, achevait de leur faire un chaud discours et de stimuler ceux qui s'étaient chargés d'étriller le grand coupable.

Le vicomte regarda d'un œil louche les formidables préparatifs que le commandant avait faits contre lui, et, comme on venait le saisir pour le coucher sur une échelle, le Gascon parla à l'oreille de du Halot, qui fit signe de ne pas aller plus loin.

— Vous avez peut-être raison, dit tout bas du Halot au chevalier, ce vaurien sera touché de votre magnanimité, et, comme c'est une façon de Goliath, il pourra nous prêter un vigoureux coup de main aujourd'hui. Tout au contraire, le châtiment pourrait l'exaspérer et le faire parler s'il sait quelque chose.

— D'ailleurs, j'ai sondé le drôle, et il promet de bien faire sa partie... Ainsi, vous êtes de mon avis?

— Parfaitement... Çà! écoutez, vous autres, ajouta du Halot en se tournant vers ses gens pour prendre une pose héroïque: mon neveu Clément, homme d'autant de piété que de savoir, veut vous donner aujourd'hui une preuve éclatante de sa commisération. Il condamne ce grand misérable aux seuls remords de sa conscience, et l'absout de la peine du fouet... retournez à votre ouvrage.

Pampelonne se déroba aux témoignages de la reconnaissance de son ami, et il sortit en compagnie de son hôte pour se rendre chez le gouverneur.

Là, le Gascon joua si bien son rôle, fit tant de gestes à propos, témoigna tant de désespoir de la perte de son cheval fleur de pêcher, parla du roi en termes si respectueux, de la ligue en mots si flatteurs, et de la ville d'Angers en si pompeuses expressions, et de son brave gouverneur en hyperboles si délicates, que ce bonhomme, qui servait le roi par intérêt, la ligue par crainte, et sa propre personne par amour et vanité, n'eut pas la moindre idée de soupçonner les savants mensonges dont on l'entortilla, et qu'il supplia du Halot de venir prendre, le soir même, son souper chez lui, sans omettre de se faire accompagner du gentil et spirituel neveu que le ciel lui avait donné.

Il va sans dire que l'oncle et le neveu acceptèrent cette politesse avec grand empressement; après quoi ils se retirèrent.

De retour au logis, la première personne que rencontrèrent du Halot et Pampelonne fut le capitaine du Fresne.

— Bonté divine! s'écria le Gascon lorsque les trois conjurés se furent enfermés soigneusement, comme une veillée vous change, messire du Fresne!... Vous avez la face tout à l'envers, ce matin!...

Le capitaine promena des regards obliques autour de lui, et se contenta de répondre :

— Je n'ai pas, comme vous, dormi sept heures d'un somme, à ce qu'il paraît.

— Ah! j'avoue que le repos m'était nécessaire; ce matin je suis frais et gaillard, comme dit le Grec.

— Ah! pardieu! du Fresne, pendant que j'y pense, demanda du Halot, vous allez peut-être nous donner des nouvelles du

cheval de mon neveu, qu'on ne sait où retrouver.

— Le cheval de votre neveu! s'écria le capitaine en homme qu'on réveille en sursaut.. Votre cheval!... monsieur, c'est votre cheval?

« Bon! à qui en a-t-il maintenant? » pensa le Gascon.

Et tout haut :

— Si vous pouvez me le faire rendre, mon cher monsieur du Fresne, je vous serai bien reconnaissant, c'est une si bonne bête!

— Mais c'est moi qui l'ai, votre cheval!

— Vous? fit du Halot à demi renversé par ce coup.., et où l'avez-vous?

— Dans mon écurie, et sous clef... Ah! c'était Votre Seigneurie, monsieur le chevalier? ajouta le capitaine d'un ton qu'il voulait rendre goguenard, mais où perçait une furieuse colère.

— Comment! c'était moi! fit le Gascon en feignant de tomber des nues... Ah çà! expliquons-nous, et entendons-nous, si c'est possible.. Vous dites que mon cheval est sous clef dans votre écurie... après?... Voyons!... c'est déjà une excellente nouvelle que vous me donnez là.

— Oh! ne faites ni le plaisant, ni l'ignorant, vous savez ce que j'entends dire par ces demi-mots.

— Ma foi! dit du Halot, je souhaiterais pour mon compte que vous disiez les mots tout entiers, et surtout des mots français, car vous parlez polonais, je crois.

— Du Halot, s'écria du Fresne ne se contenant plus, comment se fait-il que le cheval de votre prétendu neveu ait été trouvé, cette nuit, contre le mur de mon jardin, près de ma porte basse... hein!

— Mais nous vous le demandons, cela, tous les deux depuis un gros quart d'heure.

— Je vais donc vous l'apprendre. Monsieur que voilà m'a envoyé faire le guet hors la ville pour tenter de se glisser, par escalade, dans mon logis, d'où mon arrivée importune l'a heureusement fait déguerpir.

— Sainte Vierge! interrompit le Gascon en riant, ou le brave du Fresne a été mordu par quelque chien enragé, ou je suis Dieu le père.

Du Halot partit également d'un grand éclat de rire.

Le capitaine mit une main sur sa hanche et porta l'autre à son épée.

— Tout à l'heure, continua le Gascon, du Halot m'accusait d'être à la fois sur la route de Nantes et dans son lit; maintenant vous dites, du Fresne, que j'étais, dans ce temps-là, perché sur vos murailles, tentant l'assaut de votre foyer conjugal; et, pour preuve, vous tenez mon cheval en ôtage. De cette sorte, me voilà, comme la sainte Trinité, partagé en trois Pampelonne, dont le premier dort, le second galope, et le troisième escalade les murs, tous trois à la même heure et dans trois pays différents... Corbeuf, mes amis, vous voulez donc me faire brûler vif! me prenez-vous donc pour l'antéchrist?

— On sait que vous avez la langue bien pendue, mais le cheval est là... il est là...

— Et quelle est la robe de ce cheval, s'il vous plaît?

— C'est un cheval gris magnifique, un cheval turc...

— Au diable le jaloux! s'écria du Halot.

— Permettez... continua le Gascon, comment sont les oreilles?

— Fines et petites.

— Bon! et la queue?

— Longue, fournie... bref, c'est un cheval turc de grand prix, je ne sors pas de là...

— La peste vous étouffe! mauvais plaisant : l'animal que je regretterai toute ma vie, et qu'on m'a volé cette nuit, est un courtaud sans oreilles ni queue, un courtaud fleur de pêcher, entendez-vous... une brave et bonne bête qui ressemble à un cheval turc, autant et moins que vous à une sultane favorite... comprenez-vous, enfin, bonté céleste!

Comme du Halot se tenait les côtes de rire et affirmait par signes et par exclamations ce que disait Pampelonne, du Fresne baissa la tête et s'aperçut qu'emporté par la rage grondant dans sa poitrine il avait commis une balourdise et mis au grand jour un nouvel affront fait à sa majesté maritale.

— Je me serai trompé, dit-il.

— Vous aurez mis la main sur quelque cheval échappé qu'on saura bien vous réclamer... D'ailleurs, pourquoi ces soupçons fâcheux pour votre honneur... avez-vous surpris le galant?

— Non... je n'ai eu d'autre indice que cette maudite bête trouvée à ma porte au point du jour.

— Tant de tapage pour si peu!... prenez garde, mon cher, à force de crier au loup, le loup croit qu'on l'appelle... laissons à la vertu de madame du Fresne ses lauriers, et parlons de nos affaires.. Vous n'avez rien vu sortir du château?

— Pas une ombre.

— Très-bien! et vous, du Halot, vous avez trouvé nos gens?

— Tous. J'en aurai vingt-cinq réunis au cabaret de la Souche, hors du faubourg à deux cents pas de la porte avancée de la citadelle. Le soldat qui prendra la garde à cette porte, demain à midi, nous est vendu.

— A merveille, nous n'avons plus qu'à déjeuner; si Chinon arrive, la place est prise...

— Qu'est-ce que ce Chinon?

— C'est l'envoyé de M. d'Espernon.

— Ah! ah! très-bien.

Un laquais entra et prévint qu'un cavalier demandait à parler au commandant du Halot.

Le commandant sortit et trouva dans la cour un jeune homme de belle mine, monté sur un cheval vigoureux, et vêtu avec quelque recherche, qui lui dit :

— Est-ce monsieur du Halot que j'ai l'honneur de voir?

— Oui, monsieur. Votre nom s'il vous plaît?

— Le lieutenant Chinon.

— Soyez le bienvenu, et veuillez mettre pied à terre... Holà! prenez ce cheval et qu'on en ait soin.

— Votre neveu est-il chez vous, monsieur?

— Oui, et en bonne compagnie ; veuillez me suivre.

— Bonjour, monsieur de Chinon, dit Pampelonne en s'avançant vers l'étranger, pour lui prendre la main.

— Mon père, je vous salue humblement.

— Ah! bah! s'écria le Gascon, il n'y a plus ici ni père ni mère qui tienne, nous sommes tous du même bord, ennemis du Guise et de la ligue; nous savons ce que nous voulons, et nous voulons ce que nous savons; foin du mystère! causons à cœur ouvert. Chinon que je vous présente, messieurs, est l'envoyé du duc d'Espernon, et puisque le voilà, c'est que nous n'avons plus à reculer... est-ce vrai?

— Le plus tôt sera le mieux; le roi déteste Brissac de jour en jour; il ne veut pas ou n'ose pas lui enlever son gouvernement, parce que M. de Guise en ferait une grosse affaire d'Etat; mais il battra des mains, m'a-t-il dit en me donnant congé, si le brave du Halot *déniche le merle*. Telle est son expression. Sa Majesté a donné ordre à monseigneur d'Espernon de tenir prête la commission de gouverneur du château d'Angers pour l'expédier aussitôt l'aventure connue, et monseigneur d'Espernon, qui n'aime pas les lenteurs, a dû faire partir son courrier

hier. Si bien que vous aurez votre brevet lorsque la cour apprendra votre exploit.

— Ma foi! messieurs, interrompit du Halot avec enthousiasme, je ne saurais ajouter à tout ceci que le cri de vive le roi! et, *in petto*, vive d'Espernon! c'est un noble seigneur pour qui, désormais, je me ferais brûler les entrailles... Il n'est pas encore onze heures, le Grec dîne à midi, voulez-vous que nous prenions un peu de nourriture avant d'essayer le saut périlleux?

— C'est mon avis, dit Chinon, on ne fait que médiocrement les choses avec la faim au ventre, et j'ai forcé ma marche pour arriver ici de bonne heure... Vous avez donc tout arrangé pour midi?

— Mon Dieu! oui, fit Pampelonne avec naïveté, je vous raconterai à table ce que nous avons imaginé.

Comme les compagnons de du Halot passaient dans la salle à manger, Pampelonne prit le bras de Chinon et lui dit :

— Mon cher Rochemorte, vous jouez la farce comme maître Garguille, et presque aussi bien que Gourdon.

— A propos, où est-il ce pauvre vicomte?

— Il étrille sans doute votre cheval, et il l'étrille en conscience, soyez-en convaincu.

— Est-il toujours amoureux?

— Toujours.

— Le roi veut lui tirer les oreilles.

— Pardieu! qu'il s'en garde; sans cette passion baroque, nous ne prendrions pas le château d'Angers... C'est une Durandal que l'épée de Gourdon.

Les conjurés dînèrent lestement, et, un peu avant midi, du Fresne et Pampelonne se levèrent de table, serrèrent la main à leurs compagnons et sortirent.

— Allons! drôle, cria le Gascon au vicomte de Gourdon qui criblait de l'avoine devant son écurie, suis-nous.

— Monsieur l'abbé, permettez-moi de passer ma veste.

— Dépêche-toi.

— Amenons-nous donc ce goujat ? demanda du Fresne.

— Ne voyez-vous pas qu'il a hérité des bras d'Hercule, répondit Pampelonne avec bonhomie, et que d'un coup de poing il peut faire mieux que moi d'un coup de hache?

— Vous avez, et vous aurez toujours raison, répondit le capitaine. Marchons!...

IX

L'OISELEUR, LA CAGE ET L'OISEAU.

La citadelle d'Angers n'était pas, en 1585, dans le bel état de défense où la mit, quelques années plus tard, le roi de Navarre. Mais c'était une place de haute importance, en ce qu'elle couvrait la ligne de la Loire, et commandait un pays où les religionnaires avaient bon nombre d'intelligences. Elle était occupée par une bonne garnison, et ses larges fossés, ses bastions flanqués de grosses tours, ses murailles épaisses et ses approvisionnements considérables en faisaient un poste de première ligne que convoitaient, à l'envi, les ligueurs et les huguenots. Le siége en eût été difficile, car les troupes du duc de Joyeuse qui penchait depuis quelque temps pour les princes lorrains, chefs de la Ligue, ses alliés, de roi Henri III

avait fait épouser en 1582, à son mignon, sa belle-sœur Marguerite de Lorraine), les troupes du duc de Joyeuse et celles de son frère, disons-nous, manœuvraient en Bretagne à cette époque. Aussi n'était-ce que par un coup de main hardi et par un ingénieux stratagème, que les huguenots s'étaient décidés à emporter cette place qui devait reculer leur redoutable boulevart de La Rochelle.

Le comte de Cossé-Brissac, fils du maréchal de ce nom, gouverneur titulaire du château, était un seigneur, type de cette race valeureuse et voluptueuse tout à la fois, qui, dans ce règne malheureux et constamment troublé, se fit remarquer autant par sa dissolution que par ses faits d'armes. Il avait enfoui dans sa résidence toutes les richesses enlevées par son père au château de Verceil en Piémont. Les meubles seuls de ses appartements étaient estimés deux cent mille écus, somme énorme si l'on veut se reporter à la valeur des espèces, il y a plus de deux siècles.

Quant à la merveille renfermée entre ces hauts remparts, elle n'avait pas de prix, comme nous l'allons voir.

Vers onze heures, le même jour choisi par les conjurés pour leur entreprise audacieuse, le sous-gouverneur Ancyre fit venir son page et lui ordonna d'achever sa toilette. Le page prit un magnifique pourpoint de satin cerise et l'offrit à son maître, puis il alla chercher une cotte de mailles souple, onduleuse, et digne des fourbisseurs de Milan.

— Très-bien... fit l'Albanais. Maintenant, l'épée ?

— Monseigneur descend en ville ? demanda l'enfant.

— Non, je ne sortirai pas d'aujourd'hui.

— Alors, pourquoi cette armure ?

— Et pourquoi ta question ?... Mon manteau, dépêchons !

Le manteau était de satin blanc orné de longs galons d'or.

— Cours prévenir la signora Fabiani que je vais l'aller saluer à son petit lever.

Le page s'inclina et sortit.

Ancyre était beau comme le dieu Mars (vieux style) sous son riche costume. Son air belliqueux et sa charmante physionomie se mariaient à merveille ; ses longs cheveux noirs bouclés et parfumés chatouillaient ses joues et flottaient sur ses épaules. Les lignes pures de son visage étaient du modèle de l'immortel Phidias, le feu de ses regards était adouci par un séduisant sourire qu'eussent envié bien des femmes peut-être jalouses de sa rare beauté.

L'Albanais boucla son ceinturon d'épée, et sortit tête nue. Ses premiers pas se dirigèrent vers une salle à manger somptueuse où une table était dressée avec un seul couvert.

Le sergent que nous avons vu chez du Halot était dans cette salle.

— Qu'examines-tu là ? demanda Ancyre au sergent qui contemplait la table d'un œil paterne.

— Je dresse mes batteries, monseigneur ; combien aurez-vous de convives ?

— Du Halot et du Fresne, un inconnu, trois... voilà tout.

— Et l'abbé ?

— L'abbé boira dans une coupe d'argent, comme moi... c'est un ami.

— Si vous m'en croyez, laissez ce calotin boire dans le vermeil comme les autres.

— Fi ! je lui dois la vie !

— Gasconnade que cela ? vous avez affaire à plus fin que vous.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien ! vieux brave, tu mettras alors quatre coupes de

vermeil quand mes visiteurs seront arrivés. Seul je boirai modestement dans du cristal... Le repas sera succulent, je pense.

— Votre cuisinier se surpasse en ce moment.

Le page, que l'Albanais avait envoyé en galante ambassade, entra dans la salle.

— Eh bien ! demanda le sous-gouverneur, me recevra-t-on ?

— Sur-le-champ, si vous le désirez, monseigneur.

— Ah ! ah ! le bel oiseau veut donc s'apprivoiser... Au fait, la cage est si splendide et l'oiseleur si généreux !... Suis-moi, petit, suis-moi...

Ancyre traversa plusieurs corridors, descendit dans une grande cour carrée, qui était la cour d'honneur, monta un bel escalier à rampe de fer festonnée, et se trouva dans un vestibule meublé, aux angles, de panoplies et de trophées de chasse. Les murs étaient tendus de magnifiques tapisseries; chaque porte était doublée de portières en velours vert à franges d'argent; d'énormes dressoirs en bois de chêne ouvragé étalaient aux yeux de riches services de table et des vases remplis de fleurs.

Une jeune fille fort belle, portant un costume étranger, des bas de soie et de très-courtes jupes mi-rouge et jaune, se tenait près d'une fenêtre, appuyée contre de grands rideaux pourpres qui donnaient plus d'éclat à son teint plutôt doré que pâle.

— Bonjour, Venezia, dit l'Albanais en italien et d'une voix caressante; la marquise n'a-t-elle pas fait de mauvais rêves cette nuit ?

— Elle n'en a fait que de beaux, répondit assez sèchement et en français la jeune fille. La liberté de son père, la sienne, et le châtiment de ses oppresseurs, voilà ce qui l'occupe.

— Diable ! mon enfant, nous faisons des progrès surpre-

nants dans la langue française ; mais il paraît que je marche à reculons, moi, dans l'estime de votre maîtresse et dans la vôtre.

— C'est on ne peut plus vrai.

— Hier, et les jours précédents, on ne me grondait que là, fit le Grec en montrant une porte du doigt, aujourd'hui le sermon part de l'antichambre... cela promet... Voulez-vous m'annoncer ?

— C'est déjà fait.

— Voulez-vous me faire entrer?

— Entrez.

— Au moins ouvrez-moi la porte?

— Ouvrez-la vous-même.

— Charmant petit caractère, dit Ancyre en se dirigeant vers la porte qu'il avait désignée... Allons! on me tient rigueur apparemment... Mais cela finira, ou bientôt je saurai commander ici comme sur mes remparts.

Il poussa la porte avec impatience, écarta la tapisserie, et, ordonnant à son page de l'attendre, il traversa à grands pas deux appartements, s'arrêta tout à coup, et salua profondément.

Une femme de vingt-cinq à vingt-six ans, quoiqu'elle en parût vingt à peine, était plongée dans un fauteuil à haut dossier armorié, et tenait en main un portefeuille en velours rouge qu'elle regardait avec une attention soutenue, car elle ne leva ni ne détourna la tête à l'arrivée du gouverneur.

Cette femme, radieuse de beauté, portait le costume des patriciennes de Venise. Son corsage était en drap d'or. Un long voile de dentelle était noué derrière sa tête à la naissance de quatre nattes luisantes et épaisses de cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau, soyeux, souples et ondoyants. Son front royal était encadré par ces mêmes cheveux relevés et frisés

en haie, (c'était partout la mode alors), retenus par des filets de perles fines d'un grand prix, et traversés par une épingle d'or. Sa jupe de satin violet avait, pour ceinture, un ruban de perles large de trois travers de doigt; ses poignets étaient également entourés de cercles d'or, montés de perles, et elle ne portait pas pour moins de dix mille écus de ces précieux ornements.

Sa taille était haute et riche ; son visage, empreint d'une douce mélancolie, était néanmoins d'une sévérité majestueuse et d'un ton chaleureux. Ses mains étaient délicates, ses doigts effilés et d'un blanc mat; ses yeux noirs et brûlants. Quant à son pied, il se cachait sous les longs plis de la robe, et ne devait se montrer qu'à un seul homme.

— La marquise Fabiani me paraît bien occupée, dit Ancyre avec respect, ma présence va l'importuner.

— De près comme de loin, vous m'êtes toujours présent, répondit la Vénitienne sans lever les yeux, et votre présence m'importunera toujours.

— A la bonne heure! dit l'Albanais en souriant et s'avançant avec aisance jusqu'au milieu de l'appartement, votre gracieux accueil me remet les armes en main ; j'avoue que, bienveillante, vous m'eussiez intimidé.

— Veuillez parler français, monsieur; la noble langue de mon pays est déshonorée par vos lèvres.

— Madame, répondit le Grec, s'efforçant de calmer une sourde colère, je suis venu vous saluer, d'abord, en galant chevalier, puis vous faire une proposition sérieuse.

— Dorénavant, dispensez-vous du salut. Quant à la proposition, je l'écoute.

— Monseigneur de Cossé-Brissac, gouverneur de ce château pour le roi, doit y venir dans huit jours. Comme je tiens à ne pas me brouiller avec lui, je vous offre ou de m'épouser, ou

d'être sa maîtresse; car il est marié, lui, et ne voudra et ne pourra qu'être votre amant.

La Vénitienne jeta sur Ancyre un regard foudroyant, et répondit :

— Pourquoi serai-je plutôt sa maîtresse que votre femme légitime à vous?

— Parce que monseigneur de Brissac est fort galant, et que vous êtes fort belle; parce que, si belle que vous soyez, je ne vous sacrifierai pas l'avenir de ma carrière, et que pour vous arracher aux mains et à l'amour de mon chef, il me faudrait rompre en visière avec lui... Vous avez compris je pense?

— Et que gagnerai-je à vous épouser? demanda la signora Fabiani.

— Un mari que les femmes se disputent, pardieu! c'est déjà quelque chose; enfin, la liberté de votre père et la vôtre.

— Et qu'arrivera-t-il de mon refus?

— Il ne faut guères plus de huit jours à un homme, si robuste qu'il soit, pour mourir de faim et de soif. Or, je suis venu vous proposer de me tendre la main, ou de me la refuser. Dans le premier cas, M. votre père qui est enfermé dans un cachot de cette citadelle que nul ne connaît et dont seul j'ai le secret et la clé, M. votre père, dis-je, verra tomber ses fers et vous sera rendu. Dans le second cas, il ne recevra aucun aliment, et mourra de sa vilaine mort, sans faire le moindre bruit, sans donner le plus petit souci à ses héritiers pour ses funérailles... Vous avez compris, je crois, signora?

La Vénitienne se souleva sur l'un des bras de son fauteuil; et, étendant la main avec une majesté dédaigneuse, elle montra la porte à l'Albanais, en lui disant, sans colère :

— Je refuse... Sortez!

Et comme si ce mouvement et cette émotion eussent écrasé

de fatigue cette noble femme, elle s'affaissa sur elle-même et laissa rouler sa tête divine, sur son épaule, avec une gracieuse défaillance.

Ancyre avait salué, subjugué et humilié par ce ton de souveraine, et s'était retiré à reculons. Au moment de franchir le seuil de l'appartement, il eut honte de sa timidité, revint sur ses pas et dit avec un calme plein de menaces :

— Voilà vingt jours, madame, que je suis à vos genoux; j'ai tout fait pour conquérir votre cœur, au moins pour l'émouvoir. Vous n'avez répondu à ma tendresse passionnée que par le dédain, vous n'avez pas voulu comprendre que ces dédains m'irritaient; vous avez changé en fureur un sentiment doux et amoureux; chacune de mes visites est pour vous une occasion de m'humilier; captive dans ce château, vous y étiez souveraine, et j'y étais votre esclave... Ces rôles ne vous plaisent pas... vous voulez la guerre... prenez garde, signora Fabiani, j'ai la réputation d'être terrible dans mes colères... Vous ne répondez pas, vous paraissez même m'écouter sans vous émouvoir.

— Rendez-moi mon père, et faites ouvrir devant moi les barrières de ce château, répondit dona Fabiani, alors je vous pardonnerai ces procédés indignes, ces propositions criminelles qui vous ont chargé jusqu'à ce jour de mon mépris... j'aurai pour vous assez d'estime, capitaine, pour vous oublier.

L'Albanais tressaillit à ce dernier mot, sa vanité blessée gronda dans son cœur, il regarda le belle Italienne avec une sorte de rage, et lui dit les lèvres frémissantes :

— Trève de sarcasmes, madame, parlons sérieusement. Pour la dernière fois, acceptez-vous, oui ou non, la proposition que je vous ai faite aujourd'hui?

La signora Fabiani leva la main pour toute réponse, et

montra du doigt la porte. Ancyre murmura quelques mots étouffés par la colère et sortit brusquement.

Dans le vestibule, le sous-gouverneur rencontra son sergent d'armes qui lui dit :

— Monseigneur, deux gentilshommes de la ville, M. le capitaine du Fresne et le neveu de M. du Halot, sont venus vous visiter ; ils vous attendent.

— Ah! très-bien! je descends... Écoute ici, toi... Jusqu'à nouvel ordre ne porte plus ni une croûte de pain, ni une goutte d'eau au prisonnier ; tu m'entends ?

— Oui, monseigneur.

— Maintenant, murmura l'Albanais, allons passer un bon quart d'heure, si c'est possible, et nous venger des femmes sur les hommes.

En arrivant dans la cour d'honneur, Ancyre rencontra le chevalier de Pampelonne et le capitaine du Fresne. Le vicomte de Gourdon était à vingt pas de ses deux maîtres, le bonnet à la main, et dans la posture qui convient à un valet parfaitement au courant des règles de la servitude et du respect.

Pampelonne avait l'air guilleret d'un abbé gentilhomme, et se donnait toute la grâce que lui permettaient sa soutane, son ventre rembourré et ses bottes pesantes. Du Fresne, un poing sur la hanche, battait ses mollets du fourreau de son épée, et jetait de temps à autre un regard de convoitise aux grosses tours de la citadelle et aux couleuvrines allongées sur leurs affûts.

— Quel bon vent vous amène, mes chers seigneurs ? dit Ancyre saluant du plus loin.

— Le désir de visiter ce château, répondit le Gascon, pour vous en faire honneur à la cour, où je retourne dès ce soir.

— Quoi ! à peine arrivé dans ce pays, vous songez à nous quitter ?

— Hélas ! oui, dit du Fresne qui, peu fort en conversation, savait néanmoins saisir les bonnes occasions de pousser, par-ci par-là, quelques exclamations, pour ne pas rester tout à fait bouche close.

— C'est pourquoi vous me voyez botté, éperonné et prêt à me remettre en selle, reprit Pampelonne ; je partirai cette après-midi, sans retard.

— Et vous voulez visiter nos fortifications ?

— Ce serait un grand plaisir pour moi.

— Veuillez donc me suivre, nous allons commencer par mes appartements.

— A vos ordres.

— Quel est cet homme ?

— C'est mon laquais.

— Paul, dit l'Albanais en s'adressant à son page, envoie ce brave garçon à l'office, et qu'on le fasse rafraîchir.

Gourdon fit un signe de tête au Gascon qui lui en rendit un autre ; le Grec, prenant cette communication télégraphique pour une demande de permission et pour une autorisation entre le maître et le valet, ne s'y arrêta pas autrement.

Le vicomte avait dit au chevalier : « Cela va bien, compte sur moi. » Le chevalier avait répondu : « J'y compte. »

Ancyre conduisit les deux gentilshommes tout droit à la salle à manger.

— Messieurs, dit-il en entrant, ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il fait une insupportable chaleur ?

— C'est mon opinion, répondit du Fresne en essuyant sa face trempée de grosses gouttes de sueur ; nous sommes venus à pied, et la côte est rude.

— Aussi vais-je vous offrir un verre de xérès ; il ne vaut pas, quoiqu'on le prise, celui de votre oncle, monsieur l'abbé ; mais je ne l'ai pas payé mille livres la bouteille...

— Je vous remercie, interrompit Pampelonne avec empressement, j'ai pour habitude de ne rien prendre entre mes repas... le capitaine acceptera sans doute.

— Moi, j'agis de même, dit du Fresne, un rien m'enlève l'appétit.

« Sacripant, va, se dit le Gascon, je parie que ton xérès est du vitriol trempé d'arsenic. »

— Le dîner de monseigneur ! cria un laquais entrant dans la salle et tenant à deux mains une soupière d'argent.

Le sergent à mine sombre qui marchait toujours sur les talons de l'Albanais, suivait de près le domestique : il vint se placer derrière le sous-gouverneur.

— Messieurs, pardonnez à mes gens, dit Ancyre, ils ont coutume de servir mes mauvais repas à heure fixe, sans s'inquiéter de ce qui me peut occuper ; voulez-vous me tenir compagnie ? ce sera, ma foi, à la fortune du pot.

— Peste ! fit Pampelonne, ce serait une bonne fortune, car cette soupière embaume.

— Ainsi, vous acceptez ?

— Impossible, vraiment, et à mon regret ; c'est fâcheux, n'est-ce pas, seigneur du Fresne ?

— Très-fâcheux, répéta le capitaine.

— Ne craignez pas de me gêner ; sans être habile comme le cuisinier de du Halot, mon maître d'hôtel a son genre de mérite, et pour dîner un peu plus mal que chez vous, je crois que vous n'en mourrez pas.

— Voici le fait, répliqua Pampelonne, mon oncle a reçu ce matin la visite de deux de ses meilleurs amis, et comme il les garde à sa table, il a été privé du plaisir de nous accompagner ici. Je vous confesserai même, en secret, que comme il tient beaucoup à sa réputation de gastronome, l'arrivée inattendue de ces deux visiteurs l'a vivement contrarié.

— Et pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas aujourd'hui marché à la ville, et que ses provisions n'étant pas fraîches, il fera faire maigre chère à ses convives. De là gros chagrin.

— Appelez le maître d'hôtel, dit l'Albanais au sergent.

Et quand le maître d'hôtel se présenta, il lui dit :

— Etes-vous en mesure de donner à dîner à cinq ou six personnes de qualité ?

— A douze, monseigneur.

— Combien vous faut-il de temps pour vous préparer ?

— Moins d'une demi-heure, Votre Seigneurie sait que nous sommes toujours en mesure, depuis que M. de Brissac s'est annoncé.

— C'est pardieu vrai ! s'écria le Grec, comme s'il eût été frappé d'un souvenir subit. Monsieur l'abbé, veuillez faire prier du Halot de m'amener sa compagnie ; la fortune du pot lui sera, je crois, favorable.

— Oh ! c'est trop de courtoisie ; mon oncle sera confus...

— Eh bien ! j'y vais envoyer mon page ; et s'il me refuse, nous tirerons l'épée !

— A ce compte, je me rends... Du Fresne, chargez-vous du message ; empêtré dans cette chaussure diabolique, je suis un assez détestable piéton.

— J'y vais donc, répondit du Fresne qui aimait passionnément les phrases courtes.

Et il tourna sur ses talons.

X

LA FORTUNE DU POT.

— Vous ne sauriez croire, monsieur le gouverneur, marmotta Pampelonne d'un air capable, en s'asseyant et s'essuyant le front, dès que du Fresne eut quitté la salle, combien ces malotrus m'ont coûté de manœuvres pour les amener jusqu'ici... Ouf!

— Prenez donc un verre de xérès pour vous remettre le cœur ; c'est, je vous jure, un petit vin drôlet.

— Merci.

— Sans façons?

— Sans façons. « Est-il enragé avec son xérès, murmura en lui-même le Gascon; je me charge d'empoisonner un bœuf avec trois gouttes de ce nectar. »

— Ah çà ! dites-moi... croyez-vous que du Halot se rende à mon invitation?

— Je n'en doute pas ; du Halot n'a jamais boudé un bon repas.

— Et vous dites que deux amis sont venus le visiter, ce cher du Halot?

— C'est l'exacte vérité... deux mauvais gueux, royalistes par la forme, huguenots par le fond.

— Et pourquoi ces cavaliers ne l'ont-ils pas accompagné ?

— Du Halot, mon aimable oncle, est bête et défiant tout à la fois ; il a craint de passer pour suspect. Quand les petites imaginations trament quelque mauvais coup, elles s'effraient aisément ; or, nous ne sommes pas très-avantagés du côté de la cervelle dans notre pauvre famille.

— Vous faites exception, mon père, et je vous aime beaucoup mieux ami qu'ennemi, croyez-le.

— Vous me flattez, monsieur.

— Non, ma foi ; et je suis sûr, ceci soit dit sans vous offenser, que si vous vous étiez mis en tête de m'enlever ce château, vous m'en eussiez promptement mis dehors.

Le Gascon cligna de l'œil en homme qui pare un coup dangereux, et riposta aussitôt :

— Il faudrait être fou et endiablé pour nourrir de semblables projets... Une citadelle aussi redoutable ! si habilement commandée ! Dix mille hommes et six cents chevaux ne vous chasseraient pas d'ici, monsieur le gouverneur.

A ce compliment tourné d'une façon candide, et débité avec un imperturbable aplomb, le Grec s'inclina, et crut avoir affaire à l'homme de France le plus inoffensif.

Pendant ce bout de conversation, les domestiques allaient et venaient, si bien qu'en quelques minutes six couverts furent mis sur la table, accompagnés d'un riche service en vermeil.

Le vieux sergent veillait à l'exécution des ordres du maître dont il avait grand soin, toutefois, de ne pas s'écarter de plus de deux ou trois pas, ayant l'œil, également, sur les valets, la table et le faux abbé.

— Vous dites donc avoir eu beaucoup de besogne pour faire arriver ici nos conspirateurs? demanda Ancyre afin de distraire Pampelonne de l'attention qu'il prêtait aux manœuvres des domestiques.

— J'ai sué sang et eau! il m'a fallu dépenser pour tout cela autant de paroles qu'il s'en débite en une semaine au parlement... Bref, j'ai réussi et vous en félicite.

— Ainsi, c'est pendant le dîner que ces messieurs me doivent assassiner?

— Mon Dieu, oui! ils veulent tout simplement vous égorger, puis vous jeter par une fenêtre, dans les fossés... sans plus de procès.

— Et qui doit, le premier, porter la main sur moi?

— Moi.

— Vous?

— Parole d'honneur... au moins c'est chose convenue entre nous, je l'ai promis.

— J'espère bien que vos mains ne se souilleront pas...

— Pardon, pardon, mes mains feront très-bien leur besogne, au contraire.

— Hein?

— Elles étrangleront...

— Qui?

— Mon oncle, pardieu!

L'Albanais partit d'un éclat de rire.

— Voilà trop longtemps que le bonhomme jouit de sa fortune et la dévore à lui seul... Encore deux ans du train qu'il

mène, et je n'aurai plus de quoi m'acheter ni soutanes ni souliers.

— Oh! l'excellente idée, et qu'il sera bien attrapé, le pauvre diable!

— Oui, n'est-ce pas? quand me touchant le coude pour que je vous saute à la gorge, il se verra si bien accommodé lui-même... Ah! monsieur, c'est un service éminent que nous allons rendre aujourd'hui à la sainte ligue, et les prédicants vont nous porter aux nues... Quoique subalternes, mon oncle et du Fresne sont gens à craindre.

— Du Fresne ne se doute-t-il de rien?

— De quoi voulez-vous que se doute une buse pareille? On prétend que les équipées de sa femme lui ont arraché le peu de cervelle qu'il pouvait avoir... et, s'il faut en croire les commères d'Angers, vous êtes pour quelque chose dans les chagrins domestiques de ce soudard.

— Moi? fit Ancyre avec fatuité.

— On le dit.

— Il ne faut jamais croire que la moitié des bruits qui courent.

— Peste! mais il en court à foison des bruits sur vos amours! et ne fussent-ils qu'à moitié vrais!... On la dit charmante, madame du Fresne.

— C'est une femme terrible qu'il est dangereux d'avoir pour ennemie et très-doux d'avoir pour amie. Chez elle tout est caprice : à celui qu'elle aime, elle confie tout aveuglément; pour celui qu'elle hait, c'est une panthère déchaînée. J'ai joué de bonheur avec elle.

— Comment l'entendez-vous?

— Je lui avais plu, et elle me plaisait fort. Notre liaison avait à peine trois mois de durée qu'il me prit fantaisie de me divertir ailleurs. Mais ce n'était pas chose facile que de rom-

pre avec cet ange endiablé ; je m'attendais à quelque vengeance épouvantable, dont, à vrai dire, je me souciais fort peu, lorsque la belle me donna tout à coup congé, à mon grand étonnement. Je ne tardai pas à savoir qu'elle s'était éprise d'un pauvre enfant dont je n'ai pu savoir le nom, et qu'elle était entièrement absorbée par cette nouvelle passion. Trop heureux d'en être quitte à si bon marché, j'aurais voulu embrasser mon rival, que je plains cependant de tout mon cœur.

— Et pourquoi ?

— Parce que, s'il a eu le malheur de faire faux bond à sa belle maîtresse, madame du Fresne suivra ses traces comme la lionne suit les pas du chasseur qui lui a ravi ses lionceaux... Mais laissons ce sujet ; il ne va pas à votre caractère.

Pampelonne fit une grimace imperceptible ; puis, prêtant l'oreille, il demanda :

— Quelles sont ces voix que nous entendons près de nous ?

— Ce sont mes laquais qui grisent le vôtre, probablement. Va faire taire ces drôles, ajouta le Grec en se tournant vers le sergent.

Le sergent ne bougea pas, fit signe au page d'exécuter l'ordre donné, et regarda le Gascon de travers.

Pampelonne, qui était assis près de son hôte, se leva et se promena de long en large, l'oreille tendue pour écouter le moindre bruit. Il entendit la voix sonore de Gourdon, qui semblait animé dans une bruyante discussion, et son visage qui s'était assombri, reprit son air placide.

— Ah çà ! mon cher oncle tarde bien, dit-il.

— Vous verrez qu'il ne viendra pas, répondit Ancyre, en se renversant nonchalamment.

— Voilà, cependant, de belles coupes de vermeil... Vous

avez, à ce que je vois, donné la préférence à l'histoire des fourchettes sur celle des couteaux.

— Comment cela ?

— Parce que ces coupes dorées ressemblent beaucoup aux fourchettes cannelées du sire du Fresne.

— Vous croyez!

— Je m'en assure.

Et le Gascon gratta et écailla de l'ongle du pouce le vernis qui tapissait le fond d'une des coupes.

— C'est très-bien... dit-il. Ah çà! mais vous ne comptez pas me faire boire là-dedans, j'imagine?

— Oh! elles ne sont pas toutes pareilles, interrompit l'Albanais en changeant de visage.

— J'en suis bien convaincu. Cependant, pour éviter toute erreur, veuillez m'indiquer d'avance laquelle de ces cinq places sera la mienne.

Tout en parlant, Pampelonne répétait, sur chacune des cinq coupes, l'expérience qu'il avait faite sur la première. Comme il achevait cette opération avec une nonchalance parfaite, un coup de pistolet, parti de l'un des postes avancés de la citadelle, ébranla les vitres de la salle.

Rapide comme l'aigle qui fond sur sa proie, le Gascon s'élança sur le sergent; et mettant la main à la garde son épée, il la lui arracha, fit un bond de côté, se jeta contre la porte dont il tira les verrous, et s'écria :

— Ah! double coquin, tu voulais m'empoisonner!

Puis, passant la main gauche sous sa robe, le Gascon détacha un pistolet de sa ceinture, et l'arma vivement.

Ancyre fit sauter son épée hors du fourreau, et marcha droit sur Pampelonne. Le sergent, surpris par cette brusque attaque, ramassa deux couteaux sur la table, et s'avança sur l'intrépide Gascon.

— Toi, l'ami, tu es de trop ici, cria Pampelonne, et il fit feu de la main gauche.

Le sergent tomba sans pousser un soupir, et roula dans les jambes du gouverneur qui, furieux, se jeta sur son adversaire.

— Rompez, monsieur, rompez, dit en ricanant le Gascon, me prenez-vous pour un sacristain, par hasard? Vous allez vous enferrer, prenez-y garde.

L'Albanais profita de l'avertissement, et recula de quelques pas.

— Qui es-tu donc? demanda-t-il avec une rage étouffée.

— Je suis le chevalier de Pampelonne, j'appartiens au roi de Navarre, et votre citadelle ayant fait le caprice de ce grand prince, je suis venu vous la prendre, tout bêtement, pour avoir le plaisir de la lui offrir... Est-ce clair, est-ce français, monsieur l'Athénien?

— Ah! fourbe, tu vas apprendre à me connaître, moi.

Et, se couvrant avec beaucoup d'art, avançant par deux pas bien calculés, le Grec croisa le fer.

Pampelonne était élève de Favas et de Gourdon; il joignait à une admirable souplesse de corps, un poignet nerveux, un coup d'œil vif et sûr, une main légère, un courage tantôt froid, tantôt bouillant, toujours inébranlable.

Ancyre était de l'école italienne, alors en faveur et en progrès. Il avait fait des armes, presque à force égale, avec le duc de Guise, le bailly de Clermont, Saint-Luc, Bussy, Crillon et les plus dangereux batailleurs de la cour de France. Il s'allongeait et se ramassait comme une couleuvre, bondissait et rompait la ligne à chaque instant, essayant des feintes savantes qu'il suivait d'un œil ardent, tâtant son ennemi en dessus et en dessous, avec autant d'aisance que dans un assaut courtois.

Pampelonne, gêné par ses bottes fortes, se contentait de pa-

rer avec précision. Ferme sur ses jarrets, le corps bien effacé, il jouait avec l'arme d'Ancyre, et déroutait toutes ses attaques.

Les combattants entendaient un épouvantable vacarme du côté de l'office, ainsi que de fréquentes arquebusades du côté de la place d'armes.

— Et de deux!... et de trois! cria une voix puissante que le Gascon reconnut pour celle du vicomte de Gourdon.

— Bon! dit-il, il paraît, monsieur, que mon laquais assomme comme il faut votre livrée.

— Ah! bandits! hurla l'Albanais. Et profitant d'un petit jour, il se fendit droit sur le Gascon. Son épée frappa dans le ventre de Pampelonne, et s'y engagea de trois pouces.

— J'espère que tu en tiens, dit-il avec un cri de joie en se remettant en garde.

— Vous en voulez donc bien à ma défroque, répondit le chevalier. Et, détachant de la main gauche son ventre postiche, il le jeta aux pieds du Grec.

— Ah! lâche, combien as-tu de cuirasses sous ta jupe?

Disant cela, Ancyre écarta son épée et se découvrit entièrement, attendant une attaque imprudente pour se fendre de nouveau.

— Un âne s'y laisserait prendre, répondit le Gascon, mais je n'irai pas briser mon fer sur votre cotte de mailles; ni si bête ni si fou, l'ami... Ah! ah! je crois que vous êtes touché, hein?

Ancyre venait d'avoir le bras gauche traversé. Il rompit d'un pas; Pampelonne le suivit avec mesure, et le poussa jusqu'à la table, au milieu de la salle à manger. L'Albanais, saisi d'une vive douleur et déjà fatigué, mit la table entre lui et son terrible adversaire.

En ce moment la porte fut ébranlée d'un coup violent.

— Ouvre, enfant, cria Gourdon.

— Pardieu, croyez-vous que j'en aie le temps?

La porte tomba avec fracas, enfoncée par l'épaule du colosse; et le vicomte apparut, le visage enflammé, le regard flamboyant, et tenant une hache à la main.

La hache et les vêtements du gentilhomme étaient inondés de sang; sa chemise, sa veste et ses chausses étaient en lambeaux.

— C'est fini, dit-il en entrant dans la salle, et il prit place à côté de son ami.

— Celui-ci, fit Pampelonne, c'est le vicomte de Gourdon que vous connaissez de réputation; ce n'est pas la gloire qu'il vient chercher ici, mais une belle dame que vous retenez prisonnière, et qu'il aime tendrement.

Le visage de l'Albanais s'empourpra, il mordit ses lèvres et s'écria :

— A vous deux, donc, et que n'êtes-vous trois, lâches!

Gourdon fit un pas en avant.

— Tout beau, lui dit Pampelonne, ceci ne vous regarde pas, faites-moi seulement un peu de place. Vous rendez-vous à merci, monsieur?

Ancyre, qui avait pris un couteau sur la table, le lança avec tant de vigueur et d'adresse au cœur du chevalier, que s'il n'eût deviné le coup, il était mort.

Mais, saisissant le bord de la table avec une énergie qu'on n'aurait pas soupçonnée en lui, le Gascon l'enleva et s'en couvrit comme d'un bouclier. Le couteau se planta dans le bois, le traversa et y vibra en sifflant. Achevant de renverser la table, Pampelonne se rua sur l'Albanais, le poussa sans relâche jusqu'à la muraille, froissa son fer avec impétuosité, et, allongeant le bras de toute sa longueur, il atteignit son ennemi à la gorge, et le cloua à la boiserie.

— Bravo ! cria Gourdon, voilà un joli coup d'aiguille !

Pampelonne retira la main, et Ancyre, essayant en vain de se soutenir à la cloison qu'il égratignait de ses ongles, tomba sur le côté ; un flot de sang jaillit de sa bouche et inonda le carreau.

Au même instant entrèrent du Fresne, du Halot et Rochemorte (Chinon), tous trois l'épée et le pistolet au poing, souillés de sang et de poussière.

— Il n'y a donc plus rien à faire, dit du Halot.

— Les chaînes sont-elles tendues? demanda Pampelonne ; les herses sont-elles levées, le château est-il bien pris?

— Oui, mais non sans peine. La première sentinelle nous a laissés passer comme c'était convenu, la seconde a voulu crier, mais M. de Chinon l'a fait taire d'un coup de pistolet. Les soldats du poste ont pris les armes, mais nos enfants perdus les ont écharpés. Nous avons fait dix prisonniers et n'avons perdu que cinq hommes.

— Alors, au nom du roi, monseigneur du Halot, répondit le Gascon, je vous salue gouverneur de la citadelle d'Angers, aux lieu et place de Cossé-Brissac, dont le lieutenant rend l'âme paisiblement, là, dans ce coin.

Les conjurés tournèrent la tête vers Ancyre qui, la rage et la honte mêlées à la pâleur de la mort sur le visage, ouvrit la bouche et des yeux mourants.

La bouche se referma sans avoir pu parler, les yeux demeurèrent fixes et fiers.

Il était mort.

— Je vois qu'on a partout fait son devoir, dit Chinon ; le roi passera un bon quart d'heure à se moquer du Guise.

— Et toi, fainéant, demanda du Halot à Gourdon, as-tu su gagner ta journée, au moins?

— Je le crois, monseigneur, répondit le vicomte d'un air moitié piteux, moitié triomphant.

— Et qu'as-tu fait de bon?

— Venez voir.

— Allons voir, grommela du Fresne que le feu du combat n'avait rendu ni moins laid ni plus bavard.

XI

LA MORALE DE L'HISTOIRE DES FOURCHETTES.

Gourdon conduisit les conjurés à l'office, prit une clé dans sa poche, l'introduisit dans la serrure, ouvrit la porte, la poussa du pied et montra le bel ouvrage qu'il avait su faire.

Du Halot et du Fresne ne jetèrent qu'un même cri d'admiration et tournèrent à la fois la tête vers le faux palefrenier.

Pampelonne se mit à rire dans sa barbe rousse.

— Comment ! s'écria enfin du Halot, tu as fait cette besogne à toi seul ?

— A moi seul.

— C'est un éléphant que ce diable de Jérôme, grommela du Fresne, qui crut dire quelque chose d'aimable.

— Racontez-nous comment la chose s'est passée, demanda

Pampelonne en s'asseyant sur un escabeau. Puisque les ponts sont levés et que nous sommes chez nous, donnons-nous du bon temps.

— « C'est bien simple, dit Gourdon en haussant les épaules et prenant son air épais. Quand le page du gouverneur me conduisit ici pour me faire rafraîchir, je trouvai assis autour de cette table que voilà les huit grands laquais que voici. »

Il montra du doigt trois cadavres horriblement mutilés, couchés sur le carreau, et cinq pauvres diables accroupis dans un coin, le visage blême et l'œil hagard.

— « Ces huit chenapans, reprit-il, buvaient d'un excellent vin, et m'offrirent de choquer le gobelet avec eux, politesse que j'ai rarement refusée depuis que je me sais au monde.

« Tout en devisant de choses et d'autres, l'un de ces hommes s'avisa d'avancer que la valetaille était bien plus heureuse au château, sous le commandement du comte de Brissac, qu'elle ne l'avait été sous monseigneur du Halot.

« Cette impertinence me fit grand plaisir, car monsieur l'abbé m'ayant dit un petit mot de ce qui devait se passer, et m'ayant encouragé à mettre mes bras à son service, je commençais à m'inquiéter du trop bel accueil qu'on me faisait, et à désespérer de rencontrer une occasion de me fâcher.

« Je prétendis que mon maître était le plus honorable seigneur qu'on eût vu dans le pays, et je soutins ce propos par quelques bravades débitées avec aussi peu d'assurance qu'il en fallait pour exciter mes braillards à me chercher noise... ce qui arriva bientôt.

« Celui à qui j'avais donné le démenti... tenez, c'est ce grand maigre que vous voyez là, sous ce banc, la tête ouverte jusqu'aux dents; celui-là donc se leva et m'assura qu'il avait grande envie de me couper les oreilles pour m'apprendre un peu à vivre.

« Au même instant j'entendis un coup de pistolet dans la première cour.

« — Ah! dis-je, tu veux me couper les oreilles, eh bien! prends ton couteau.

« Et, donnant un grand coup de pied dans la table, je la renversai sens dessus dessous, sautai en arrière, et m'emparai d'un hache à fendre le bois, qui se trouvait contre la cheminée.

Avant que le valet eût pu faire un pas sur moi, ma hache s'était abattue sur son crâne.

« — Et d'un! m'écriai-je... mes amis, je compterai comme cela jusqu'à huit, pour ne pas faire de jaloux.

« Et je me jetai contre la porte pour la garder.

« Les sept ivrognes qui restaient se ruèrent à la fois sur moi, les uns avec des couteaux, les autres avec des bancs, ceux-ci avec des pots, ceux-là avec des bûches... Si bien que j'étais au milieu d'eux comme un sanglier bourré par la meute. A compter de ce moment, je ne sais plus trop ce que j'ai fait; cependant, tant à coups de pieds qu'à coups de hache, qu'à coups de poings et de dents, j'en ai tué trois!... les voilà; aucun d'eux n'a longtemps souffert, je vous assure, et ne pourra se plaindre de moi là-haut. Instruits de mon savoir-faire, les cinq poltrons que vous voyez dans ce coin, à demi morts de peur, m'ont demandé grâce; je leur ai ordonné de se tenir tranquilles dans la pose où ils sont encore, je les ai enfermés à clé, et suis allé voir si monsieur l'abbé n'avait pas à m'employer, par hasard, de l'autre côté. Je suis donc arrivé pour voir donner le plus beau coup d'épée dont puisse mourir un chrétien. »

Du Fresne et du Halot dirent à Pampelonne :

— Ce coquin-là ne peut plus être palefrenier, il faut le nommer sergent, qu'en pensez-vous?

— C'est une récompense méritée... nous lui donnerons la garde de la porte principale, et pourrons, au moins, dormir tranquilles, si longues que soient les nuits.

Un soldat entra vivement dans la salle et dit au commandant du Halot :

— Les bourgeois d'Angers font grand tapage dans le faubourg et devant l'esplanade ; ils demandent ce qui s'est passé à la citadelle, et pourquoi on y a tant tiré de coups d'arquebuse.

— Il faut voir cela, dit Rochemorte ; apprenons à ces braves gens que le bon plaisir du roi a triomphé... Venez vous montrer, monseigneur le gouverneur.

— Allons nous montrer, répéta du Fresne qui suivit du Halot d'un pas joyeux.

— Accompagnez-les, Pampelonne, et vous aussi, Gourdon, glissa Rochemorte à ses amis ; moi, je vais tout installer pour la défense et achever de gagner les soldats qui ne sont pas encore à nous.

A ces mots il joignit un geste auquel le Gascon et le vicomte répondirent ; puis il s'esquiva au détour d'une galerie et courut aux remparts.

— Vive le commandant du Halot! crièrent un millier de bourgeois, hommes et femmes mêlés, qui stationnaient sur les glacis de la citadelle ; vive du Halot! mort au mercenaire! mort au Grec!

Du Halot fit abattre le pont, et, s'avançant vers la foule, il s'écria, du plus loin qu'il put se faire entendre :

— N'ayez peur qu'il vous chagrine, le Grec ; son âme est en voyage depuis un bon moment.

Arrivé à quelques pas des groupes, le commandant remarqua par-ci par-là des figures qui ne lui revenaient nullement, et des hommes très-connus pour être de fanatiques ligueurs.

— Hé! hé! pensa du Halot, me serais-je embourbé, par hasard?

Comme il était brave, il n'osa pas faire retraite et courir vers la citadelle, c'eût été se déshonorer en plein jour et devant toute la ville; d'ailleurs, sa fuite eût été difficile à la distance où il se trouvait des citadins.

— Vous avez pris le château, à ce qu'on raconte, lui demanda le sergent qui avait monté la garde à la porte de Tours, la nuit précédente; nous vous en félicitons.

— Oui, mes amis, j'ai pris le château par ordre du roi qui m'en a commissionné gouverneur.

— Et où est votre provision, s'il vous plaît?

— Elle arrivera ce soir ou demain au plus tard.

— Eh bien! nous la lirons sans vous...

— Que voulez-vous dire?

— Que vous êtes notre prisonnier et que, si vous n'êtes pas pendu, vous serez roué, mon cher monsieur le gouverneur *in partibus*.

Du Halot tressaillit, fit un pas en arrière pour tirer son épée; mais on l'entourait de toute part, et il n'avait même plus la liberté d'un mouvement.

— Je ne suis pas un imposteur, reprit du Halot; j'ai reçu hier et ce matin deux messages par deux gentilshommes que m'a expédiés le duc d'Espernon, et ces messages m'ordonnaient de prendre la citadelle d'Angers par la force ou par la ruse, en m'adjoignant le brave capitaine du Fresne.

— Ah! c'est donc vous qu'est venu trouver, ce matin, ce prétendu gentilhomme du duc de Mayenne; c'est donc vous qu'a quitté hier ce prétendu courrier du seigneur Dubroc, notre gouverneur... Ah! le capitaine du Fresne a fait le coup de moitié avec vous?... Et où est-il, le capitaine du Fresne, en ce moment?

— Il est au château.

— Très-bien. Et vos messagers, que sont-ils devenus?

— Ils m'attendent également là-haut.

— Nous vous croirons quand nous aurons vérifié le fait ; venez donc, avec nous, prier ces messieurs de nous faire l'honneur d'une courte visite.

— C'est un piége que vous leur tendez, sans doute ?

— Libre à vous de refuser l'offre et d'être écartelé sur-le-champ.

Du Halot s'avança vers la porte du château, où du Fresne et Pampelonne s'entretenaient en l'attendant, et leur cria :

— Mes amis, priez M. de Chinon de venir voir un instant messieurs les échevins et sergents d'armes d'Angers, pour faire enregistrer l'acte de possession de la citadelle en ma faveur et témoigner de nos loyales intentions à tous... Ne tardez pas, s'il vous plaît?

— Allons-y, mon cher capitaine, dit le Gascon, et ne faisons pas croupir à notre porte cette cohue malsaine de bourgeois.

— Allons-y... mais M. de Chinon nous manque.

— Nous le valons assez pour qu'on se passe de lui, peut-être.

— C'est juste, descendons.

Pampelonne, feignant de ramasser son gant qu'il avait jeté à ses pieds, perdit assez de temps pour que du Fresne franchît la porte le premier. Se croyant suivi, le capitaine s'avança gravement vers les bourgeois, tandis que le Gascon s'élançait sur l'une des deux chaînes du pont-levis, et Gourdon sur l'autre.

A peine du Fresne avait-il fait dix pas qu'il se retourna vers la citadelle. Les bourgeois, prenant ce mouvement pour un commencement de retraite, lui coururent sus. Le capitaine s'accrocha d'une main crispée à la herse, au moment où elle s'élevait pour faire la bascule. Alors le vicomte de Gourdon pesa sur le levier et enleva le malheureux si brusquement,

qu'il alla donner de la tête contre un créneau et roula tout étourdi jusque dans le fossé des remparts, déchiré dans sa chute par les brèches de la muraille et les dents du rocher qui lui servait de base.

Du Halot, voyant l'étrange réception qu'on venait de faire à son ami, tant du côté des bourgeois que du côté du château, comprit du reste qu'il était perdu. Les citadins ne s'expliquaient pas trop bien pourquoi ceux de la citadelle n'avaient pas voulu recevoir du Fresne; et comme ils en demandaient explication à du Halot, ils virent apparaître à l'une des embrasures une tête coiffée d'un chapeau de curé, et de cette embrasure on leur cria :

— Amenez un peu plus près le brave homme du Halot, s'il vous plaît, je voudrais lui parler sans trop m'égosiller.

La foule reflua vers le château; chacun était curieux d'entendre ce qui s'allait dire.

— Mon cher monsieur du Halot, reprit la même voix que le lecteur reconnaîtra sans peine, j'ai fait une grosse balourdise en mettant sur le compte de du Fresne l'histoire des fourchettes que vous savez... la mémoire m'est revenue, et je me hâte de vous faire hommage de tout l'esprit que renferme cette historiette; c'était vous, et non l'infortuné du Fresne, qui commandiez au château de Beauvoir... Bien des pardons, je vous prie... Quant au gentilhomme calviniste que vous empoisonnâtes d'une si délicate et agréable façon, c'était le chevalier de Jaillac, mon frère aîné; je vous envoie bien des compliments de sa part, et vous exhorte à réfléchir sur cette morale : *Un méfait n'est jamais perdu.* Quant à vous, bourgeois et manants, continua l'impudent Gascon, je suis bien aise de vous apprendre que je suis le chevalier de Pampelonne, nom qu'avait abandonné ma famille depuis longtemps et que j'ai repris depuis la mort de mon père et de mon frère aîné. Je

suis calviniste, huguenot, hérétique, tout ce que vous voudrez, mais je suis, avant tout, le maître de cette citadelle dont je prends possession avec MM. de Rochemorte et de Gourdon, au nom du roi de Navarre, notre maître.

Amusez-vous à faire pendre le sire du Halot qui nous a donné les mains dans notre entreprise, vous en avez le droit, mais ne vous fâchez pas contre nous, car nous brûlerions votre ville comme un fagot, et monseigneur le prince de Condé, qui doit arriver demain, sèmerait du sel et planterait des choux sur le terrain de vos bicoques.

Maintenant, je vous engage à vous retirer, car votre présence ne nous est pas agréable dans ce moment... bien le bonsoir... Hé! vous autres, tirez-moi sur cette canaille, si elle ne se met en branle sur-le-champ.

Après avoir donné cet ordre, Pampelonne se retourna vers les bourgeois, leur dit adieu d'un geste railleur et rejoignit Gourdon qui se pâmait de tout son cœur.

Les bourgeois effrayés et furieux se précipitèrent en désordre vers les portes d'Angers, sans relâcher leur prisonnier qu'ils conduisirent au gouverneur, grand ami de la ligue, on s'en souvient.

— Qu'avez-vous fait de du Fresne et de du Halot? demanda Rochemorte, en venant à ses amis.

— L'un s'est cassé le cou dans les fossés, l'autre est tout aussi malade entre les mains des échevins de la ville, répondit le Gascon.

— Nous sommes donc tout à fait les maîtres et tout à fait chez nous? Je n'ai pas eu de peine à gagner les soudards qui nous ont aidés dans ce coup de main. Ce sont de vrais chenapans à qui j'ai promis monts et merveilles, et qui sont gens à se bien défendre jusqu'à l'arrivée du prince de Condé.

— Et vous êtes bien assuré de la bonne volonté de monsieur le prince? demanda Pampelonne.

— En peut-on douter?

— De sa célérité à nous venir prêter main-forte?

— N'avez-vous pas vu et entendu Rosny et La Trémouille?

— Sans doute... mais il m'est permis d'être sur des épines quand je sais que dans deux jours, au plus tard, nous serons attaqués par les troupes des deux Joyeuse, affamés par les Angevins et tirés à quatre chevaux pour peu que M. le prince de Condé s'amuse en chemin. Ce que j'en dis n'est pas pour moi, mais pour notre vaillant roi, qui perdrait, du même coup, trois officiers assez rares et une citadelle assez mignonne.

— Quant à moi, dit le vicomte de Gourdon, que le prince arrive ou qu'il n'arrive pas, que la place soit ou ne soit pas reprise, qu'on nous veuille hacher ou moudre, je m'en fais peu de souci, et vous laisse à vos affaires.

— Et où allez-vous? demanda Rochemorte.

— Je vais fouiller dans la garde-robe du gouverneur, pour me faire un peu moins laid et un peu moins sale que je ne suis.

— Vous savez bien, ajouta Pampelonne, que Gourdon n'a pas couru le même gibier que nous; du diable si la politique l'eût mené jusqu'ici.

— Vous nous présenterez à votre merveille, n'est-ce pas, vicomte?

— Messieurs, je vous laisse à vos devoirs... Si vous avez besoin de faire casser quelques têtes catholiques de temps à autre, appelez-moi, ce sera de bon cœur. D'ici là, ne vous occupez plus de moi.

— Hé! vous souperez avec nous, cependant?

— Merci! mon couvert est mis quelque part.

— Un instant, cher vicomte, s'écria Rochemorte, vous trahissez ouvertement.

— Comment ! je trahis !

— Sans doute, vous nous menacez de tirer de votre côté, et de tout laisser aller à la diable par ici... Vous êtes notre chef.

— Je suis votre serviteur, interrompit Gourdon en montrant ses habits de palefrenier.

— Vous êtes notre chef, autant par le rang que par le mérite, et nous n'obéirons qu'à vos ordres.

— Eh bien ! soit ! Dans ce cas, Pampelonne, mon cher petit, je t'ordonne de saluer M. le baron de Rochemorte comme gouverneur de ce château... Sur ce, portez-vous bien !

— Hé ! Gonrdon ! s'écria Pampelonne, je vous suis... Corbœuf ! il est temps, je crois, de jeter le froc aux orties... allons saccager le vestiaire du Grec.

— Viens !

— Et moi, dit Rochemorte, je vais veiller à notre installation et faire jeter par les fenêtres le corps du seigneur Ancyre.

— Ainsi que le repas qu'il nous réservait... N'oubliez pas cela, tout en visitant les munitions de bouche... La faim me trotte au ventre déjà.

— Qui nous conduira aux appartements de l'ex-gouverneur ? dit le vicomte au chevalier.

— Moi.

— Tu connais donc les lieux ?

— Comme ma poche.

— Et d'où diable t'est venue cette science de sorcier ?

— Bah ! fit le Gascon, j'aurais bâti le château d'Angers pierre à pierre, que je n'y serais pas plus à l'aise.

Gourdon s'arrêta, regarda son jeune ami avec étonnement, et lui dit :

— Tu étais donc venu ici déjà?

— Non.

— Je ne comprends plus.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Mais enfin comment se fait-il que tu sois au courant de tous les détours de ces corridors, de ces galeries, de ces appartements et de la citadelle du haut en bas?

— C'est mon secret... Nous voilà chez le sous-gouverneur; si vous m'en croyez, nous nous habillerons ici plutôt que chez Brissac, par la raison que Brissac est toujours fagotté et qu'Ancyre se mettait comme un prince.

— Va donc pour l'Albanais.

Gourdon et Pampelonne entrèrent dans une galerie qui conduisait à un pavillon décoré de flammes flottant au vent, d'arbustes en fleurs et de peintures. Dans la première pièce, ils rencontrèrent le page d'Ancyre qui vint se jeter à leurs genoux pour implorer leur clémence.

— Comment te nomme-t-on? demanda le vicomte.

— Paul.

— Ton maître était-il content de toi?

— Il le disait souvent.

— Eh bien! tâche de me satisfaire également, et tu ne seras pas à plaindre... Pour commencer, habille-moi, habille-nous.

L'enfant regarda ces deux personnages, l'un vêtu comme un goujat, l'autre comme un masque, et demeura interdit.

— Tu fais la grimace, dit en riant le Gascon : — rassure-toi, l'habit ne fait pas le moine, et jamais les manteaux de ton ancien maître n'auront couvert plus nobles épaules que les nôtres... Çà, voici une bien belle chambre. Dieu me pardonne, ce Grec s'était fait un temple... Paul, mon enfant, ouvre-nous tous les tiroirs, les bahuts, les armoires, les cassettes; montre-nous les dentelles, les bijoux; nous voulons nous faire

superbes, entends-tu? Mets le feu aux cassolettes et traite-nous en gens de cour.

Le page se hâta d'obéir, et, comme le jour commençait à baisser, il alluma deux bougies ambrées qui garnissaient la cheminée.

— Je crois que le Grec t'a dressé à l'avarice, s'écria le Gascon; nous prends-tu pour des chauves-souris et crains-tu de nous éblouir? Allume-moi tous ces flambeaux et ces deux lustres... là... très-bien, et maintenant, voyons si M. Ancyre avait beaucoup de ces beaux habits qui lui allaient si bien.

Gourdon, en dépit de sa préoccupation, ne pouvait écouter et regarder Pampelonne sans rire. L'entrain du Gascon, sa franche gaîté et son air de conquérant faisaient un bizarre contraste avec son accoutrement, sa perruque et sa barbe rousses. La chambre d'Ancyre, éclairée comme pour une fête, était éblouissante de luxe; les tapis, les fourrures, les glaces, le velours, semblaient honteux de leurs nouveaux maîtres qui les traitaient cependant avec un dédain magnifique.

— Qu'est-ce que ceci? dit le Gascon en montrant du doigt un coffre à coins d'argent, et se laissant tomber dans un riche fauteuil.

— Ce sont les bijoux et les dentelles.

— Montre-nous tout cela... Hé! hé! mon cher vicomte, à vous le premier choix... Va chercher les chausses, les pourpoints et les manteaux.

Aucun des habits n'était à la taille de Gourdon; Pampelonne, au contraire, fut lestement vêtu de pied en cap, et le lecteur devine combien il y gagna.

— Tout ceci ne fait pas mon affaire, dit le vicomte.

— Je crois que la garde-robe de monseigneur de Brissac pourra vous convenir, répondit le page.

— Et où est cette garde-robe?

— Dans les grands appartements de la cour d'honneur.

— Conduis-moi.

— Cela ne se peut pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que...

— Comment ! parce que ?

— Ces appartements sont occupés.

— Et qui les occupe ?

— La signora.

— La signora ! Quelle signora ?

— J'ignore son nom, mon maître seul le savait.

— Eh bien ! conduis-moi chez cette belle dame. Pour peu qu'elle ait le cœur aux aventures, ma livrée lui plaira mieux que des habits volés... Prends un flambeau et passe devant... Adieu, Pampelonne, je vais toujours prendre ce grand manteau de défunt notre Grec, il couvrira ma triste toilette et me donnera bonne tournure à première vue.

— C'est cela, couvrez-vous jusqu'aux oreilles, ne montrez que ce beau front et ces beaux yeux dont le dieu Mars et l'aigle de Jupiter seraient jaloux, et vous ferez merveille.

— Adieu, malin !

— Bonne nuit ! mon cher vicomte... que Dieu nous fasse la grâce de n'être pas obligés de rendre bientôt cette citadelle, car on y est très-agréablement.

Les deux amis se séparèrent, l'un pour aller retrouver Rochemorte, l'autre pour se rendre chez la belle Vénitienne.

« Je commence à ne plus très-bien comprendre mon petit Gascon, se dit en cheminant le vicomte ; assurément il a quelque gros projet en tête. »

« Je ne vois plus goutte dans les affaires de Gourdon, pensa Pampelonne en quittant le vicomte ; cette passion-là me paraît louche. »

Pampelonne trouva Rochemorte dans la salle à manger, et prêt à se mettre à table.

— Arrivez donc, chevalier... Peste! comme vous voilà beau! vous faites un mignon magnifique.

— N'est-ce pas?... Ah çà! nous ne soupons pas avec les provisions du Grec, peut-être?

— N'ayez peur; si vous n'aimez pas le poison, moi je l'ai en horreur... Ah! pendant que j'y pense : il est venu de la ville un trompette qui vous a demandé à la barrière; las de vous attendre, il a remis ce papier pour vous... Voyez ce que c'est.

Pampelonne prit une lettre fermée à la cire que lui présentait Rochemorte, et lut tout haut :

« Mon procès est jugé; soyez satisfait, soyez heureux. De« main matin, à huit heures, je serai roué vif sur l'esplanade, « en face de la citadelle. C'est à vous que je vais devoir l'igno« minie de mon supplice et mes tortures. Vous avez voulu « venger votre frère, et Dieu vous a assisté... Je ne me plain« drai donc pas, mais je vous engage à regarder avec soin le « prêtre qui m'exhortera pendant mon agonie, car c'est lui « que je charge, à mon tour, de ma vengeance; que le ciel la « permette aussi complète que sont grandes aujourd'hui la « haine dont je vous couvre, la malédiction que je vous envoie « et l'énergie qui me soutient.

« DU HALOT. »

— Bon! dit Rochemorte, vous voilà excommunié, et en guerre personnelle avec l'Église... Pour peu que ce confesseur soit jacobin, je ne vous donne pas un an à vivre, mon cher.

— Bah! soupons... à jacobin, Gascon... Si la partie n'est pas égale, je consens à être roué à la place de l'honnête du Halot.

— A coup sûr, vous aurez le dessous, car tous les jacobins sont Gascons de ce temps-ci... mais comme vous dites, advienne que pourra... soupons toujours aux frais de l'ennemi.

Après le souper, Pampelonne dit à Rochemorte :

— Je voudrais descendre dans les fossés du château, seriez-vous homme à m'accompagner?

— Volontiers... mais quelle singulière promenade?

— J'ai deux mots à dire à ce grand coquin de du Fresne.

— Y pensez-vous? du Fresne est tombé de cent pieds de haut, en rasant les murailles... Il a dû se tuer vingt fois pour une.

— Qui sait?... il y a de grands hasards quelquefois.

— Soit; mais comment descendre dans les fossés? Nous ne connaissons pas encore les passages dérobés.

— Je les connais, moi.

— Vous? Et qui vous les a déjà enseignés?

— C'est mon secret.

— Vous m'étonnez.

— Cela ne m'étonne pas... Oubliez-vous que j'ai pour maîtresse une belle Angevine? Les femmes savent tout, mon cher ami.

Pampelonne s'arma d'un flambeau, et sortit de la salle suivi de Rochemorte.

XII

LA MORALE DE L'HISTOIRE DES COUTEAUX.

Pampelonne, suivi de Rochemorte, descendit dans la cour, marcha droit à une galerie, s'engagea dans un étroit souterrain, et arriva, après avoir franchi environ deux cents marches, à une petite porte taillée dans l'épaisseur du mur. Il fit crier plusieurs gros verrous, et tira la porte à lui. Le vent frais qui courait dans le fossé, s'engouffrant par cette ouverture, éteignit la lumière.

— Nous avons assez de nos yeux, dit le Gascon, et il marcha droit vers le lieu où était tombé du Fresne.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il arrêta Rochemorte, et lui dit :

— Entendez-vous?

— Oui... ce sont des gémissements.

— Corbœuf! le ciel est juste, notre homme n'est pas mort.

Et tous deux marchèrent vivement, dirigés par la voix qui se plaignait dans les ténèbres.

— Au secours! à moi! à moi! ici! ici! murmura la voix sur un ton lamentable.

— Eh bien! mon pauvre capitaine, vous vous êtes donc laissé choir! dit Pampelonne avec compassion.

— Quoi! c'est vous, chevalier!... Dieu soit loué! Vous m'allez administrer et achever d'un seul coup, car je souffre mort et passion depuis trop longtemps.

— Aussi pourquoi diable allez-vous sauter après la herse au moment où ce rustre de Jérôme la levait en me désobéissant?

— N'avez-vous pas vu que j'étais tombé dans un guet-apens?

— Oui, mais il fallait prendre un peu patience, et attendre que le pont fût abattu. Bref, où en êtes-vous? Vous seriez-vous rompu quelque membre, mon pauvre ami?

— Ma tête a porté contre le roc et s'est ouverte en bien des endroits, si dure qu'elle fût et qu'on s'est plu à me le dire souvent. Puis ce poignet est démis, ce bras est cassé, ce pied est foulé, cette jambe est brisée. Oh! quelle chute, grand Dieu!

— Patience! on revient de si loin!... demandez à M. de Chinon que voici; tout se raccommode en ce monde, excepté la conscience quand elle est fêlée, par malheur, et ce n'est pas votre cas, je pense.

— Oh! pardonnez-moi, mon père, je suis un grand coupable... mais laissez-moi achever le récit de mes infortunes, avant d'entreprendre ma confession.

— Vous battez la campagne, mon pauvre ami : à qui diantre parlez-vous de confession? Je n'ai jamais eu du moine que le froc, vous le savez bien.

— C'est juste... mais dame! il m'est permis d'avoir les idées onfuses et mêlées quand ma tête est en compote... D'ailleurs, rêtre ou laïque, je vous tiens pour un honnête jeune homme, n bon catholique, et je vous dirai mes plus gros péchés avec utant de dévotion que si vous étiez Sa Sainteté le pape.

— A votre aise, mais *non sum dignus*, mon frère.

— M. le chevalier Bayard s'est bien confessé à son épée, lans la retraite de Romagnano où il reçut le coup mortel.

— Au fait je vous écouterai de mon mieux. Vous disiez donc...

— Vous allez recevoir ma confession, monsieur de Pampeonne; puis pour être agréable à Dieu, qui paie les secours lonnés aux malheureux, vous m'étranglerez le moins mal que rous pourrez, attendu que je souffre horriblement, et que je ne me fais pas illusion sur mon méchant état.

— Venons-en à la confession, dit Pampelonne avec sévérité.

— Chevalier, vous souvient-il de m'avoir vu pâlir bien des fois pendant que vous racontiez cette épouvantable et trop véridique histoire des couteaux de votre oncle?

— Oui.

— Savez-vous pourquoi je pâlissais?

— Oui.

Le blessé tenta de faire un mouvement qui lui arracha un cri de douleur.

— Et que savez-vous? demanda-t-il d'une voix troublée.

— L'histoire des couteaux que j'ai racontée n'est pas arrivée à du Halot, mais à vous.

— Ciel! qui vous a dit?

— Depuis la Saint-Barthélemy, vous avez été poursuivi sans relâche par l'horreur de votre crime, et vos nuits en ont été épouvantées, tout ennemi des huguenots que vous êtes resté.

— Comment savez-vous?

— Je vous le dirai. Laissez-moi achever votre confession :

mourant comme vous voilà, vous n'auriez pas la force de tout articuler.

— Achevez! dit du Fresne abîmé de honte et d'étonnement.

— Le nom du gentilhomme calviniste que j'avais oublié dans mon récit, voulez-vous que je vous le dise ainsi que celui de sa femme?.. Oui, n'est-ce pas? Eh bien! c'étaient M. le chevalier de Jaillac et madame de Jaillac, ou, si vous aimez mieux, l'un était mon père, l'autre était ma mère.

— Miséricorde! cria du Fresne, miséricorde! Dieu puissant!

— Mon père et ma mère qui ont été lâchement et misérablement assassinés le 24 août 1572, ma mère par votre première femme, mon père par vous. Deux enfants, deux frères ont survécu à cette boucherie et ont changé de nom pour rejoindre plus sûrement les assassins et venger les victimes. L'aîné est mort empoisonné sous les murs de Beauvoir par du Halot, le cadet est devant vous.

— Grâce! c'est Dieu qui vous a vengé.

— Maintenant, sachez ce que j'ai fait. Je suis calviniste comme l'étaient mon père et mon frère; j'ai voulu m'emparer du château d'Angers pour le compte du roi de Navarre, et me suis associé le vicomte de Gourdon et le baron de Rochemorte. Le premier a consenti à prendre rang parmi les laquais de du Halot pour me bien mettre au courant de ses allures; le second est là qui m'écoute, c'est M. de Chinon. Il me fallait une intelligence fidèle, dévouée dans la ville, et j'ai songé à votre femme...

— Eh quoi! lâche! murmura du Fresne, vous osez attaquer la réputation d'une pauvre femme.

— Loin d'attaquer votre femme, je vous déclare que je la hais tout comme je vous hais vous-même.

— Je comprends, murmura du Fresne avec fureur, et un éclair brilla dans ses yeux.

— Comprenez ce qui vous plaira, j'achève mon récit et je abrége, car vous me faites pitié. J'ai reçu, par les soins de madame du Fresne, les mots de passe qui m'ont permis de voyager hier de la ville d'Angers aux avant-postes du prince de Condé. Vous m'avez bien lâché un coup d'arquebuse au moment où j'enjambais le mur de votre jardin, mais vous n'avez troué que mon chapeau, et ceci prouve que vous êtes d'une belle force à l'espingole... Je le savais.

— Ah! misérable!

— Mais réfléchissez donc à ce que vous dites. Mon père a été assassiné par vous, parce que cette prouesse devait vous être profitable en cour. Ma mère a été assassinée par votre première femme, parce que votre femme enrageait de ne pouvoir pas lui enlever le cœur de son mari. — Voilà ce qui vous concerne. — Mon frère se laisse empoisonner devant le château de Beauvoir par votre intime ami; — voilà pour du Halot. Je reste seul de ma famille, et je trouve, à la fois, l'occasion d'emporter la citadelle d'Angers et de jouer un tour de jarnac à mes deux ennemis mortels... à ma place eussiez-vous négligé cette belle et bonne occasion?

— Non.

— A la bonne heure! vous voilà en veine de franchise; c'est bon signe pour votre éternité. Les bourgeois feront, je pense, un vilain parti à du Halot, car si la populace s'est soulevée contre lui, c'est grâce au parti ligueux que j'avais fait travailler sous main. Le prince de Condé arrivera, dans quelques heures, devant Angers, avec ses bonnes troupes, et comme je suis religieux, quoique calviniste, je vous promets de vous faire enterrer côte-à-côte avec votre ami supplicié.

— Avez-vous tout dit?

— Tout.

— Ainsi, vous n'aimez pas ma femme?

— Je la déteste.

— Et elle vous aime?

— Vous êtes bien curieux.

— Eh bien! frappez-moi au cœur, le plus tôt possible, car je souffre comme un damné, et vous devez être satisfait de reste.

— J'ai juré de ne pas déshonorer mes mains ou mes armes en les souillant de votre sang! les assassins de ma famille ne doivent périr que sur la claie, à la face du bourreau!... Sans ce serment sacré, du Halot et vous seriez morts depuis longtemps. Ne comptez donc pas sur ma pitié et mourez à la volonté du Seigneur, qui, créant tout de là-haut, fit vos couteaux à deux tranchants, l'un pour mes père et mère, l'autre pour vous.

— Oh! par charité! au nom de ceux dont la mémoire m'accuse et me condamne, au nom du Christ qui pardonnait à ses ennemis, tuez-moi!

Du Fresne prononça cette prière avec tant de douleur et un accent si déchirant, que Pampelonne, tournant la tête vers Rochemorte, dit :

— Si M. de Rochemorte ne répugne pas à vous toucher, je consens à ce qu'il ait compassion de vos souffrances... Allons! baron, le cœur vous en dit-il?

Du Fresne poussa d'affreux gémissements.

— Bah! à tout pécheur miséricorde, répondit Rochemorte, on ne sait pas ce qui peut arriver; peut-être un jour serons-nous aussi mal accômmodés que ce pauvre diable.

— Alors, venez, fit Pampelonne en s'éloignant de quelques pas.

Rochemorte s'approcha du blessé, et, à la clarté douteuse de la lune qui se levait derrière des nuages grisâtres, il le regarda.

Du Fresne, défiguré par la douleur, immobile et raidi comme un cadavre, attachait sur le baron des yeux hagards et ardents de fièvre.

— Vous me demandez là un triste secours, monsieur, dit le calviniste, et vous m'imposez un terrible ministère.

— Qu'importe la forme?... obligez-moi.

— Dieu recevra vos souffrances en expiation de vos péchés, si vous savez les endurer patiemment... Vous n'avez pas une heure à vivre... Une heure est bientôt passée.

— Les heures sont des siècles pour moi... C'est à vous de prendre courage.

— Je n'ai ni épée, ni poignard, dit Rochemorte en se tournant vers Pampelonne, qui, les bras croisés, regardait le ciel en silence et l'air sombre.

— Ni moi non plus, répondit-il.

— Mettez vos deux mains à mon cou, serrez fort... étranglez-moi, murmura du Fresne.

Le baron souleva la tête du capitaine et l'étreignit à la gorge.

— Encore un mot, cria le blessé, je demande pardon à Dieu de mon crime, mais je lègue au chevalier de Pampelonne un ennemi implacable qui me vengera.

— Lequel? demanda le chevalier avec dédain.

— Ma femme! murmura du Fresne d'une voix sifflante.

— Ecrase cette chenille! cria Pampelonne.

— C'est fait! répondit Rochemorte... Mais, ventre-saint-gris, mon cher, je vous vois fourré dans une vilaine peau, dont je ne voudrais pas pour un empire.

— Pourquoi? demanda le Gascon devenu pensif.

— Parce que vous avez sur les bras deux ennemis qui feraient peur au diable, une femme et un jacobin. En conscience, c'est trop pour un seul homme.

— Allons-nous coucher; qui vivra verra.

Rochemorte et Pampelonne reprirent le chemin qu'ils avaient suivi pour descendre dans les fossés, et se retrouvèrent dans la cour d'honneur.

Deux fenêtres donnant sur cette cour étaient éclairées et ouvertes à la fraîcheur de la nuit.

— Hé! hé! dit le baron, qu'est-ce que cela?

— Ce sont les appartements de Cossé-Brissac.

— Bon! mais, le maître absent, les appartements devraient être fermés.

— Quant à ceci, c'est le secret de Gourdon.

— Tudieu! c'est donc un palais enchanté que ce château; je n'y trouve que mystères et secrets.

— A chacun ses affaires, à chacun ses plaisirs, mon cher baron, il faut que vous en preniez votre parti.

— Allons! je commence à croire que Gourdon est le plus heureux de nous trois.

— Peut-être! répondit Pampelonne en entraînant son ami vers la première cour; puis il lui demanda :

— Et où nous avez-vous logés, baron?

— Ma foi! le pavillon du Grec m'a paru digne de nous bien recevoir.

— C'est mon avis... Allons donc nous reposer; j'ai la tête un peu lourde.

— Moi, je vais faire une ronde pour m'assurer de la vigilance de nos sentinelles. C'est prudent.

— Faites... Je prendrai le service demain. Adieu.

— Bonne nuit!

Pampelonne se dirigea vers le pavillon du sous-gouverneur. Rochemorte tira droit aux remparts.

Arrivé dans la chambre qui lui était destinée, le Gascon ôta son manteau, déboutonna son pourpoint, prit un sachet sus-

pendu à son cou par un cordonnet de soie, l'ouvrit, en tira un petit papier plié en quatre, le déplia et lut attentivement.

— Ainsi, se dit-il tout haut (c'était une mauvaise habitude du chevalier de se parler à voix haute lorsqu'il était seul, habitude qu'ont d'ailleurs la plupart des méridionaux) ; ainsi, se dit-il, voilà qui est bien clair, bien carré, bien expliqué.

Et il relut :

« A dix pas de la troisième voûte, qui mène de la cour d'hon-« neur aux citernes, et à main gauche, se trouve une petite « porte en fer, sans serrure apparente. Il faudra déplacer l'une « des larges tringles qui bardent cette porte, la troisième à « partir d'en haut, et on trouvera un petit trou triangulaire. « Pour faire mouvoir la tringle, il suffira d'une forte pression « des doigts. On introduira la clé dans ce trou triangulaire, et « le pêne de la serrure dérobée jouera facilement.

« La porte étant ouverte, on fera quelques pas en avant et « on tournera à droite, pour marcher encore environ cent « pas dans une galerie fort étroite pratiquée dans l'épaisseur « du rempart. Après avoir fait ces cent pas, on se trouvera « devant une nouvelle porte, qu'on ouvrira avec la même clé « et de la même façon que la première, si ce n'est qu'au lieu « de chasser la troisième tringle à partir d'en haut, on dépla-« cera la quatrième à compter d'en bas.

« On trouvera un escalier raide et construit en zig-zag ; on « descendra deux cents marches. Dès la cent vingtième, on « remarquera, à main droite, une plaque en fer, scellée à la « muraille par d'énormes verrous. Cette plaque bouche une « ouverture en forme d'embrasure qui donne de plain-« pied sur le terrain du fossé extérieur.

« Cette sortie doit, au besoin, favoriser l'évasion de celui « qui voudrait fuir de la citadelle.

« Au bout des deux cents marches, on se trouvera dans un « caveau. Au fond de ce caveau, en face de l'escalier, est une « porte basse, qu'on ouvrira en pressant du bas en haut un « ressort caché à trois pans d'une fausse serrure par une pla- « que de plomb. Alors, on se trouvera dans une vaste salle. « Cette salle est dallée en marbre. Toutes les dalles sont lar- « ges et uniformes. On comptera les dalles à main... »

Ici manquait un mot; le papier que tenait Pampelonne était mâchuré, de sorte qu'il était impossible de deviner de quelle main on avait voulu parler.

Le chevalier continua de lire :

« Et on s'arrêtera à la... »

Même interruption dans la phrase. Le papier plié en quatre avait été déchiré et troué en quatre endroits d'un même coup.

— Maudit contre-temps! s'écria le Gascon, je serai forcé de dépaver toute la salle; ce qui me donnera une rude besogne... C'est égal, corbeuf! j'en viendrai à bout ou je perdrai mon nom.

Et il reprit sa lecture.

« On s'arrêtera à la... dalle qu'on fera mouvoir de gauche à « droite, comme une vis dans son écrou; on descendra dans « un caveau peu profond, et, en fouillant le terrain à l'angle « gauche et nord, on trouvera... »

— Très-bien! se dit Pampelonne en remettant le papier dans le sachet, et détachant du cordonnet une petite clé d'acier qui y était solidement fixée : très-bien! je sais le reste par cœur.

Maintenant, à l'œuvre, murmura le Gascon, allons à la découverte... Hé! mais comment me diriger dans ce labyrinthe? Mes yeux, pour être bons, ne sont pas des yeux de chat... Diantre! voilà, je crois, mon affaire... tout juste... Il paraît

que la Providence s'en mêle, et je n'en suis vraiment pas fâché.

Le Gascon avait aperçu dans un coin de la chambre, posée sur un guéridon, une petite lanterne sourde qui devait servir au capitaine Ancyre lorsqu'il faisait ses rondes.

Pampelonne alluma la lanterne, la cacha sous un grand manteau dont il s'enveloppa soigneusement, attacha un poignard à sa ceinture, et sortit de la chambre.

Le chevalier traversa la cour d'honneur ou place d'armes et marcha droit aux citernes. Trois voûtes supportant une tour énorme séparaient la place d'armes du réduit où se trouvaient les citernes. Une grille haute et solide, protégée par des mâchicoulis, barrait ordinairement le passage des voûtes.

Cette grille était ouverte probablement par suite du combat qu'avait le jour même soutenu la garnison. Pampelonne suivit la muraille à sa gauche, compta dix grands pas, et se trouva près d'une petite porte, ou plutôt d'une plaque de fer bardées de tringles et de clous à grosses têtes. Il éleva sa lanterne et mit la main sur la troisième tringle.

— Oh! oh! qui va là? cria une voix derrière le chevalier.

Le Gascon tressaillit, se retourna et répondit :

— Que diantre! Rochemorte, ne me faites donc pas de ces peurs.

— Peur! Pampelonne a eu peur! dit le baron en riant, voilà qui est neuf.

— Eh! pardieu, il est permis de n'être plus brave, quand on a une femme et un jacobin à ses trousses.

— Ah! ah! vous en tenez?

— Un peu, je l'avoue, la nuit surtout.

— Pourquoi la nuit?

— Parce que l'un de mes ennemis doit avoir l'âme aussi noire que la robe de l'autre.

— Bon ! je vois que vous prenez encore les choses d'un assez bon côté... Ah çà ! mais que faites-vous donc par ici, à battre les murailles? je vous croyais enfoncé dans la plume.

— Moi ?

— Eh! pardienne, qui donc?

— Je prends l'air.

— Avec une lanterne sourde... Décidément, chevalier, ce château est plein d'aventures.

— Vous voyez bien que je fais une ronde, de mon côté... J'espère que c'est du zèle, monsieur le gouverneur?

— Mon cher Pampelonne, si je ne vous savais pas excellent calviniste, devinez-vous ce que je ferais en ma qualité de gouverneur?

— Non.

— Je vous ferais décapiter.

— Merci ! et la cause?

— Vous avez toutes les façons d'un conspirateur.

— Je l'étais avant midi et ne le suis plus depuis midi et demi; mais il m'en sera resté quelque chose dans la figure apparemment.

— Oui, ma foi... Vous avez l'air de n'être pas content de notre prouesse et de méditer un nouveau coup. Bref, vous jouez quelque partie avec le diable; et je vous trouve, ce soir plus que jamais, votre mine de renard.

— De Gascon, voulez-vous dire? Ecoutez, ce n'est pas ma faute. Nous autres du pays, nous avons toujours un projet dans la cervelle et un mensonge au bout de la langue : ainsi, ne m'interrogez plus, car vous ne saurez rien... Regardez donc cette plaque de fer : à quoi peut-elle servir? Je l'ai prise pour une porte, et ce n'en est pas une, car je n'y vois pas de serrure.

— Voilà que vous me contez des balivernes, au lieu de me dire sérieusement où vous courez après minuit.

— Eh bien ! je vais vous parler sérieusement... J'ai quitté ma chambre pour un grave motif.

— Là ! je m'en doutais... et ce motif?

— Je ne vous le dirai pas, car c'est mon secret, et le secret d'un autre.

— Au diable vos secrets! j'en ai les oreilles rebattues... Je parie que, comme Gourdon, vous allez ne pas avoir pris ce château pour le compte du roi de Navarre.

— Pour être franc, contre mon habitude, répliqua le Gascon, je crois qu'il n'y a que vous ici qui ayez servi le roi pour le roi. Gourdon et moi n'avons travaillé pour Sa Majesté que par ricochet... Vous voilà content, j'imagine... hein?... Vous y voyez clair, de ce coup?

— Moins que jamais! faites d'ailleurs à votre guise, je ne me mêle plus de vos mystères... Toutefois, si nous jouons de l'escopette demain, n'oubliez pas de vous mettre de la partie.

— Corbeuf! vous savez que je m'appelle Pampelonne.

— Alors, bien le bonsoir!

— Bonsoir! je continue ma ronde, et vous?

— Moi! je vais me coucher, il en est temps.

Rochemorte serra la main du Gascon et s'éloigna. Pampelonne, lorsqu'il l'eut perdu de vue, revint à la porte de fer, poussa la tringle, introduisit la clé dans la serrure, entra dans la galerie et referma la porte derrière lui.

Suivant exactement les prescriptions de son écrit, le chevalier tourna à main droite, marcha cent pas, ouvrit une seconde porte et trouva un escalier tellement étroit qu'il fut obligé de descendre en s'effaçant. A la cent vingtième marche, Pampelonne reconnut l'embrasure mentionnée, tira les verrous et employa toutes ses forces à faire mouvoir la plaque

qui bouchait cette ouverture par laquelle il passa la tête et la moitié du corps.

— Bon ! dit-il, voilà le fossé... la retraite sera facile.

Et refermant l'embrasure il continua de descendre l'escalier; après quelques marches, il se trouva dans un caveau.

— Voilà un sinistre voyage, pensa le Gascon : on respire assez mal par ici... ouf ! poursuivons !

Il vit la petite porte signalée, mit le pouce sur la plaque de plomb, la pressa du bas en haut, et la porte tournant sans bruit sur ses gonds, il se trouva dans une salle octogone dallée en losanges de marbre noir et blanc en forme de damier. Il abaissa sa lanterne et la promena sur les dalles qui, presque toutes, étaient chargées d'inscriptions funéraires.

— Hum ! dit-il tout haut, il n'y a que des morts dans ce pays ; et j'ai entrepris là une singulière expédition... Enfin, le plus difficile est à peu près fait, et en voilà bien assez pour aujourd'hui.

Puis, menaçant les losanges du geste qui lui était familier, Pampelonne s'écria avec sa charmante naïveté et sa rare suffisance :

— A demain, mon cher, si niché que tu sois, je saurai bien te dénicher.

Et il se retira à petits pas avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour s'introduire dans cet étrange souterrain.

XII

VÉNÉZIA!

Parvenu à se débarrasser de Rochemorte et de Pampelonne, le vicomte de Gourdon, précédé de son nouveau page, se dirigea en toute hâte vers les grands appartements du gouverneur.

Arrivé devant la porte du vestibule où nous avons déjà introduit l'Albanais Ancyre, le page se retourna vers le vicomte et lui dit :

— C'est là.

— Eh bien ! entre, répéta Gourdon tout naturellement.

Toutefois, il rajusta tant bien que mal le désordre de ses méchants habits, de ses beaux cheveux, puis se drapa en sénateur dans le vaste manteau de l'Albanais. Le page obéit, entra dans le vestibule, passa, toujours suivi de son maître, dans la

seconde pièce, et, n'y trouvant personne, marcha droit à une porte que masquaient de doubles tapisseries ; alors, se retournant de nouveau, il répéta :

— Là !

— Eh bien ! frappe ! Qu'attends-tu, poltron ?

— Mais c'est la chambre de la signora, répliqua l'enfant tout interdit de l'assurance de cet homme et de sa persistance à oser se montrer sous une livrée pareille, tandis que l'Albanais, son ancien seigneur, ne s'était jamais présenté au même lieu sans avoir fait deux heures de toilette.

— Frappe, et annonce le vicomte de Gourdon, dit le gentilhomme, sans s'occuper de l'étonnement du page qui, tout aussitôt, écartant les tapisseries, gratta de l'ongle à la porte avec autant de respect et de légèreté que s'il se fut attendu à voir paraître une reine.

Nos licences nous permettant d'entrer avant le vicomte dans l'appartement mystérieux de la signora Fabiani, nous en profiterons, rien n'étant plus agréable, à notre avis, que de surprendre une jolie femme dans la franchise et l'abandon de la solitude.

Le luxe qui régnait dans la chambre de la Vénitienne était royal. Le maréchal de Cossé avait enlevé, avons-nous déjà dit, et s'était approprié les meubles magnifiques du château de Verceil, en Piémont, qu'il avait mis à sac ; et son fils, le comte de Brissac, avait fait transporter toutes ces richesses au siége de son gouvernement. Les glaces, les tapis, les sculptures, les tableaux, l'or, le velours et l'argent s'unissaient, avec somptuosité, pour charmer les yeux et faire oublier le Louvre au jeune courtisan qui regrettait Paris, aussitôt qu'il avait l'ordre de retourner à son poste et de rentrer dans sa noire citadelle.

Une lumière molle éclairait la chambre et vacillait au

souffle d'une petite brise qui se glissait par les fenêtres entr'ouvertes et les rideaux mouvants. Près d'une grande alcôve à moulures d'or, où était un lit carré recouvert d'un tapis de brocart à longues franges, la signora Fabiani, que nous avons vue si fière sous le regard voluptueux et libertin d'Ancyre, était agenouillée, la tête penchée aux pieds d'un Christ, et les mains jointes sur la tablette d'un prie-Dieu en chêne, chef-d'œuvre d'art et de goût.

A deux pas de la Vénitienne, cette même jeune fille, qui avait si cavalièrement reçu l'Albanais dans la matinée, était à genoux sur le tapis du parquet, les mains jointes, le corps affaissé, le regard fixement tourné vers le ciel, et le visage animé d'un feu étrange qui luttait, sous la peau, contre la pâleur bistrée de son front et de ses joues.

On ne voyait pas les traits de la dame, car ses mains cachaient ses yeux, mais on lisait dans le regard de la jeune fille; on comprenait à la contraction des muscles de ce visage énergique et beau, et on suivait, en les devinant, les paroles qui voltigeaient sur ses lèvres frémissantes.

Ces deux femmes priaient.

La dame releva tout à coup la tête, porta à ses lèvres un petit crucifix d'ivoire, baisa les pieds du Sauveur, se signa et se leva. La jeune fille se signa également, prit le bas de la robe de sa maîtresse, y déposa un humble baiser et dit de cette voix nonchalante qui va si bien aux femmes du Nouveau-Monde :

— Dieu nous aura-t-il écoutées ce soir, signora?

— Dieu écoute toujours, mon enfant.

— Alors, quand nous répondra-t-il?

La Vénitienne leva les yeux au ciel et garda le silence. Un nuage passa sur ses traits, et ses longs cils s'abaissèrent pour couvrir le feu qui jaillissait de ses noires prunelles.

— Pauvre maîtresse! dit la jeune fille, toujours de sa voix

traînante, je crains bien que vous ne m'ayez appris à prier un Dieu impuissant...

— Tu blasphèmes encore, Venezia, interrompit brusquement l'Italienne. Tu veux donc attirer la foudre sur nos têtes ! A la première impiété sortie de ta bouche, je me sépare de toi.

— Et que deviendriez-vous sans moi ? Et que deviendrais-je sans vous ? Non, nos deux ombres sont liées l'une à l'autre : il faut que je vous suive, c'est ma destinée ; mais il faut que vous marchiez, car le repos est l'ennemi de votre gloire et de mon bonheur.

— Puis-je faire un pas, ici, dans cette citadelle ? Gardée par vingt argus, privée de mon guide, où veux-tu que j'aille, pauvre folle ?

— Ecoutez-moi, signora je veux raconter une histoire qui est la vôtre de tout point... Vous plaît-il que je commence ?

— Parle, mon enfant ; tu sais bien que j'aime ta voix paresseuse, ton esprit fougueux et ton bon cœur.

Venezia baissa la tête sous ce compliment, la releva, et, fixant un regard brillant sur sa maîtresse, qui s'était assise dans un fauteuil, elle se roula à ses pieds qu'elle posa sur ses genoux et caressa de ses petites mains ; puis, avec un sourire qui entr'ouvrit à peine ses lèvres dédaigneuses, elle dit :

— C'est d'une illustre Péruvienne que je veux parler. C'est bien loin, sous un ciel toujours bleu, que les faits se sont passés. La Péruvienne, signora, était fille du Soleil (1). Le commandement du Grand-Incas, son père, s'étendait sur la plus fertile province du vaste empire, et l'or était employé dans son palais aux plus vils ouvrages.

Lorsque le tigre Pizarre entreprit d'achever la conquête du Pérou avec ses bandes d'assassins, l'Incas s'entoura de ses

(1) Les Incas ou princes du Pérou se disaient fils du Soleil.



guerriers et livra de sanglantes batailles où les génies qui combattaient avec les chrétiens contre lui le vainquirent. Tué devant les portes de sa capitale, le grand chef n'eut pas la douleur de voir les Espagnols se ruer sur son palais et le mettre au pillage.

La cupidité avait doublé le courage des chrétiens. Ils savaient que l'Incas possédait de grandes richesses, et l'espoir de le dépouiller les poussa jusque dans les murs de la cité royale. Pizarre fit saisir les serviteurs de l'Incas et les soumit à d'horribles tortures pour en obtenir des aveux. La belle Péruvienne, fille du grand chef, s'était réfugiée dans un temple pour se soustraire aux brutalités du vainqueur. Informée des supplices qu'enduraient pour elle ses défenseurs, elle se couvrit d'un long voile et s'avança d'un pas hardi vers la place où le chef espagnol assistait au martyre des Péruviens. Elle aborda ce chef redoutable et lui dit, toujours cachée sous son voile, qu'elle lui révélerait les trésors de l'Incas si on cessait les massacres, avec serment de ne plus les recommencer. Pizarre fit un serment solennel, et la jeune fille se dirigea aussitôt, suivie de quelques-uns des principaux officiers, vers le palais. Elle traversa plusieurs cours, et ordonna d'enfoncer la porte d'un caveau, ce qui fut fait. Après avoir parcouru différentes galeries souterraines, la glorieuse fille de l'Incas frappa à une petite porte qui s'ouvrit aussitôt.

Un spectacle éblouissant s'offrit à la vue des chrétiens, qui s'arrêtèrent muets de joie et d'admiration. Sur des nattes aussi fines que des tissus de soie, et étalées au milieu d'une grande salle circulaire, étaient trois pyramides : la première, composée d'émeraudes et des pierres précieuses des boutoucoudos (1); la deuxième, faite de lingots d'or; la troisième, de lin-

(1) Le diamant du Brésil.

gots d'argent. Ces trois pyramides, éclairées par des lampes qui ne s'éteignaient jamais, jetaient une flamme que les yeux ne pouvaient affronter.

Un vieillard, confident et ami de l'Incas, après avoir été l'un de ses plus rudes guerriers, avait la garde des trésors et s'était enfermé avec eux pour mourir à son poste. Ce vieillard, surpris de voir la fille de son maître entourée de chrétiens, lui demanda quels ordres elle avait à lui donner.

— L'Incas est mort, lui dit-elle, et je viens te relever de ta fidélité. Abandonne ces richesses à nos ennemis et suis-moi.

Le gardien, sans donner un regard aux pyramides, vint se placer derrière sa jeune maîtresse. Alors les Espagnols et Pizarre en tête s'élancèrent dans la salle et portèrent leurs mains avides sur les trésors qu'avait amassés, depuis des siècles, une race de princes puissants.

La fille de l'Incas contemplait ces hommes ivres d'une joie insensée, et ne savait auquel adresser son plus écrasant dédain, lorsqu'elle entendit une voix douce murmurer dans l'ombre de la galerie, et en langue péruvienne, ces mots étranges :

— Tu vas mépriser tous les chrétiens, maintenant, tu les croiras tous égaux en cupidité.

La Péruvienne se retourna, et vit un jeune officier espagnol qui attachait sur elle des regards passionnés.

— Va prendre ta part, répondit-elle en s'effaçant; vois comme tes frères travaillent, tu perds un temps précieux.

— Le trésor que je cherche a bien plus de prix pour moi que l'or et le diamant.

— Que cherches-tu donc?

— Un doux regard de toi, fille du Soleil... que tes grands yeux s'ouvrent encore une fois pour moi, et je serai plus riche que tous ces pillards.

— Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vu.

— Je t'ai vue, moi.

— Où? quand?

— Au temple, ce matin; tu priais, et je m'enivrais de ta beauté.

La jeune fille tressaillit. Le regard du chrétien la troublait, la fascinait. Son désintéressement et son langage, dans ce temps de rapines, de crimes et de brutalités, brillaient comme un flambeau sacré dans la nuit.

— As-tu trempé tes mains dans le sang de l'Incas? demanda-t-elle d'une voix émue; tes armes ont-elle touché le grand guerrier?

— J'ai combattu l'Incas sans savoir qu'il fût ton père, et loin de l'avoir vaincu, c'est lui qui m'a blessé.

— Et tu ne maudis pas sa mémoire?

— Je la vénère.

— Protégerais-tu sa fille?

— Je lui vouerais tout mon sang.

— Tu t'éloignerais du pillage pour me suivre, tu renoncerais à ta part de butin?

— J'y renoncerais sur-le-champ.

— Et tu vivrais pauvre dans nos montagnes, sans regrets ambitieux?

— Ton amour comblerait tous mes vœux.

— Viens donc, murmura la Péruvienne entièrement soumise par cette voix victorieuse et ce regard qui appartenait à la fois à l'œil de l'aigle et à celui de la colombe; et entr'ouvrant son voile, elle tendit la main au chrétien qui l'entraîna hors du caveau.

Le même jour, don Vivès et la fille de l'Incas gagnaient la



grande chaîne des Andes, suivis d'un seul serviteur, le vieux gardien des trésors.

Pendant deux ans, les deux amants vécurent d'une vie céleste, oubliant le monde entier. Don Vivès, jeune et hardi, parcourait les ravines et rapportait chaque jour, dans la cabane où l'attendait son amoureuse compagne, le gibier que son arc ou son mousquet abattaient à ses pieds. Jamais ses absences ne se prolongeaient au-delà de quelques heures, et, à son retour, sa voix n'était que plus caressante. L'arbre de ce beau printemps que les hommes appellent l'amour était toujours en fleurs pour ce couple joyeux.

La Péruvienne, instruite dans la religion chrétienne par don Vivès, ne voulut plus prier qu'un même Dieu avec lui, afin que, agenouillés tous deux, aux mêmes heures, le ciel reçût leurs doubles actions de grâces pour le don mutuel qu'ils s'étaient fait de leurs cœurs. Mais, hélas ! tout se flétrit sur cette terre d'épreuves, et les larmes de joie appellent les sanglots du désespoir ! La Péruvienne ne tarda pas à remarquer que son amant revenait quelquefois près d'elle le front soucieux ; et, peu de temps après cette observation qui jeta d'horribles doutes dans son esprit, elle vit don Vivès s'éloigner d'elle plus souvent, et allonger son absence, sous de nombreux prétextes qui ne parvenaient pas à la consoler. Elle s'en ouvrit au vieillard dont l'âge avait glacé les forces, mais dont la sagesse était inébranlable ; et, pour toute réponse, le vieillard secoua la tête tristement.

Ce jour-même, don Vivès revint dans les montagnes, fort avant dans la nuit, et sans butin.

Trop fière pour se plaindre, la fille de l'Incas feignit de n'avoir point souffert de cet abandon, et, dès l'aurore, lorsque don Vivès sortit de sa cabane pour se remettre en chasse, elle le suivit de près sans se montrer.

Don Vivès descendit dans la plaine, rencontra une troupe d'Espagnols qui paraissaient se livrer au même plaisir que lui, les aborda amicalement et se mit de leur partie en tirant du côté des grandes savanes qui vont à Lima.

Alors la Péruvienne eut honte de sa jalousie, et elle revint, en toute hâte, retrouver son confident, pour s'accuser d'avoir méconnu son bien-aimé.

Le vieillard l'écouta, et secoua de nouveau la tête avec chagrin.

— Quoi ! tu n'es pas satisfait? demanda la fille de l'Incas.

— Non : mon cœur est plein d'épouvante. Le malheur que je redoutais est bien près de fondre sur ta tête, pauvre enfant! l'amour t'aveugle, tu craignais de surprendre ton amant dans les bras d'une rivale, et parce que tu n'as pas vu cette rivale, tu te crois en sûreté... Eh bien ! moi dont les yeux sont fermés par la vieillesse, moi dont les pieds sont attachés au sol par plus de cent années, moi qui ne peux ni marcher ni voir, je connais cette rivale que tu ne soupçonnes pas, comme si je l'avais vue avec les beaux yeux de ma jeunesse.

— Ma rivale ! qui est-elle ? où est-elle?

— C'est celle qui t'a détrônée, fille du Soleil; celle qui t'a chassée du palais des Incas et qui vient te chasser du cœur de ton époux.

— Son nom?

— L'Espagne!..... As-tu sérieusement pensé que ce jeune guerrier qui a traversé les mers par ambition se contenterait de ta cabane et de ton amour; as-tu pensé que la chaîne de tes deux bras serait assez forte pour retenir captif celui qui est venu de si loin pour tenter la fortune ? Non ! don Vivès a pris tous tes baisers, dévoré toutes les ardeurs de ton âme, et l'ennui l'a gagné sur ton sein. Les souvenirs de sa patrie lointaine lui sont revenus en foule ; il a rêvé, près de toi, aux

femmes de sa nation, aux fêtes de son enfance, à la gloire de ses compagnons, et il t'a abandonnée, sans s'inquiéter de la mort qu'il laissait sur ses traces entre toi et lui...

— Cela ne se peut pas, car je vais être mère, et don Vivès, assez criminel pour m'abandonner et me trahir, n'est pas assez lâche pour refuser les baisers de son enfant.

— Alors prie ton Dieu; je vais prier le mien, et espérons!

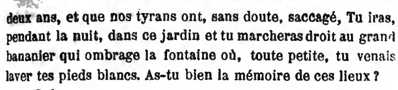
La nuit vint et se passa sans que don Vivès reparût. Le jour suivant, et toute la semaine, la Péruvienne éplorée et le bon vieillard attendirent sans plus de succès.

— Puisque tu soupçonnais cette odieuse trahison, disait la fille de l'Incas à son dernier ami, pourquoi ne m'as-tu pas détournée de cette folle passion?

— Parce que ton cœur était vaincu par elle, et que mes conseils eussent été perdus... J'ai d'ailleurs voulu que ton âme s'empoisonnât d'elle-même de la haine que j'ai vouée à nos tyrans, et que tu dois porter plus haut qu'aucun Péruvien. Aujourd'hui cette haine déborde en toi, et je suis satisfait. Enfant, cesse d'invoquer à toute heure du jour ce Dieu des chrétiens, qui a renversé les temples de nos dieux immortels; jouetoi de cette morale qui enseigne l'humilité et la charité au profit des heureux de la terre, qui ordonne à l'offensé de pardonner l'offense, à l'opprimé de bénir ses fers... Réveille-toi, fille du Soleil, sors de ton engourdissement, adresse aux grands éléments tes vœux de vengeance, et occupe-toi, dès ce jour, du soin de te venger toi-même.

— Que veux-tu que fasse une pauvre femme dont les entrailles sont déshonorées, qui n'a pas d'appui pour ses pas chancelants, et dont la pauvreté fait pitié?

— Écoute-moi, chère fille; hâte-toi de recueillir mes paroles, car demain peut-être mes lèvres seront glacées par la mort. Souviens-toi du jardin qui environnait ma maison il y a



deux ans, et que nos tyrans ont, sans doute, saccagé, Tu iras, pendant la nuit, dans ce jardin et tu marcheras droit au grand bananier qui ombrage la fontaine où, toute petite, tu venais laver tes pieds blancs. As-tu bien la mémoire de ces lieux ?

— Oui.

— Si le bananier a été coupé, il te sera facile d'en trouver la place en comptant dix pas, à partir du jet de la fontaine.

— Je vois d'ici cette place.

— Bien ! tu armeras tes mains d'une bêche et tu fouilleras la terre autour du tronc du bananier. Lorsque tu auras creusé à une bonne profondeur, ta bêche rencontrera un coffre en acajou, grand comme tes deux pieds ajoutés l'un à l'autre. Ce coffre rempli d'or, d'émeraudes et de diamants, qui ferait riche un prince chrétien, est à toi.

— A moi ?

— Oui... Je prévoyais, dès le début de la guerre, que l'Incas, ton père et mon maître, pourrait voir pilier ses trésors, et j'en ai détourné quelques lingots et les pierres les plus précieuses pour lui venir en aide au besoin. Je te rends donc ton bien pour qu'il serve à ta gloire.

— Et pourquoi m'as-tu caché ce secret jusqu'à ce jour ? Pauvre, don Vivès m'a délaissée ; riche, il m'eût sans doute aimée !

— Et te serais-tu contentée d'être aimée pour ta richesse ?

— Non !... oh ! non ! s'écria la Péruvienne avec une fierté digne de son rang. Mais achève de me donner tes conseils... Quand j'aurai ce coffre, qu'en ferai-je ? Me rendra-t-il le père de l'enfant qui s'agite dans mon sein ?

— Pauvre femme ! as-tu donc encore quelque pensée d'amour au fond du cœur pour le misérable qui t'a trahie ?

— Hélas ! je l'ai tant aimé !

— Pour celui que tu retrouveras penché sur les lèvres d'une autre femme, aux genoux d'une nouvelle maîtresse!

— Tais-toi... tu m'inspires des idées de meurtre, et le sang me monte au visage.

— Voilà donc ce que tu feras de ce coffre, Tu entreras à Lima. Après l'avoir mis en lieu sûr, tu t'informeras de don Vivès. S'il n'est pas parti pour l'Espagne, tu épieras sa conduite : si l'ambition seule l'a poussé au crime qu'il vient de commettre, s'il n'a pas trahi la foi jurée, tu seras libre de l'enrichir et de vivre en paix à ses côtés. S'il est reparti pour l'Espagne, tu prendras passage à bord d'un vaisseau et suivras ton bourreau jusqu'en Espagne. Là, tu le rejoindras aisément, et tu le surveilleras. Le trésor contenu dans le coffre suffirait aux besoins et au luxe de quatre hommes, vivraient-ils cent ans chacun. Ainsi, tu pourras, en le ménageant, satisfaire tes volontés, acheter toutes tes vengeances, te réfugier où bon te semblera, et laisser ta postérité dans l'abondance des biens terrestres. Tu m'as compris?

— Oui.

— Pars donc dès ce soir. Le temps est notre plus précieuse richesse.

— Et qui prendra soin de toi?

— Personne, j'ai assez vécu.

— Je ne quitterai cette cabane que quand tu auras rendu ton dernier souffle.

— C'est bien, mon enfant, répondit le vieillard.

Et prenant la main de la pauvre jeune femme, il la baisa tendrement.

Le lendemain, le vieux sage était mort. La fille de l'Incas devina, à la position de la tête, à l'expression des regards, aux muscles contractés du cou et aux doigts crispés, que le fidèle serviteur de sa famille et son dernier sujet s'était étouffé de ses

propres mains pour ne pas retarder l'heure de justice qui avait sonné pour don Vivès.

La Péruvienne posa le corps du vieillard sur un lit de branches sèches, y mit le feu et crut voir dans la colonne de fumée qui emportait l'âme de son ami une main sanglante et armée tournée vers l'Espagne.

La nuit venue, elle s'enveloppa d'un long voile, partit pour Lima, courut au jardin, trouva le bananier qui ombrageait toujours la fontaine de ses longues palmes vertes, fouilla le terrain avec ardeur, quoique ses bras fussent inhabiles à ce travail, et rencontra le coffre ainsi que l'avait annoncé le vieux gardien.

Elle l'ouvrit pour vérifier ce qu'il contenait. Le vieillard avait dit vrai. Elle prit quelques-unes des moindres pierres, cacha le coffre soigneusement et s'enquit du mieux qu'elle put du caballero don Vivès. Avant d'avoir ramassé de nombreuses informations, elle apprit que le caballero s'était embarqué depuis quelques jours pour l'Europe.

Un vaisseau mettait à la voile le lendemain pour Cadix, elle y prit passage, paya la traversée avec deux diamants gros comme vos pendants d'oreilles, et après cent jours de voyage, mêlés de beaux ciels et de tempêtes, elle prit terre à la côte d'Espagne.

Bientôt après, elle était sur la route de Madrid, dans un carrosse traîné par quatre mules.

— N'est-ce pas à peu près votre propre histoire, signora ? demanda la jeune fille, après une pause.

— Si je ne te savais pas sincère, je croirais que tu forges des aventures pour me les approprier.

— Hélas ! ce que je dis n'est pas un conte.

— J'avoue qu'au coffre et au trésor près, ta Péruvienne et moi ne faisons qu'une.

— Écoutez donc jusqu'au bout, et puissiez-vous arriver à même fin que la fille de l'Incas, ma grand'mère.

— Ta grand'mère !

— Oui, signora.

— Tu n'es donc pas une gitana?

— Je suis fille du Soleil ! répondit Venesia avec une expression mêlée de sublime fierté et de douleur suprême.

Et elle laissa retomber sa tête sur son sein que soulevaient d'amers soupirs.

Arrivée à Madrid, ma grand'mère se crut perdue dans cette ville où les flots de la foule, comme les flots de la vaste mer qu'elle venait de traverser, étaient pour elle d'impénétrables abîmes. Ignorée de tous, ignorant tout, la noble femme était dans un vrai dédale où le seul écho de son cœur répondait à ses cris d'alarme.

Après quelques jours de repos, la Péruvienne, qui, dans la cabane des Andes, avait appris quelques phrases de la langue espagnole, se mit à la recherche de don Vivès. On lui dit qu'il était en grande faveur, que le roi venait de lui confier un poste militaire fort important, poste qu'il avait été rejoindre en toute hâte en Italie.

Cette nouvelle fit couler un baume divin dans le sang de la fille de l'Incas; le démon de la jalousie cessa de la torturer, et elle pardonna presque à son amant de l'avoir sacrifiée à l'ambition, à ces vaines fumées de gloire dont les hommes sont si prompts à s'enivrer. Pauvre grand'mère! elle ne savait pas encore que les guerriers d'Europe mènent de front la valeur et la perfidie, la débauche et la guerre, les amours frivoles et la renommée!

Elle se résolut à attendre le retour de don Vivès à Madrid même. Elle s'y résolut pour deux raisons également nobles et touchantes. D'abord elle sentait qu'elle ne tarderait pas à dé-

poser le précieux fardeau de ses entrailles; l'être chéri qui remuait dans son sein lui faisait une loi de ne pas s'exposer dans de nouveaux voyages; puis elle voulait ménager son trésor pour en faire hommage à don Vivès lorsque, glorieux, mais pauvre peut-être, il reviendrait de sa lointaine expédition. Dans cette pensée, elle s'abaissa au rang des femmes bourgeoises, prit leur costume et leurs usages, épargnant sur toutes ses dépenses, ne s'accordant que le nécessaire, et priant le Dieu des chrétiens, qu'elle n'avait pas cessé d'adorer, de lui faire un jour cette joie suprême de mettre un fils aux bras de son amant, et à ses pieds des richesses de roi.

Deux années s'écoulèrent dans cette attente. La Péruvienne avait mis au monde une fille belle comme elle-même : c'est le plus grand éloge que je sache en faire; et cette naissance vint redoubler la confiance de cette tendre mère, de cette vertueuse épouse, car elle ne pouvait imaginer qu'il existât des cœurs de bronze capables de méconnaître, à la fois, les serments de l'amour, les devoirs et les élans de la paternité.

Deux ans donc après la naissance de sa fille, la Péruvienne suivit la foule qui se rendait aux portes de Madrid, à une course de taureaux dont on faisait grand bruit.

Le hasard voulut qu'elle se trouvât placée assez près de l'estrade occupée par les seigneurs de la cour, pour voir à son aise le visage de chacun d'eux.

Le roi prit place, et, à sa suite, les dames et les gentilshommes.

La fille de l'Incas étouffa un cri de surprise et de joie en reconnaissant au premier rang, en arrière du siége royal, le caballero don Vivès, magnifiquement vêtu. Bientôt un nuage passa sur son front et sur ses yeux, car elle vit le caballero se pencher à l'oreille d'une belle dame assise près de lui, et lui parler le sourire aux lèvres et le regard caressant.

— Comment se nomme cet hidalgo? demanda-t-elle machinalement, et la bouche frémissante, à un homme placé à côté d'elle.

— C'est le seigneur don Vivès qui revient tout triomphant de l'armée d'Italie.

— Et quelle est cette femme... là... celle qui l'écoute en ce moment?

L'homme à qui s'adressait la Péruvienne laissa tomber sur elle un regard perçant où brillèrent des étincelles, puis il répondit :

— C'est une riche héritière que doit épouser, dans huit jours, l'heureux caballero.

En achevant ces mots, il reporta la flamme de ses yeux sur les yeux de ma grand'mère et les fascina.

La Péruvienne n'en demanda pas davantage. Elle quitta le cirque et rentra à Madrid. Tout en marchant précipitamment, elle se rappela les traits de l'homme qui l'avait renseignée et se souvint d'avoir souvent rencontré cet homme sur son chemin depuis plus de deux mois. Sans s'arrêter davantage à ce souvenir, elle roula dans son esprit mille projets de vengeance et arriva devant sa porte.

Quel fut son étonnement de voir, appuyé au mur de sa maison, l'homme du cirque! C'était un cavalier haut de taille, à mine farouche, drapé dans un long manteau qu'il portait avec noblesse ainsi que l'épée dont il était armé.

— Senora, dit-il, je dois vous entretenir dans vos propres intérêts. Voulez-vous que nous montions chez vous; ou, si vous n'avez confiance en moi, préférez-vous que nous causions sur le pas de cette porte?

— Que pouvez-vous avoir à me dire, nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre?

— C'est vrai; mais tous deux nous connaissons don Vivès, à ce que je crois.

Un sourire amer plissa les lèvres de l'étranger. Au nom qu'il avait prononcé, la Péruvienne pâlit, ouvrit sa porte, entra chez elle, et lui fit signe de la suivre.

— Racontez-moi votre histoire, mon enfant, dit le cavalier, dès qu'il fut en tête-à-tête dans la maison.

Ma grand'mère parut surprise et offensée de cette curiosité que rien n'autorisait, et elle ne répondit pas.

— Ce sera donc moi qui la raconterai, reprit l'étranger avec douceur; peut-être mes paroles vous mettront-elles en confiance. Vous n'êtes pas Espagnole, vous venez du Nouveau-Monde... du Pérou. Vous êtes à Madrid depuis deux ans; vous êtes mère d'une petite fille jolie comme un ange, et vous cherchez dans cette grande ville le père de votre enfant.

Le cavalier fit une pause pour étudier l'effet qu'il avait produit. Son regard plongea, comme un poignard, jusqu'au cœur de la malheureuse mère qui baissa la tête et soupira.

— Le père de cet enfant, reprit l'homme au manteau, vous l'avez rencontré aujourd'hui au cirque : c'est le caballero don Vivès, un fort brave et honoré seigneur; un véritable hidalgo qui n'a que du sang chrétien dans les veines... N'est-ce pas cela?

— Oui!... s'écria la Péruvienne avec énergie; oui! c'est bien cela.

— Vous êtes, au moins, aussi jalouse que bonne mère, et au nom de votre enfant et en votre nom, il vous faut une vengeance ou une réparation, l'une sanglante, l'autre complète.

— Oui!... oui!

— Or, don Vivès doit se marier dans huit jours avec la belle jeune fille que vous avez vue. Cette demoiselle est de rang illustre, et on dit le caballero très-amoureux.

La Péruvienne se leva tout droit, les poings serrés, les lèvres pâles.

— On le dit, reprit l'inconnu, mais on peut se tromper... L'important pour vous est donc de vous assurer du fait, afin de ne pas condamner un innocent.

— N'est-il pas assez coupable de m'avoir abandonnée et de m'avoir oubliée !

— Il faut, vous dis-je, ne croire que vos yeux et vos oreilles pour échapper aux remords qui ne tarderaient pas à vous assaillir, si vous frappiez sans voir et sans entendre. Les criminels pris sur le fait sont encore jugés avant d'être pendus.

— J'irai donc à lui, il me verra, je lui parlerai.

— C'est cela. S'il vous reconnaît, s'il vous serre sur son cœur, s'il rejette son projet de mariage, je vous conseille de pardonner; s'il vous méconnaît, s'il vous chasse...

— Mes mains en feront aussitôt justice, s'écria la Péruvienne.

— Gardez-vous-en-bien !... Ne sacrifiez pas à une vengeance, si légitime qu'elle soit, la vie de votre enfant. Cet enfant vous ordonne de vivre, et, en frappant étourdiment don Vivès, vous seriez arrêtée aussitôt, mise en pièces par ses laquais, ou mise à mort par la justice. Belle vengeance, ma foi, que celle qui retombe sur la tête du vengé!... S'il vous repousse, venez à moi, nous aviserons...

— Où vous trouverai-je?

— Partout.

— Vous êtes donc un génie?

— Je suis votre bon génie.

— Alors dites-moi où demeure don Vivès et comment je dois m'y prendre pour le voir et lui parler.

— Ce soir, la nuit venue, je frapperai à votre porte; tenez-vous prête.

— N'y manquez pas!

A l'heure dite, l'homme au manteau frappa deux coups du pommeau de son épée à la porte de la Péruvienne, qui courut au berceau de sa fille, la baisa tendrement et se hâta de descendre dans la rue.

— Allez prendre votre enfant, dit le cavalier, il faut bien que son père lui fasse quelque caresse.

Et quand ma grand'mère revint, portant dans ses bras sa fille endormie, il lui dit :

— Marchons!

Tous deux se mirent en route silencieusement.

Au bout d'une demi-heure, comme la Péruvienne s'engageait dans un dédale de rues tortueuses et infectes, elle témoigna son étonnement de ce que le noble et magnifique don Vivès pût habiter un quartier si reculé et si laid.

— Rabattez bien votre cape et croisez votre mantille, lui répondit son guide, nous sommes arrivés. Et il ouvrit une petite porte d'une maison misérable, aux murs vermoulus et décrépits.

— Quoi! c'est là que demeure don Vivès?

— Non.

— Mais qui donc habite ce bouge?

— Moi.

— Vous? fit ma grand'mère en reculant d'un pas.

— Entrez.

— Mais...

— N'est-ce pas don Vivès que vous voulez voir?

— Oui.

— Eh bien! qu'importe le lieu où vous le rencontrerez?... don Vivès vient chez moi, et je ne vais pas chez lui.

La Péruvienne entra dans la maison; un secret pressentiment la poussait à obéir en aveugle à cet homme dont la voix brève,

impérieuse et cependant douce, commandait sans réplique.

Introduite dans une salle basse, ma grand'mère promena ses regards autour d'elle et frissonna. Les murs étaient sales, délabrés et nus. Il n'y avait dans ce singulier logis d'autre meuble qu'un brasero allumé de charbons ardents et un bahut éclopé. Dans un coin, près d'une fenêtre par où passaient le vent et la pluie, étaient jetées quelques brassées de paille recouvertes d'un méchant manteau. Sur ce manteau, la Péruvienne vit, avec surprise, un riche costume de maja andalouse (1).

— J'entends résonner les éperons de don Vivès, dit le cavalier. Asseyez-vous sur ce lit de paille ; cachez votre visage, et ne bougez que quand je vous dirai : *Debout!*

La Péruvienne serra sa fille sur son sein, comme pour l'allaiter, et obéit.

— Ne perdez pas un mot de ce qui va se dire, et soyez maîtresse de vous-même.

Don Vivès entra dans la salle, l'air riant, le pas dégagé, et, jetant son manteau sur l'un de ses bras, il montra un élégant costume qui faisait briller sa grâce, sa jeunesse et sa bonne mine.

— Ah çà ! Peblo, dit-il, ne changeras-tu pas de quartier, un jour ? Il y a presque aussi loin de chez moi chez toi que de chez moi au Pérou.

La Péruvienne, au son de cette voix bien connue, sentit son sein se gonfler et ses entrailles gémir, elle fut prête à se lever ; mais un regard de Peblo l'attacha au grabat sur lequel elle était assise. Chose étrange ! elle vit cet homme qui lui avait servi de conseil et de guide changer subitement de maintien,

(1) *Maja*, gitana de Séville.

de taille et de visage. Le maintien perdit cette fierté un peu emphatique qu'il avait affectée jusqu'alors; sa taille s'abaissa, comme si ce singulier personnage se fût replié sur lui-même; son visage ordinairement sombre, hautain, plutôt farouche que sévère, prit un air placide et presque niais; ses regards flottèrent inquiets et timides.

— Hélas! Excellence, répondit-il d'une voix humble, il faut tant d'argent pour loger, comme vous, près de la porte d'Alcala!

— Cela te va bien de faire le gueux, toi qui prêtes à toute la cour.

— Ce ne sont pas mes doublons que je prête, Excellence, ce sont ceux des usuriers qui ont en moi quelque confiance... Vous voyez où j'en suis réduit pour mon compte. Je n'ai même pas un petit sac de maravédis pour faire réparer cette pauvre hutte. Aussi j'y suis plus mal que dans la rue... mais ne nous occupons pas plus longtemps d'un pauvre chien... Parlons de vous, Excellence.

— J'ai reçu ton avis, il y a une heure à peu près.

— Eh bien! monseigneur, donnez-moi vos ordres, j'écoute.

— C'est dans huit jours que j'épouse la fille du marquis de Fuentès.

— On me l'a dit.

— Le marquis est fort riche. Il est ambassadeur, il sera premier ministre, par conséquent je vais toucher aux premiers honneurs.

— Est-ce donc par ambition que vous aimez votre fiancée?

— Par ambition et par amour... Elle est si belle qu'elle a effacé de ma mémoire toutes les images des femmes que j'ai possédées. La plus jolie de ces maîtresses oubliées n'était pas digne de servir ma fiancée à deux genoux. Je l'aime avec adoration, et cette adoration est, ma foi! réciproque.

Les yeux de la Péruvienne lancèrent des jets de flamme;

le démon de la colère rugit dans son sein comme un lion blessé. Peblo la regarda, et elle détourna la tête.

— Alors, dit Peblo, je vous salue le plus heureux des hommes. Amour et gloire, c'est le triomphe de l'orgueil humain. Dieu vous donne ce que nul n'ose espérer.

— Oui, mais si tu ne viens à mon aide, tout m'échappera : fortune, amour, honneurs.

— Quoi! je tiendrais tant de fils enchantés dans mes pauvres mains!

— Tu les tiens tous. Écoute bien : j'ai connu la fille du marquis en Italie, à Milan. A cette époque, j'avais fait au jeu des gains énormes et je menais une vie de prince, laissant croire que mes dépenses étaient autorisées par des trésors rapportés du Pérou, si bien qu'on me croyait la fortune d'un Incas. Mon luxe, et un peu mes façons, je peux l'avouer et rester modeste, me conquirent du même coup la faveur du marquis de Fuentès et les bonnes grâces de sa fille. Je me présentai pour obtenir la main de la belle Manuela, et je fus accepté. Il faut dire que, voulant soutenir mon train de maison et ma réputation, je me fis riche d'une fortune que je n'avais pas, et je dévorai, en quelques mois, celle que j'avais. Enfin, me voilà à Madrid; dans huit jours je me marie, et si je n'ai pas cent doublons, mon brave Peblo, pour acheter les équipages de ma femme, j'ai en revanche quelques usuriers à mes trousses qui me tracassent horriblement. Donc, tu devines sans peine ce que je viens te demander.

— Et vous faut-il beaucoup ?

— Énormément.

— Hum ! c'est beaucoup cela, en effet... Enfin, établissez votre compte.

— Je veux monter mes écuries, qui sont à peu près vides : avec quinze mules de Navarre et quinze chevaux andalous, je

pourrai prendre patience. Il me faut acheter l'hôtel où je loge et payer ce que j'y dois. Avec quatre mille doublons, j'arrangerai cette petite affaire.

L'homme aux pauvres habits et au logis misérable écoutait avec soin le gentilhomme, et, la main tendue, il comptait sur ses doigts chacun des articles énoncés.

— Et le cadeau de noces? signor Peblo, fit don Vivès avec un grand soupir... Voilà qui est rude, lorsqu'on a ma réputation, de faire trop bien les choses... hein?

— C'est une affaire de trois mille doublons, repartit Peblo en avançant la lèvre à la manière des juifs.

— Au moins, Santa Madre! au moins.

— Mettons donc quatre mille...

— A la bonne heure.

— Tout compte fait, dit Peblo, tant pour cadeaux que pour achat d'hôtel, pour monter votre maison, jeter vos largesses par les rues et faire en tout merveille, je vois que c'est une somme ronde de quinze mille doublons qu'il vous faut.

— Nous sommes d'accord.

— Après tout, cela ne fait qu'environ deux cent mille écus de France: juste la moitié de la somme que j'ai prêtée au roi François Ier pour retourner d'Espagne en son royaume... Eh bien!

— Eh bien?

— Le marquis de Fuentès est assez riche pour que je n'aie aucun souci du placement de mes écus. Votre parole vaut de l'or... Vous aurez donc ces quinze mille doublons, et m'en reconnaîtrez seize mille que je toucherai huit jours après votre mariage... Cela vous convient-il, Monseigneur?

— Parfaitement, et quand recevrai-je vos doublons, moi?

— Ah! je ne puis vous répondre à coup sûr; il faut que je consulte mes frères et que je fouille un peu dans toutes les es-

carcelles. Mais comptez sur moi et tranchez du prince avec tous vos fournisseurs ; foi de Peblo ! vous n'entrerez pas dans la chambre nuptiale sans avoir acquitté vos dettes.

— Oui, mais les marchands ne voudront pas me faire crédit.

— Adressez-vous à Perez pour les mules et les chevaux, c'est mon neveu, et nul maquignon n'est mieux pourvu ; à Antonio pour le cadeau de noces, c'est mon oncle ; à Pélagio pour l'hôtel, c'est un ami ; à José pour tout le reste, et autorisez-vous de mon nom. Vous serez servi comme l'empereur... D'ici à la fête des épousailles, je vous remettrai tous vos comptes acquittés et le surplus en belle monnaie.

— A merveille !... je vous quitte, seigneur Peblo, car il ne fait pas bon en manteau de velours quand la nuit est noire, aux environs de votre logis.

— Que Dieu vous accompagne... Ah ! Excellence?

— Quoi ?

— Nous avons omis un article important dans l'établissement de votre train de maison.

— Lequel ?

— Nous n'avons pas parlé de vos plaisirs.

— Mes plaisirs ?

— Oui, vos petits plaisirs.

— Ah ! le jeu ?

— Non.

— La table ?

— Non.

— Le bal, le tournoi, la toilette?

— Non.

— Quoi donc ?

— Pardienne ! votre oreille est, ce soir, un peu paresseuse... Vous n'avez pas l'ombre d'une maîtresse ?

— Vous êtes un bien grand débauché, Peblo, répondit don

Vivès en riant; ne vous ai-je pas dit que je suis fou de ma fiancée.

— Bah ! sérieusement ?

— Je l'aime de toutes les forces de mon âme, avec ivresse et rage.

— Bon ! mais cette passion-là ira rejoindre les autres.

— Possible que non.

— Vous croyez... Vous devenez donc vieux !

— Affreusement. Il y a huit ou dix ans, mes amours vivaient deux jours dans ma tête et dans mon cœur. Deux ans plus tard, j'en avais chaque fois pour quinze jours, puis pour un mois, puis pour un an. Au Pérou, j'ai vécu, comme un ours, dans les bois et les montagnes, pendant deux mortelles années, avec la fille d'un Incas, qui m'avait, je crois, ensorcelé. Il est vrai de dire que, quand je l'ai quittée, j'en étais parfaitement embarrassé. Figurez-vous une espèce de Minerve pour le cœur et le visage... Je l'ai aimée deux ans ! c'est une honte, mais je la confesse. Elle aurait voulu que je ne remisse plus les pieds en Europe, et croyait bonnement que j'allais user ma jeunesse à tuer des buffles et à bercer quelque nouveau-né, fils du Soleil par sa mère et d'un hidalgo par don Vivès. Aussi j'ai pris la fuite, et me voilà enchaîné dans les lacets de dona Manuela. J'en aurai peut-être pour quatre ans cette fois ; après ce temps je viendrai vous voir.

— Dans quatre ans donc... Mais en attendant, veuillez parler à vos amis de la perle fine que je tiens à leur disposition. Ce sera dans quelques jours, lorsque je l'aurai façonnée, une *maja* incomparable... Voulez-vous la voir?

— Eh ! pourquoi pas !

— Je vous assure qu'aucun seigneur, aucun financier n'a possédé semblable merveille ; et quand elle fera ronfler le tamtam sur la place du palais, quand elle bondira dans le fandango,

les ambassadeurs lui jetteront tous leurs diamants. Il est vrai qu'elle a déjà nourri... mais elle est si jeune qu'on n'en saura ni n'en verra rien... D'ailleurs, c'est la coutume des femmes du Nouveau-Monde d'être mères lorsqu'elles sont encore enfants.

— Ah ! elle est du Nouveau-Monde !

— Elle le dit, du moins, mais vous m'allez confirmer dans la vérité, vous qui connaissez les Péruviennes... Allons ! debout ! cria Peblo d'une voix aigre, impérieuse et dure.

Ma grand'mère se leva majestueusement, écarta sa cape et sa mantille, mit à découvert le doux visage de sa fille endormie, et passa sa main frémissante sur son front pour le dégager des noirs cheveux qui le voilaient.

Don Vivès s'avança vers la Péruvienne. Pèblo prit la lampe, l'éleva et inonda tout à coup de lumière ce beau visage que l'orgueil, la jalousie, le mépris, la haine et la colère animaient et ennoblissaient, en lui donnant une expression à la fois magnifique et terrible.

Malgré l'éclat des rayons lumineux dont ses yeux durent être blessés, la glorieuse fille de l'Incas attacha sur son bourreau un regard d'aigle, immobile et foudroyant; sa bouche demeura fermée, mais ses lèvres se plissèrent avec un inexprimable dédain.

— Et alors? demanda la signora Fabiani qui écoutait la parole imagée de Venezia avec une avidité fiévreuse.

— Alors, reprit Venezia, Peblo dit à don Vivès qui, pâle mme un mort, troublé, interdit, anéanti, avait baissé les yeux:

— Quelle est l'opinion de Son Excellence?

Don Vivès releva la tête avec un courage que Satan seul eut avoir, et répondit, en tournant sur les talons et regagnant la porte :

— Mon cher Peblo, cette femme-là ferait votre fortune, si

cette fortune n'était pas faite. Le duc d'Oviedo vous la paiera trois mille doublons, et le petit marquis de Santarem tout autant. Arrangez-vous pour la vendre à chacun d'eux; quant à moi, je suis blasé sur ce genre de beauté.

— Merci du conseil. Il n'est pas absolument mauvais... C'est bien une créature de l'autre Monde, n'est-ce pas?

— Pour cela, oui, murmura don Vivès en mettant son pied dans la rue, de l'autre Monde, et pas d'ailleurs... Adieu, j'en parlerai.

Lorsque Peblo rentra dans la salle, il trouva la Péruvienne encore debout, dans la même position et à la même place.

— Eh bien! lui dit-il, avez-vous vu et entendu?

La Péruvienne ne répondit pas.

Peblo approcha sa lampe et regarda cette noble femme avec pitié.

Le visage du cavalier avait repris sa première expression; il était redevenu sombre, intelligent, hautain.

Celui de la Péruvienne avait la pâleur du marbre, de grosses larmes roulaient dans ses yeux et coulaient de ses joues sur celles de sa fille.

— Le Créateur a donc laissé vivre des maudits pareils à ce don Vivès, murmura la signora Fabiani en tendant la main à Venezia, qui appliqua cette main blanche sur ses lèvres en feu.

— Oui, maîtresse, ils ont vécu trop longtemps et la race n'en est pas éteinte; car vous avez enduré une partie des tortures de la fille de l'Incas, et ce que vous devez encore souffrir, Dieu seul le sait!

— Oh! rien de semblable à ce que tu viens de raconter, mon enfant; la mort plutôt, oui, mille fois la mort!

— La mort arrive, le plus souvent, lorsqu'on ne l'appelle

pas... mais écoutez jusqu'au bout l'histoire de ma famille et la mienne.

— J'écoute, quoique mon cœur soit brisé.

— Ma grand'mère ne répondit donc pas à la question de Peblo, ses larmes l'étouffaient. Mais ce n'était pas une faible femme pleurant de dépit et de jalousie, c'était une lionne qu'a un instant étourdie l'épieu du chasseur, et qui, ramassant ses forces, pousse tout à coup un rugissement furieux, se désaltère dans son propre sang et bondit sur son ennemi.

— L'aimez-vous encore ? demanda Peblo.

— Moi l'aimer !... s'écria la Péruvienne. Oui, je l'aimerai, mais frappé au cœur, mais sanglant, livide à mes pieds... Oh ! chère enfant, ajouta-t-elle en pressant sur son sein sa fille que réveilla cette vive étreinte, il nous faut une vengeance à toutes deux... nous l'aurons.

— Que comptez-vous faire, maintenant? dit le cavalier en se drapant dans son large manteau, de manière à ne montrer que son visage basané, sur lequel étincelaient ses yeux fauves et blancs.

— Le tuer ! répondit la Péruvienne en s'asseyant sur le grabat et livrant les nattes de ses cheveux aux mains joueuses de son enfant... Le tuer, moi-même... moi !

— Très-bien... mais vous ne pourrez accomplir seule ce grand projet.

— Pourquoi ?

— Parce que don Vivès n'est abordable et ne le sera pas, surtout, jusqu'au jour de son mariage... Il vous faudra donc attendre.

— Attendre... non ! non ! J'arriverai bien jusqu'à ce monstre.

— Avec le secours d'un ami, je ne le nie pas, mais seule, jamais.

— Alors, je trouverai cet ami.

— Où le prendrez-vous ?

— A Madrid même.

— Vous connaissez donc quelqu'un dans cette ville, vous y avez donc...

— Un ami, oui, et j'ai toute confiance en lui.

— Son nom ?

— Peblo.

— Moi ?

— Vous !

— Merci ! Je vous suis dévoué, en effet.

— J'y comptais.

— Donc, je vous servirai et vous livrerai votre ennemi. Mais que ferez-vous pour moi, vous ?

— Je vous garderai beaucoup de reconnaissance ou vous donnerai beaucoup d'or. Choisissez.

— Vous avez donc de l'or à jeter à pleines mains ?

— Oui, je vous enrichirai.

— Inutile, dit Peblo en haussant les épaules ; que fait l'eau du fleuve à la mer !

— Quoi ! vous n'êtes donc pas pauvre ?

— Non.

— Cependant, cette maison que vous habitez, ces haillons qui vous couvrent, cette paille...

— La misère est mon luxe, à moi... chacun a sa folie ici-bas. Ne m'avez-vous pas entendu tout-à-l'heure parler de doublons comme des cailloux du Mançanarez ?

— Oui, mais c'est au nom d'une société occulte que vous parliez.

— Qu'importe, si ces doublons sont à mon service ?

— Alors, contentez-vous de ma reconnaissance.

— Non.

— Pourquoi ?

— C'est trop peu.

— Que vous faut-il donc? demanda la Péruvienne en levant ses beaux yeux avec un calme candide sur cet homme étrange.

— Votre amour.

La Péruvienne recula avec un geste d'horreur et de dégoût, comme si elle eût mis le pied sur un reptile.

— Ne prononcez plus ce mot devant moi, dit-elle avec majesté ; je ne le comprends pas.

— Il faut cependant bien que vous le compreniez, car je vous aime, car depuis près d'un an je marche dans votre ombre, comme un chien sur les talons de son maître, car je passe mes nuits sous votre balcon, car je veille sur vous, à votre insu, car vous êtes l'air qui me fait vivre, le parfum dont je m'enivre, le rêve qui me berce dans mon sommeil, la chanson qui m'égaie et la mélancolie qui m'attriste ; vous êtes ma joie et ma douleur, mon travail et mon repos, ma tête et mon cœur... Vous êtes tout pour moi, et vous serez à moi.

— Adieu ! dit la Péruvienne en se levant.

— Sans adieu ! car, si vous sortez, je vous suivrai.

— De quel droit ?

— Du mien ; et ce droit je l'ai payé par une année d'épreuves; je suis prêt à le payer encore aujourd'hui en vous livrant don Vivès.

— Je n'ai besoin de personne. Mes deux mains sont à mon service, et me seront fidèles.

— Oui, mais un bras plus fort que le vôtre l'arrêtera.

— Quel est ce bras ?

— Le mien.

— Vous oseriez?...

— Don Vivès est mon client; veillant sur vous, je veillerai

sur lui ; et cela, nuit et jour ; au moment où vous croirez pouvoir frapper, je détournerai le coup.

— C'est donc un guet-apens que vous m'avez tendu ?

— Non : c'est un rendez-vous que je me suis ménagé.

— Et si je vous tuais, vous ?

— Cela ne se peut pas.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Est-ce un défi ?

— Comme il vous plaira... essayez. Songez que vous avez huit jours pour vous décider. Si dans huit jours vous ne vous livrez pas, don Vivès épousera sa jeune fiancée, car je paierai ses dettes, et il jouira en paix de son bonheur ; car, me séparant de vous, je serai tout à lui, et le couvrirai de ma vigilante protection.

— Comment, misérable ! s'écria la Péruvienne que cette menace rendit furieuse, tu oses t'attaquer à moi, tu oses m'adresser tes infâmes désirs... Sais-tu qui je suis ?

— Vous êtes femme.

— Je suis fille de prince.

— Nous sommes égaux ; je suis fils de roi, et roi.

— Toi ?

— Moi.

— Les Incas sont fils du Soleil.

— Ma race est fille du Prophète.

— Quelle est donc ta religion ?

— Je n'en ai pas.

— Ainsi tu es gitano ?

— Je suis le roi des gitanos !... Fille d'Incas, ton trône s'est écroulé ; le mien, quoique chancelant, est encore debout : mon peuple n'est pas mort !

La Péruvienne, vaincue par ce langage étrange, laissa tom-

ber sa tête sur sa poitrine, puis, tout à coup, elle s'élança vers la porte et sortit de la maison.

La roi des gitanos la suivit à grands pas jusque chez elle, et lorsqu'elle eut refermé la porte de son logis, il se coucha sur le seuil de cette porte, et le jour l'y trouva les yeux ouverts.

Le lendemain, ma grand'mère fit plusieurs courses dans la ville pour s'enquérir de la demeure de don Vivès, et chaque fois qu'elle tourna la tête en arrière, elle vit le front olivâtre de Peblo penché sur sa trace.

Le soir, elle vint endormir son enfant au balcon, et une voix mâle qu'elle reconnut aussitôt lui cria :

— Encore sept jours, fille du Soleil !

La semaine entière se passa ainsi. Don Vivès semblait avoir été averti par quelque ami secret ou par quelque pressentiment, car on ne le rencontrait en aucun lieu public, et il ne quittait pas sa fiancée.

Chaque soir, le roi des gitanos avait crié sous les fenêtres de la Péruvienne : Encore six jours, encore cinq jours !... encore deux jours !

L'heure fixée pour le mariage sonna enfin ! Ma grand'mère mit un poignard sous son corsage, couvrit son enfant de baisers et quitta sa maison, bien décidée à aller chercher et frapper le cœur de don Vivès jusqu'aux pieds de l'autel de l'église San-Vicente où devait se donner la bénédiction.

En mettant les pieds dans la rue, elle tressaillit de joie, car Peblo, son ombre, n'était pas là. Ravie d'avoir pu tromper enfin la surveillance de ce vigilant gardien, elle précipita sa course et arriva haletante sous le péristyle de San Vicente.

La place publique était encombrée de curieux qu'avait attirés le spectacle annoncé. Les litières chargées de dames en beaux costumes venaient s'ouvrir sous le porche du temple qui jetait dans les airs l'étourdissant vacarme de ses cloches. Les

seigneurs de la cour, jeunes et vieux, en habits de gala, se faisaient faire place par leurs laquais, et on entendait un grand bruit de voix, de hennissements, de piétinements d'hommes et de chevaux qui ressemblait au murmure de la pleine mer. Tout à coup, de ce murmure, quelques cris éclatèrent; toutes les têtes ondoyèrent comme se balancent les épis d'un champ d'orge quand le vent s'abat sur lui. La Péruvienne entendit ces mots qui passaient de bouche en bouche :

— *Viva la marquisa Manuela! viva don Vivès el caballero valiente!...*

La fille de l'Incas fendit la foule avec une énergie que, seuls, peuvent donner le désespoir et la haine, et elle parvint à se placer au premier rang d'une double haie qui s'ouvrit, instantanément, pour laisser passer le cortége.

Don Vivès, tenant sa belle fiancée par la main, s'avançait tête nue, le front rayonnant. Jamais l'infâme n'avait été plus beau, et toutes les dames saluaient sa fierté, sa noblesse et sa grâce.

La Péruvienne sentit un frisson courir dans ses veines, mais le cœur ne lui manqua point, et comme don Vivès n'était plus qu'à dix pas d'elle, elle glissa sa main sous son corsage et s'arma de son stylet.

Alors une main de fer saisit le bras de ma grand'mère, et l'étreignit à le meurtrir; la Péruvienne se retourna brusquement, vit sur son épaule la face bronzée du roi des gitanos, et se sentit brûler par son souffle.

Dans ce moment, don Vivès et sa fiancée passaient; Peblo ouvrit la main. La Péruvienne, libre, tira son stylet et voulut se précipiter, mais la double haie s'était refermée, et la foule en cohue servait de rempart au cortége.

Don Vivès était sauvé!

La fille de l'Incas poussa un soupir qui faillit briser sa poi-

trine, et elle chancela. Peblo l'enlaça dans ses bras nerveux et l'emporta, comme elle avait coutume de porter son enfant, à travers le peuple qui leur livra partout passage.

Le roi des gitanos déposa ma grand'mère sur le seuil de sa porte, frappa dans ses mains, puisa de l'eau à une fontaine voisine et rafraîchit son visage, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré ses sens.

Alors il lui dit d'une voix douce :

— Encore une demi-journée et une demi-nuit, fille du soleil !

La Péruvienne s'élança dans sa maison, éperdue, presque folle de rage, de honte et de douleur.

La porte était restée entr'ouverte ; le gitano la regarda avec une froide dignité, la ferma, et alla s'asseoir à l'ombre de l'autre côté de la rue, en face du balcon.

Le soir venu, comme la nuit enveloppait déjà Madrid de ses ténèbres, la Péruvienne parut au balcon, se pencha sur la rue et prononça ce mot d'une voix étouffée :

— Peblo !

Le gitano se dressa dans l'ombre et demeura adossé à la muraille.

— Viens ! dit la Péruvienne.

— Me voilà !

Au bout de quelques minutes, Peblo entrait dans la chambre de ma grand'mère, guidé par ma grand'mère elle-même.

— Est-il temps encore ? demanda la Péruvienne, dont le regard et la voix étaient devenus aussi sombres que la voix et le regard du gitano.

— Oui.

— Comment parviendrai-je jusqu'à don Vivès ?

— Ce sera facile : je te conduirai.

— Je voudrais le frapper sous les yeux de sa fiancée, devant tous, au sein de sa fête.

— Impossible.

— Pourquoi?

— Parce que tu serais toi-même assassinée par les amis des deux familles, et que ta mort me ferait mourir.

— Tu m'aimes donc bien, toi qui, depuis un an, t'accroupis dans mon ombre comme un mendiant sous la niche d'une madone... tu m'aimes donc bien?

— Plus que la foi de mes pères, plus que mon sang, plus que tu n'as jamais aimé ton jeune amant, que tu n'aimes et n'aimeras les caresses de ton bel enfant.

— Explique-moi les moyens que tu comptes employer pour arriver jusqu'à don Vivès?

— Je dois lui apporter, d'après nos conventions, avant minuit, la liste acquittée de ses dettes et une forte somme qu'il m'a fait demander ce matin même. J'irai à son hôtel, on l'appellera, à mon nom il descendra dans son jardin, et là, seul avec lui, je te vengerai d'un seul coup.

— Ne se fera-t-il pas accompagner?

— Non; ses ordres sont donnés, son secret n'est confié à personne.

— Partons donc! s'écria la Péruvienne en sautant sur son stylet qui était posé sur le berceau de sa fille, nous ferons ainsi, mais ce sera moi qui frapperai.

— Ta main n'est ni assez ferme, ni assez rapide, ni assez sûre.

— Elle s'est trop longtemps posée sur son cœur pour ne pas en connaître la place... Marchons! tu verras.

La fille de l'Incas prononça ces mots avec une exaltation sauvage. Ses traits animés d'une teinte énergique, ses yeux remplis d'éclairs et son front de reine éblouirent le gitano,

comme si à la lueur de la foudre, et dans des lambeaux de nuage, il eût vu la face du dieu de ses tribus.

La Péruvienne tenait sa porte entr'ouverte, elle se retourna vers Peblo qui était demeuré droit et immobile dans la chambre.

— Eh bien! lui dit ma grand'mère, tu hésites?

— Non.

— Qu'attends-tu?

— Tout.

— Explique-toi?

— Ma récompense.

— L'as-tu donc déjà méritée?

— Non, mais ma parole est sûre.

— Et la mienne, as-tu le droit d'en douter?

— Je suis donc ton esclave?

— Tu seras mon maître.

— Je veux un gage.

— Choisis.

— Un baiser.

— Prends.

Le roi des gitanos posa ses lèvres en feu sur deux lèvres de marbre; la Péruvienne ressemblait à cette statue de Judith qui est dans votre palais de Malamocco.

— Maintenant, commande, ordonne, dit Peblo, tu as cent mille hommes sous tes lois.

La Péruvienne et son guide marchèrent côte à côte dans la nuit noire; Peblo frappa à une porte.

— Est-ce là? demanda ma grand'mère.

— Non, mais il te faut changer de costume pour détourner tout soupçon. Nous sommes ici chez l'un de tes sujets.

Cette maison n'était ni moins ni plus misérable que celle

de Peblo. Une vieille femme, au visage horrible et couturé, aux vêtements souillés et au regard oblique, vint ouvrir.

La Péruvienne éprouva un frisson de dégoût.

— Donne-moi les habits de fête de ton fils, dit le gitano d'un ton d'autorité à la fois brusque et paternel.

La vieille s'éloigna et revint bientôt, portant un paquet qu'elle ouvrit aux pieds de la Péruvienne.

Ce paquet contenait tout un costume de picador, fait à la taille d'un enfant de quinze ans. Le costume était riche, élégant, complet.

— Quoi ! dit ma grand'mère, vous habitez des tanières, et vous remuez l'or à pleines mains. Vous vous couvrez de haillons, et vous avez des habits de velours ; vous êtes mendiants, et vous donnez ; vous êtes serviteurs, et vous commandez ?...

— C'est, parmi nous, l'avantage qu'ont les riches sur les plus grands seigneurs chrétiens qui ne sont qu'opulents. Nous jouissons, nous, de l'opulence et de la misère. Habille-toi.

Peblo se retira. La Péruvienne changea rapidement de costume et jeta un long manteau sur ses épaules.

Un quart d'heure après cette toilette, la fille de l'Incas et le gitano entraient à l'hôtel de don Vivès qui resplendissait de lumières et de joyeux accords.

On les fit passer dans un jardin sur lequel donnaient les fenêtres ouvertes des grands appartements illuminés.

Peblo et ma grand'mère se placèrent sous un grenadier aux fleurs couleur de sang, et attendirent en silence.

Ils entendaient le chuchottement des voix, et voyaient passer les dames et les cavaliers, les heureux de la fête !

Tout à coup, des pas glissèrent sur le sable du jardin, et don Vivès apparut dans une allée.

Peblo fit signe à la Péruvienne de ne pas bouger et avança de quelques pas.

— Vous avez donc eu bien de la peine, seigneur gitano, dit don Vivès à voix basse, à réunir vos doublons? Je désespérais presque de votre parole.

— Il n'est pas encore minuit, Excellence...

— Peu s'en faut. Ne dois-je pas être impatient? ma femme est si belle!...

— C'est justice... Çà! je vous apporte vos quittances. Tout a été payé dans la journée.

— Bon... Et le reste?

— Mon neveu tient le sac sous son manteau ; je l'en ai chargé, pour qu'il pût, jeune et bien vêtu, vous suivre jusque dans votre cabinet et y déposer son précieux fardeau.

Disant cela, le gitano, qui avait conduit don Vivès près du grenadier, ajouta :

— Approche, petit.

La Péruvienne entr'ouvrit son manteau, et, bondissant avec l'agilité du tigre, elle enfonça son stylet dans le cœur de don Vivès qui poussa un faible soupir et tomba comme foudroyé.

Le manche de l'arme était entré, à moitié, avec le fer, dans la plaie.

Peblo poussa le cadavre du pied et dit froidement :

— Il n'a pas souffert, la vengeance est noble, mon enfant.

La Péruvienne se pencha sur la tête de don Vivès et coupa une boucle de ses cheveux avec le tranchant de son poignard.

Le gitano la regarda faire; et, souriant avec amertume, il lui dit :

— Le souvenir du mort te sera-t-il plus cher que le vivant?

— Ce souvenir est pour ma fille, répondit la Péruvienne avec un sublime dédain ; je lui dois compte de son père!

Peblo chargea le cadavre sur ses épaules, et, montant sur une terrasse voisine, il le lança par-dessus le mur, dans un ravin qui longeait le jardin.

Après quoi les meurtriers se retirèrent soigneusement enveloppés dans leur manteaux, sans que les laquais affairés s'occupassent d'eux.

Le roi des gitanos conduisit ma grand'mère chez elle, et lui dit de prendre son enfant et ses objets les plus précieux, parce qu'il lui fallait quitter Madrid à l'instant même.

La glorieuse fille de l'Incas obéit à cet ordre comme fait l'esclave d'un sérail à son seigneur.

Elle prit son enfant dans ses bras et donna le coffre qui contenait son trésor à Peblo, en le priant de le porter.

Le gitano ne demanda même pas ce que renfermait ce coffre si lourd, et lorsque la Péruvienne fut prête pour le départ, il marcha devant elle.

A deux lieues de Madrid est une forêt redoutée. La Péruvienne et son guide y arrivèrent, s'y engagèrent et s'arrêtèrent sous l'arche d'un vieux pont jeté sur un torrent, alors desséché. Peblo fit retentir la forêt d'un coup de sifflet, et de toutes les broussailles sortirent des hommes, des femmes et des enfants qui vinrent se ranger autour du pont. C'étaient des gitanos de la tribu d'Elzingar qui venaient saluer leur roi. Ils allumèrent de grands feux, et Peblo leur présentant la Péruvienne, la proclama son épouse et leur reine. Des acclamations bruyantes accueillirent cette grande nouvelle et réveillèrent le peuple ailé qui dormait sous les feuillées. Le festin commença et s'acheva dans l'orgie, comme toute fête des tribus maudites; puis, chaque gitano se retira dans sa tanière, dans son buisson, et Peblo demeura en tête-à-tête avec sa femme.

Ma mère, à moi, qui avait alors deux ans, dormait d'un lourd sommeil sur un lit de feuilles sèches, le seul, hélas! qu'elle ait connu.

Quand les premiers feux du jour, traversant les clairières, tombèrent sur l'arche du vieux pont, ils éclairèrent la couche

nuptiale de la gitana, veuve et remariée le jour même de son veuvage.

Peblo dormait!... La fille du Soleil caressait les lèvres de son enfant avec une boucle de cheveux noirs que l'enfant baisait en jouant.

Voilà l'histoire de la Péruvienne ma grand'mère, histoire que je ne vous avais pas encore racontée, malgré vos instances, car elle navre mon cœur. Quant à ce qui m'est personnel, vous n'en ignorez rien. Je ne vous aurais jamais parlé de mon grand-père si la fatalité ne vous avait pas placée, vous que je chéris, dans une situation qui vous fait ressembler à la fille de l'Incas. Ma mère a épousé le successeur de Peblo, dont je suis née. Ma grand'mère a vécu jusqu'à un âge avancé, et elle a vécu plus heureuse dans ces hordes errantes, maudites, que ne le sont les grandes souveraines sur leurs trônes étincelants. La meilleure preuve de sa félicité, c'est qu'elle a légué à ma mère son trésor intact qu'avait toujours respecté le noble Peblo. Ma mère, heureuse aussi, n'a rien détourné de ce dépôt précieux qui serait encore entre mes mains si les édits royaux n'avaient pas exterminés ma tribu. Embarquée avec ma mère sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Italie, ce vaisseau a été attaqué par les Algériens. Ma mère a été tuée dans le combat, notre trésor volé, et je n'ai dû mon salut qu'à une galère de Venise qui nous a arrachés à nos ravisseurs.

Voilà comment, chère maîtresse, le hasard m'a conduite vers vous qui m'avez recueillie, presque nue, mourant de faim et de froid. Vous avez été mon ange gardien, je vous dois tout. Mon temps, mon corps, mon sang, vous appartiennent en toute propriété, car je vous aime comme on aime la Providence. Vous êtes pour moi l'idéal du bon et du beau. Je vous aime plus que le Dieu que je sers aujourd'hui pour vous plaire.

— Malheureuse ! répondit la signora Fabiani, veux-tu bien ne pas blasphémer.

— Pardon !

— Et tu n'as jamais entendu parler du coffre précieux ?

— Jamais, que m'importe ! Votre sourire est ma seule richesse enviée.

— Pauvre enfant !

— Eh bien ! l'histoire de la fille de l'Incas vous dicte-t-elle ce que vous avez à faire ?

La Vénitienne laissa tomber sa belle tête pâle sur sa poitrine.

— Vous avez aimé, reprit la gitana, vous avez aimé un noble cavalier qui n'était pas de votre nation ; il vous a trahie, il vous a oubliée ! Vous poursuivez ce cavalier. Vous le verrez bientôt peut-être, s'il vous repousse, songez à la Péruvienne.

La signora Fabiani secoua tristement la tête, et dit :

— Je n'ai pas un ami, Venezia, qui vienne frapper chez moi.

Ce fut dans ce même moment que le page du vicomte de Gourdon fit crier délicatement, sous son ongle, le bois de la porte dorée qui défendait la Vénitienne et la fougueuse gitana.



XIV

GOURDON S'EXPLIQUE CLAIREMENT.

— Quel est ce bruit? demanda la Vénitienne à la gitana qui, l'oreille tendue, le cou allongé, écoutait comme fait une tourterelle, la tête hors de son nid.

Le page se remit à gratter contre la porte un peu plus fort que la première fois.

— Voilà une visite qui semble arriver à point nommé, dit Venesia.

— N'ouvre pas avant de savoir qui est là, murmura l'Italienne troublée par de vagues pressentiments.

— C'est peut-être notre pauvre compagnon de voyage qui nous est rendu.

— Je ne l'espère pas; cet Albanais a le regard trop cruel et trop fourbe pour que son cœur soit accessible aux remords.

Le malheureux capitaine expiera dans une affreuse agonie le crime de m'avoir servie et protégée. Ils le feront mourir de faim !

On frappa de nouveau à la porte, mais, cette fois, ce fut d'un coup sec, à la façon d'un maître qui s'impatiente.

— Qui perd ainsi la tête de heurter à cette heure et à tout rompre ? demanda Venezia d'une voix impérieuse, en s'élançant, d'un bond, vers la porte.

— Ouvrez à Sa Seigneurie le vicomte de Gourdon, répondit le page avec timidité.

— Le vicomte de Gourdon !... murmura la Vénitienne. Je ne connais pas ce nom... Garde-toi bien d'ouvrir, on nous tend quelque piége.

Au lieu d'obéir, la gitana fit glisser les verrous et s'écria :

— Ah ! sotte que je suis !

Et elle courut se placer derrière le fauteuil de sa maîtresse, s'accouda nonchalamment, et dit tout bas :

— J'ai une bonne idée de ce vicomte, moi.

La signorà Fabiani recula son fauteuil ; émue par l'histoire qu'elle venait d'entendre, sa vive imagination fut frappée de cette apparition subite d'un homme qui, le front haut et l'œil fier, drapé à l'espagnole dans les plis d'un long manteau, s'avança jusqu'à trois pas d'elle et la salua avec les façons exquises de ce temps-là.

— Peblo ! Peblo ! glissa Venezia à l'oreille de sa maîtresse.

— Que me voulez-vous ? Qu'êtes-vous venu faire ici ? demanda l'Italienne avec hauteur.

— Prendre vos ordres, répondit le vicomte d'une voix douce.

— Mes ordres ?

— Sans doute. N'êtes-vous pas prisonnière dans ce château, sous ces somptueux lambris ?

— Qui vous l'a dit ?

— Vous-même.

— Moi, et quand cela ?

— Toutes les nuits depuis près de trois semaines.

— Toutes les nuits... répéta l'Italienne en se tournant vers Venezia. J'ai beau chercher...

— N'interrogez pas cette jeune fille; interrogez plutôt cette fenêtre... Celle-là, oui!

— J'y suis, s'écria la gitana, ce noble seigneur aura entendu votre chanson favorite...

— *La Spéranza!* interrompit la Vénitienne.

— *La Spéranza!* répéta Gourdon.

— Impossible! ma voix n'a pas tant d'étendue qu'elle puisse dépasser les remparts du château.

— Non, mais elle peut descendre dans les fossés de la citadelle.

— Et vous étiez dans ces fossés, une fois par un hasard béni... ô Providence!

— J'y étais toutes les nuits, et jamais par hasard.

— Peblo! Peblo! répéta la gitana à l'oreille de sa maîtresse, dont les joues rougirent tout à coup.

— Vous êtes donc du château?

— Maintenant, oui; hier et ce matin encore, je n'avais pas le droit d'y entrer. C'est pourquoi j'y venais de nuit.

— Qui êtes-vous donc et qu'êtes-vous ici?

— Je suis le vicomte de Gourdon, et le maître de cette citadelle, pour Sa Majesté le roi de Navarre.

— Le roi de Navarre! s'écria la Vénitienne; que sont donc devenus le Grec Ancyre et ses soldats?

— Ils sont morts.

La gitana tomba aux genoux de sa maîtresse, et, joignant les mains vers le ciel, elle murmura :

— Maintenant, Dieu tout-puissant des chrétiens, je crois en vous ; vous êtes juste et secourable.

— Monsieur, ce que vous me dites, reprit la Vénitienne, est tellement étrange que je ne le comprends pas bien. Vous portez le nom, vous avez les formes d'un gentilhomme, et les vêtements que cache mal votre manteau ressemblent à des haillons de livrée.

Le vicomte rougit à son tour et fit de son mieux pour se couvrir de la cape de Rochemorte.

— Ce n'est pas ma faute, madame, si vous me voyez dans cette affreuse toilette ; je sais trop ce que je vous dois de respect pour m'être permis une pareille licence, de mon plein gré ; n'accusez que vous...

— Moi? fit la Vénitienne avec étonnement.

— Vous. Le Grec Ancyre avait une fort belle garde-robe, mais je n'y ai rien trouvé qui fût à ma taille, et mon page m'ayant appris que vous occupiez les appartements du comte de Brissac, où sont des habits qui m'iraient très-bien, il a fallu que je vinsse frapper à votre porte dans l'état où me voilà.

— Pour Dieu! monsieur, expliquez-vous plus clairement, car j'attache à vos paroles une importance extrême, et l'incertitude me tient en émoi...

— Madame, si vous le souhaitez, je vous raconterai un bout de mon histoire qui vous expliquera l'énigme que vous cherchez.

— Volontiers.

— A une condition toutefois.

— Laquelle?

— C'est que mon récit achevé, vous me ferez également confidence d'une partie de vos aventures.

— Qu'appelez-vous mes aventures? demanda la signora Fabiani avec hésitation.

— On n'est pas Italienne, on ne se trouve pas en France, enfermée dans une citadelle, chantant la nuit des couplets mélancoliques et appelant à son aide un chevalier errant, sans être en veine d'aventures. Notez que je prends le mot en bonne part; et comme je suis, moi, chevalier errant par caractère, me voici à vos genoux prêt à vous servir...

— Et à m'interroger, interrompit la Vénitienne; ceci n'est pas très-chevaleresque; mais je me mettrai à votre discrétion pour satisfaire au moins en partie votre curiosité. Commencez donc votre récit; cette jeune fille est ma compagne, ne craignez pas de parler devant elle.

Venezia alla placer un fauteuil de beau velours à portée du vicomte, et revint s'asseoir aux pieds de sa maîtresse, sur le tapis.

— Madame, dit le gentilhomme en s'asseyant et passant l'une de ses mains dans les boucles luisantes de ses longs cheveux, mouvement qui découvrit un front noble et fier, je suis le vicomte Albert de Gourdon, seigneur de quatre ou cinq villages, huguenot par la grâce de Dieu, capitaine d'arquebusiers de par le roi de Navarre dont je porte la cornette blanche dans les grandes occasions, et j'ai vingt-neuf ans depuis hier.

La gitana fit un petit signe de tête qui semblait exprimer sa satisfaction; sa maîtresse demeura impassible.

— Il y a un mois, reprit le vicomte, j'avais obtenu du roi un congé pour aller visiter mes terres, où mes fermiers s'en donnent à cœur joie pendant que je fais la guerre, et comme je m'étais arrêté à Bordeaux, à l'hôtellerie des Deux-Couronnes, pour y laisser reposer mes chevaux, je fis dans cette auberge une rencontre qui influera beaucoup sur ma destinée, à ce que je crois.

Une noble dame qu'on disait arrivée de Venise depuis peu,

par un vaisseau encore mouillé dans le port, était descendue avant moi à l'hôtel des Deux-Couronnes. Quoique cette dame eût des façons magnifiques, et qu'elle eût retenu le plus bel appartement du logis, quoiqu'elle y fit une grosse dépense, sa suite était assez mesquine, comme vous l'allez voir.

La noble Vénitienne sortait toujours appuyée au bras d'un cavalier de haute taille, au visage tantôt souriant tantôt taciturne, et dont la démarche et les airs tenaient beaucoup plus du maître d'armes que du gentilhomme. Avec la meilleure volonté, on ne pouvait soupçonner ce quidam de la moindre parenté avec la femme élégante et distinguée dont il était l'appui. Quand la dame sortait, elle laissait au logis une jeune camériste à l'œil de feu, au visage doré, comme celui des Mauresses, d'un rayon de soleil africain, et cette jeune fille était la seule compagne de la belle étrangère.

Venezia et sa maîtresse baissèrent les yeux en même temps. Venezia fut la première à les relever effrontément.

— Vous comprenez, madame, qu'à mon âge, les gens de mon métier et de ma condition sont friands d'aventures et les cherchent un peu partout. Intrigué donc par la singularité de ce ménage, selon moi si mal assorti, d'une femme au printemps de sa vie et d'un quasi-barbon, d'un ange de beauté et d'un laid camarade, d'une femme faite pour le trône, — ici la Vénitienne tressaillit, — et d'un homme fait pour les corps de garde, je fus saisi d'une fantaisie toute naturelle, à savoir que je pris la dame en grande passion et l'homme en une aversion raisonnable.

La gitana fit un sourire rempli de délicieuse malice; ses petites dents blanches brillèrent sur le corail de ses lèvres, et, regardant sa maîtresse, elle murmura :

— Peblo !

La signora Fabiani leva la main et la laissa retomber mollement sur les joues de Venezia qui la baisa.

Gourdon feignit de ne pas remarquer ce badinage et continua :

— J'interrogeai l'hôtelier, qui m'apprit que l'étrangère était une Vénitienne conduite à Paris par son père, et arrêtée à Bordeaux pour une quinzaine de jours. Ne pouvant obtenir de plus amples renseignements, car la belle étrangère cachait son nom et ne se faisait appeler que *Signora* tout sec, je me fis donner une chambre contiguë aux appartements des étrangers, et, oubliant mes terres et mes fermiers, je me mis en tête de faire ample connaissance avec mes voisins. Quel fut mon étonnement, un soir que je regardais par le trou de la serrure, — les amoureux n'ont pas de vergogne en France et sont d'une rare indiscrétion, — quel fut donc mon étonnement lorsqu'un soir, pendant que les Vénitiens soupaient, m'avisant de regarder par un trou de serrure, j'aperçus la jeune femme assise seule à table, ayant à sa droite sa camériste, et à sa gauche monsieur son père, qui se dandinait avec cette belle prestance qu'ont d'ordinaire les laquais de bonne maison !

— Voyez si ce n'est pas drôle, en vérité? interrompit la gitana, l'œil langoureusement et malicieusement levé sur sa maîtresse.

Gourdon s'étonna quelque peu de cette familiarité, mais il continua :

— Comme j'ai la tête chaude, je me mis à bâtir tout un gros roman sur cette découverte. La belle Vénitienne était quelque princesse voyageant incognito, et prenant pour masque ce vilain soudard à mine refrognée qui, en public, lui donnait paternellement le bras, et face à face redevenait son valet très-humble. Ces belles suppositions me firent changer mon

plan de conduite et je résolus d'attendre, avant de déclarer ma flamme, comme dit M. de Ronsard. Je voulus suivre de loin et de près, tout à la fois, cette aventure ; je m'étudiai à éviter la rencontre de la signora, et je me décidai cependant à l'accompagner partout où elle porterait ses pas.

J'avais adopté ce système depuis deux ou trois jours, lorsqu'un beau matin j'appris de l'hôte que les trois voyageurs avaient quitté les Deux-Couronnes et avaient pris la route de Paris.

Je me mis immédiatement à leur poursuite, et comme nous entrions en plein pays catholique, pays fort malsain pour les amis du roi de Navarre, je pris un habit de rustre et congédiai mon laquais, en tête de mes équipages, ne conservant pour mon usage qu'un cheval assez commun qui me faisait passer pour un homme de rien ; vous voyez combien l'amour me trottait dans la cervelle.

Je voulais savoir où allait la dame de mes pensées, et j'étais décidé à la suivre jusqu'aux enfers, si, contre mon attente, elle ne me menait pas tout droit en paradis.

La gitana regarda encore sa maîtresse assez sournoisement et sembla lui insinuer, par ce nouveau coup d'œil, que cet étrange personnage était, au moins, d'une charmante politesse fort de son goût.

— Continuez, monsieur, dit la Vénitienne sans prendre garde aux réflexions de la jeune fille.

— Nous cheminâmes ainsi, reprit le vicomte, à petites journées, sans que les trois voyageurs fissent plus d'attention à moi qu'à un chien marchant sur leurs talons; et, dès la cinquième étape, je ne fus pas peu désappointé de voir mes trois pèlerins tourner la ville d'Angers, et se présenter à la barrière du château de cette ville qui s'est refermée sur eux jusqu'à ce jour. La ville d'Angers était, pour moi, une espèce de

gueule de loup où je m'étais venu fourrer très-étourdiment. Les bourgeois tenaient ou pour la Ligue ou pour le roi, et pendaient sans miséricorde ceux qu'ils soupçonnaient de calvinisme. Ma fausse position me fit comprendre que mon aventure touchait à son terme.

Néanmoins, poussé par ma mauvaise tête, j'attendis tout un grand jour, puis deux, puis trois, espérant voir sortir de cette damnée citadelle la belle étrangère que j'y avais vue entrer. Voulant la guetter de jour et de nuit, je me glissais à la brune le long des fossés, et je faisais sentinelle des yeux et de l'oreille du mieux que je pouvais.

Dès la troisième nuit, comme je rôdais aux environs de ce bastion que vous occupez, j'entendis un chant plaintif qui me rappela les refrains dont mon enfance avait été bercée sur les canaux de Venise, et les lagunes de l'Adriatique. Guidé par la voix mélodieuse, je me précipitai dans les fossés, au risque de me rompre le cou, et je reconnus l'accent sonore et suave de cette voix... Madame, c'était la vôtre, car cette belle étrangère si violemment aimée, si amoureusement poursuivie, c'est vous, vous, dont le nom même ne m'est pas encore connu.

— Et qu'avez-vous compris à ce chant?

— A quoi servirait d'être amoureux, s'il ne s'établissait immédiatement une intelligente sympathie entre les cœurs? J'ai compris le mystère de votre vie au château ; j'ai deviné que vous étiez retenue entre ces épaisses murailles par quelque enchanteur félon, et en digne chevalier, en paladi.. des temps héroïques, j'ai juré que je vous délivrerais des perfidies de votre tyran.

A dater de ce moment, je roulai projets sur projets dans ma tête. Je me rappelai les exploits de tous les héros du seigneur Arioste, et j'eus beau me creuser la cervelle, je ne pus trou-

ver le moyen de prendre, à moi tout seul, une citadelle formidable, gardée par de vaillants drôles, et défendue par des fauconneaux qui auraient dérouté Roland lui-même, si furieux qu'il pouvait être. Ne sachant monter seul à l'assaut de votre prison, je résolus de me faire aider de quelques amis, et, comme toute idée naît d'une autre idée, la pensée me vint d'intéresser le roi de Navarre dans cette affaire, et de lui conquérir une forteresse dont il a grande fantaisie depuis quelque temps.

J'écrivis à un ami que j'aime mieux qu'un frère, à un brave Gascon, nommé le chevalier de Pampelonne, grand chercheur d'estocades ; je lui racontai quelques bruits qui couraient par la ville, et lui demandai s'il ne ferait pas volontiers sa partie dans cette occasion.

Chose étrange! le Gascon avait, depuis trois mois, une dent contre la ville d'Angers et sa citadelle ; je ne sais trop pourquoi ; et il me fit dire qu'acceptant de grand cœur ma proposition, il allait la soumettre au prince de Condé, alors occupé près de La Rochelle, et qu'il ne tarderait pas à me venir prêter main-forte. Il me conseilla, en outre, de me faire citadin d'Angers, aussi bien que je pourrais, pour le tenir au courant de tous les événements favorables à notre entreprise.

Alors, je me fis laquais d'un nommé du Halot, qui avait été gouverneur du château, et qui, dépossédé par Brissac, nourrissait contre vos geôliers de secrets ressentiments. Mon servage ne dura pas moins de quinze jours, et les habits que vous voyez sont les insignes de la charge de palefrenier que j'ai remplie, avec zèle, pendant tout ce temps. La nuit, je m'échappais de la ville et je venais vous écouter sous cette fenêtre. J'ai été tenté bien souvent de vous répondre et de vous rassurer, mais la prudence m'a fait taire.

Bref, mon Gascon est arrivé hier à Angers sous un déguise-

ment de moine, et le rusé compère a si bien emmanché notre conjuration, que nous sommes entrés aujourd'hui, à midi, dans votre prison, et qu'après avoir tué le Grec et fait prisonniers tous ses soldats, nous avons planté la cornette du roi de Navarre sur le plus haut donjon.

— Ainsi, ces coups d'arquebuse et ces cris que j'ai entendus dans la journée, c'étaient...

— C'était un superbe vacarme en votre honneur, Madame... Ne vous en êtes-vous donc pas doutée?

-- Non. Je croyais que le gouverneur faisait répéter à sa garnison quelque excercice de guerre. Monsieur le vicomte, ajouta la Vénitienne en tendant à Gourdon sa main veinée d'azur, douce et blanche comme l'aile d'un cygne, vous m'avez rendu un signalé service et je suis votre amie.

— En ce cas, madame, l'amitié se révélant par la confiance, veuillez me dire en quoi je puis vous être utile, car vous n'êtes pas encore libre de tout danger.

— Qu'ai-je à craindre, maintenant que vous commandez ici?

— Mon commandement peut être bien éphémère, et je ne répondrais pas de voir mon autorité aboutir, avant deux fois vingt-quatre heures, à un petit supplice bien épouvantable.

— Que dites-vous là?

— Je dis que dans ces temps de surprises, d'escarmouches, d'intrigues et de batailles, les gentilshommes durent peu quand ils ont le cœur chaud. En d'autres termes, nous sommes ici une poignée de braves gens qu'attend la gloire ou la roue, selon que monseigneur de Condé viendra ou ne viendra pas nous secourir.

— Expliquez-vous, de grâce!

— Voici le fait : les royalistes et les ligueurs seront demain soir aux portes de la citadelle, et si le prince de Condé ne les devance pas ou ne les suit pas de près, il y a gros à parier que

nous serons forcés et punis pour trahison. Or, ce crime mène, pour la première fois, les manants à la potence et les nobles à la roue. Vous voyez que c'est sévère.

— Et c'est pour moi que vous avez affronté ces périls ?

— Non, madame, c'est pour moi-même en vérité, car vous savez ce qui se passe dans mon cœur... je crois vous l'avoir dit.

La Vénitienne leva ses beaux yeux sur le vicomte, et elle contempla, sans trouble, ce visage qui reflétait une calme énergie mêlée à une noble candeur.

Le regard de la gitana lançait des étincelles, et ses traits intelligents trahissaient la joie secrète qui faisait battre son cœur et gonfler sa poitrine.

— Madame, reprit Gourdon, je vous ai raconté mon histoire, me laisserez vous ignorer la vôtre ?

XV

LES CONFIDENCES DE GOURDON.

— Je suis de famille patricienne, répondit à Gourdon l'Italienne, pendant que Venezia semblait applaudir à sa franchise. Le nom de mes pères est inscrit sur le Livre d'or ; permettez que je vous le laisse ignorer : j'ai été trop cruellement punie de l'imprudence que j'ai commise en me fiant à la loyauté du gouverneur de cette citadelle. J'ai quitté ma patrie pour me rendre à Paris où m'attend le dénouement d'un drame terrible : drame qui emportera ma vie dans un paradis de délices ou dans un noir tombeau ! N'osant confier à aucun de mes parents, à aucun ami, le secret de mon voyage et de mes projets, j'ai pris pour guide un soldat de fortune, un homme à gages, un spadassin redoutable, capable de me faire respecter sur mon chemin. J'ai débarqué à Bordeaux, et suis venue jusqu'ici,

m'abandonnant à la sagesse et à l'expérience de ce guide, assurée par lui que nous trouverions un protecteur dans M. le comte de Cossé, gouverneur de ce château. A peine entrée dans ce repaire de brigands, le lieutenant du comte de Cossé me déclara, formellement, que pour en sortir il fallait accepter l'odieuse condition de l'épouser. L'éclat de mon titre, la fortune et le rang qu'il annonce avaient séduit ce misérable et encouragé son insolence. Je rejetai avec horreur ses propositions, et, aussitôt, il me sépara de mon guide, l'enferma dans je ne sais quel réduit de ce château; puis, croyant me vaincre par la terreur, il me menaça de faire mourir mon père (le guide), si je ne lui accordais ma main.

Telles sont les menaces qu'il m'a faites ce matin même, menaces que j'ai repoussées avec dédain, préférant la mort pour moi-même à l'ignominie d'une semblable alliance.

Vous êtes venu à mon secours; soyez béni! Vous me demandiez si vous n'auriez pas de nouveaux services à me rendre; monsieur le vicomte, franchement, je vous répondrai : Oui, vous devez m'en rendre deux, dont Dieu vous récompensera.

— Ordonnez, madame.

— Tout d'abord, vous profiterez de votre toute-puissance dans ce château conquis pour faire rendre la liberté à mon serviteur qui est dans quelque cachot secret, à ce que m'a dit l'Albanais.

— Je vais mettre mon Gascon Pampelonne en campagne. Il connait tous les recoins et toutes les oubliettes de la citadelle. Ainsi, n'ayez aucun souci de ce côté.

— Quand cette homme sera libre, vous nous ferez sortir d'ici tous les trois, ajouta la Vénitienne en montrant la jeune fille.

— Et vous me permettrez de vous accompagner ?

— Et vous cesserez de nous suivre... Peut-être un jour nous retrouverons-nous.

— Peut-être! répéta Gourdon avec un soupir étouffé,

— Oui, peut-être ; et si je suis plus heureuse alors qu'aujourd'hui, vous serez royalement récompensé de votre loyauté.

— Royalement ! se dit le vicomte en réfléchissant à cette expression.

— Ainsi vous m'avez donné votre parole de gentilhomme, monsieur ? continua la Vénitienne.

— Je l'ai donnée, madame, répondit Gourdon, dominé par la voix grave et le port majestueux de la Vénitienne.

— Je vous prie encore de laisser croire à vos amis que mon guide est mon père.

— Je le promets.

— Merci !... Prenez cette bague et portez-la en souvenir d'une amie qui a l'ingratitude en horreur.

Le vicomte tendit la main, se laissa passer au doigt un brillant magnifique et dit :

— Ainsi, voilà où s'arrête votre confiance. Vous me demandez deux chétifs services, et vous refusez de m'apprendre quelle douleur vous a arrachée du toit de vos pères pour vous jeter sur notre pauvre terre de France, en proie aux guerres civiles et aux désastres qu'enfantent les partis ; vous refusez de me prendre dans votre escorte...

— J'ai trop d'espoir en votre avenir pour exposer votre tête à des périls sans nombre... Vous parlez des partis qui déchirent la France, monsieur de Gourdon... apprenez que nous ne sommes pas, vous et moi, du même parti.

— Quoi ! étrangère, avez-vous donc aussi votre drapeau parmi nous ?

— Vous êtes pour le roi de Navarre et moi pour le... roi de... France.

La Vénitienne n'acheva sa phrase qu'avec un violent effort qui n'échappa point au vicomte.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, ces deux partis n'en feront bientôt plus qu'un pour leur propre gloire.

— Ce jour-là je ne serai pas moins votre amie que dans ce moment... Merci de nouveau, vicomte... à demain et à jamais !

Gourdon se leva, salua profondément, fit un pas vers la porte et revint.

Tout à coup il s'élança vers la porte, comme saisi de vertige, et disparut dans la pièce voisine.

La gitana le suivit, armée d'un flambeau, le rejoignit dans le vestibule, et lui ouvrant la dernière porte, pendant que son ardente prunelle se fixait sur ses yeux égarés :

— Il a fallu que vous fussiez bien brave pour nous délivrer, seigneur capitaine, dit-elle ; mais si vous nous laissez partir seules, vous serez, ma foi ! bien timide.

Et elle s'esquiva.

Le vicomte, étourdi par ces mots rapides, erra longtemps sur les remparts de la citadelle, sans rien voir, sans rien entendre, et courut ainsi, suivi du page, de bastions en bastions, des tours dans les réduits, des réduits aux places d'armes jusqu'à ce qu'enfin le page lui dit :

— Monseigneur, voilà six fois que vous faites le même chemin : seriez-vous en peine de retrouver votre logis ?

— C'est juste, mon enfant, conduis-moi.

— Où doit coucher Son Excellence ?

— Du diable si j'en sais quelque chose. Mène-moi chez le chevalier, mon ami.

— Au petit pavillon ?

— Au petit pavillon, soit.

Le vicomte entra dans la chambre de Pampelonne, au moment où celui-ci venait de s'endormir.

— Qui va là ? s'écria le chevalier en sautant sur son épée pendue à son chevet.

— Allons! en voilà un qui rêve et qui a peur de son ombre, maintenant.

— Dame! mon cher, dit en riant le Gascon, il est sage d'avoir peur, quand on a, comme moi, une femme et un jacobin à ses trousses.

— Il bat la campagne tout éveillé!

— Je ne bats rien du tout. L'histoire est trop longue pour vous la raconter cette nuit. D'où diantre sortez-vous?

— C'est mon secret.

— Très-bien, ceci est clair... Et avez-vous soupé avec votre secret?

— Non.

— Ah çà! mon ami, quelle vie menez-vous? Vous nous dites que votre couvert est mis quelque part, que votre lit est préparé, que vous êtes ici chez vous, et vous me revenez sale à faire frémir et le ventre creux! Vous aurait-on mis à la porte, par hasard?

— Mon cher Pampelonne, j'en ai pour deux heures avant de t'avoir tout dit.

— Grand merci! Demain la journée sera longue en diable et je n'aurai qu'à vous écouter. Obligez-moi seulement de répondre à ces deux questions: Avez-vous faim et soif depuis vingt-quatre heures que vous n'avez ni bu ni mangé?

— Non.

— Parlez-moi d'un estomac d'amoureux; il n'a de rival que chez les dromadaires.. Voulez-vous partager mon lit?

— Oui.

— Eh bien! corbeuf! mettez-vous là, et soufflez sur la bougie... me voilà mort jusqu'au grand jour!

Le Gascon fit tête au mur, et quoiqu'imaginât Gourdon pour lui arracher une parole, il resta bouche close et dormit bientôt comme un homme qui n'a rien de plus et rien de mieux à faire.

Quoique le soleil frappât depuis plus d'une heure les croisées du pavillon du sous-gouverneur, Pampelonne et Gourdon dormaient encore. Le chevalier, qui avait passé toute la nuit précédente à courir à travers champs, à escalader le logis du capitaine du Fresne et à mystifier du Halot, était couche sur le même côté qu'il avait choisi pour s'endormir, et en était à son premier somme. Le vicomte, qui avait employé à de vagues rêveries sa première heure de repos, avait fini, grâce à sa nature vigoureuse, par fermer les yeux et imiter son camarade de lit.

Les deux amis étaient donc plongés dans ce bienheureux état qui, chaque nuit, depuis plus de six mille ans, prouve à tous les poltrons de la terre que la mort n'est pas si laide qu'ils l'imaginent.

Gourdon fut le premier à se réveiller, et, sans malice, il poussa rudement son compagnon.

— Pour l'amour de Dieu, mon cher vicomte, laissez-moi au moins faire le tour du cadran, j'y tiens.

— Pampelonne, mon garçon, tu n'es pas amusant depuis hier soir.

— Allons! monsieur de Gourdon, s'écria le chevalier, je vois que vous mourez d'envie de me parler de votre princesse. Donnez-vous-en une fois pour toutes, je vous écoute ; quand vous aurez fini, je recommencerai mon somme.

— Mais il est grand jour!

— Qu'est-ce que cela prouve?... Ne sommes-nous pas en pays conquis, et n'ai-je pas le droit d'y faire grasse matinée!... Ah çà! où en êtes-vous de votre amourette! Et qu'est-ce, enfin, que cette passion biscornue dont vous vous êtes empoisonné? Est-ce tout bonnement pour partager mon lit et me tenir éveillé que vous avez pris le château d'Angers?

Gourdon ne put tenir à cette apostrophe, débitée sur un ton

moitié sérieux, moitié railleur, et accompagnée de ces inexprimables grimaces que font les gens arrachés brusquement à leur sommeil. Il répondit avec un rire bien franc ;

— Mon ami, je m'étais trompé du tout au tout, en entreprenant la conquête de la dame en question. Elle n'est point ce que je me figurais.

— Bon ! qu'est-ce donc ?... Une vieille ? une laide ?

— Triple fou ! pas de mauvaises plaisanteries.

— Hé ! donc, si c'est une femme jeune, jolie, en quoi vous êtes-vous trompé, s'il vous plaît ?

— En ce que je croyais l'aimer tout simplement.

— Et vous ne l'aimez pas ! Vous n'aimez pas une femme pour qui vous avez fait quatre-vingts lieues en pays ennemi, étrillé et bouchonné les chevaux d'un cuistre pendant trois semaines, et pris un château-fort à vous seul ou peu s'en faut !... Ventre du pape ! que feriez-vous donc si vous aimiez ?

— Je n'aime point cette femme ; je suis en adoration devant une divinité.

— Ah ça vicomte, quelle histoire me racontez-vous là ?... Je vous somme de me laisser dormir.

— Je croyais, reprit Gourdon sans s'arrêter à cette exclamation, poursuivre un caprice, une de ces petites passions que les obstacles irritent, mais qui tiennent plus de place dans la tête que dans le cœur. Je croyais entrer dans le boudoir de mon étrangère comme j'étais entré dans cette citadelle, en vainqueur ; bref, je m'étais imaginé n'avoir qu'à me présenter chez elle pour trouver bonne table et bon logis. Eh bien ! brave Pampelonne, j'ai rencontré dans mon inconnue une grande dame qui, le diable le sait, a dû porter quelque part quelque couronne.

— Ah bah !

— Figure-toi des yeux fendus comme ceux d'une biche, doux,

voluptueux et parfois éclairés d'étincelles foudroyantes ; un geste grave, un parler majestueux qui s'efforce de cacher l'accent du commandement, un maintien noble, sans raideur, et gracieux toujours; une toilette de reine et un front assez haut pour briller sous le plus beau diadème.

— Peste ! je commence à me réveiller tout de bon ; si c'était par hasard la reine des Espagnes ?

— Ne t'ai-je pas dit qu'elle est Italienne !

— Je l'avais oublié ; alors c'est une Médicis !

— C'est une Vénitienne, tu le sais bien.

— Je ne savais pas que les républiques eussent des reines. Finalement, avez-vous osé déclarer votre amour ?

— Je l'ai osé.

— A la bonne heure !... et on vous a répondu ?

— A ma déclaration, pas un mot.

— Vous voilà bien avancé. J'imagine que vous avez insisté ?

— Je n'en ai pas eu le courage ; j'étais ébloui, dominé... Cette femme a fait de moi ce qu'elle a voulu ; j'étais à ses pieds comme aux pieds d'un trône; du rôle d'amoureux, j'ai passé à celui d'humble sujet, et toute ma passion s'est transformée, sous ce regard royal, en une respectueuse obéissance.

— Dites donc tout uniment que cette sirène vous a ensorcelé. Ah ! le triste rôle que vous avez pris là, mon cher !

— Ensorcelé, soit ! Il n'est pas moins vrai qu'à ma fougue amoureuse elle a opposé un calme triomphant, et qu'elle a fait de moi tout ce qu'elle a voulu. D'abord, elle m'a demandé et a exigé de moi, sur parole, la liberté de... son père !

— Et où est monsieur son père ?

— En prison, où l'a fait mettre le Grec Ancyre.

— En prison, une tête couronnée ! à Vincennes, sans doute !

— Ici même. J'ai promis... Le difficile est de savoir où est cette prison ; mais je compte sur toi.

— Sur moi ! Est-ce que je connais les cachots de M. de Cossé, par hasard ?

— Tu m'as dit savoir l'assiette du château sur le bout du doigt.

— Ma foi ! mon savoir ne va pas si loin. Madame du Fresne m'a bien enseigné, par-ci, par-là, quelques coins qu'elle avait visités ; mais enfin, nous chercherons... Après ?

— Le père mis en liberté, j'ai juré que je ferais évader toute la famille.

— Je comprends... Vous allez servir de guide et d'escorte à cette archiduchesse, et nous laisser arquebuser par les catholiques... Si c'est galant, ce n'est pas amical.

— Je resterai avec vous pour me faire tuer.

— Bon ! autre projet... Mon cher vicomte, vous avez le diable au corps... Croyez-moi, plantez-là votre héroïne, et vivez tant que vous pourrez, pour assommer la clique des Guise... Sur ce, comme vous êtes un camarade fort insupportable et qu'il n'y a pas moyen de dormir à vos côtés, levons-nous et tâchons de dénicher votre futur beau-père... A propos, quel est le nom de ce brave homme, s'il vous plaît ?

— Je l'ignore.

— Hein ?

— Je l'ignore.

— Quoi ! vous n'avez pas même appris le nom de cette femme adorée ?

— Je l'ai demandé, mais des raisons d'État, apparemment, commandent une absolue discrétion.

— Ah ! que vous m'affligez. Corbeuf ! vicomte, mon pauvre ami, j'aimerais mieux vous savoir la jaunisse que cette piteuse aventure !

Pampelonne achevait à peine ces mots que le baron de

Rochemorte entra dans la chambre. Il était précédé du petit page portant un énorme paquet.

— Chevalier, s'écria Rochemorte, habillez-vous lestement, et venez voir l'un de vos cauchemars.

— Lequel ?

— Le jacobin.

— Bah ! l'auriez-vous fait pendre, hein ?

— Venez.

Le Gascon sauta à bas du lit, et tout en expédiant sa toilette :

— Que portes-tu là ? demanda-t-il au page.

— C'est la suivante de la signora qui m'a remis ce paquet pour monsieur le vicomte de Gourdon.

Gourdon ouvrit le paquet et y trouva un costume complet choisi parmi les habits de luxe du comte de Brissac. Il remarqua que le manteau était de velours vert, que les rubans étaient verts, et il trouva caché dans un ruban d'épée, très-coquettement arrêté, un petit billet qui contenait ce seul mot :

Speranza.

Il s'habilla, l'âme en fête, et au lieu d'attacher le nœud à son épée, il ouvrit son pourpoint et le mit sur son cœur.

Les trois gentilshommes sortirent du pavillon pour se rendre sur les remparts où les attendait un spectacle hideux.

XVI

LE MOINE.

Nous ferons faire ici quelques pas en arrière à nos lecteurs pour l'intelligence du récit.

Lorsque la populace d'Angers eut conduit du Halot, son prisonnier, au gouverneur de la ville, le gouverneur, intimidé par les cris furieux que poussaient les ligueurs, se vit forcé de présider un conseil de justice, qui condamna le malheureux du Halot à être roué vif.

Nous savons cela.

Or, comme on menait le condamné en prison et qu'on l'accablait, chemin faisant, d'injures et de coups, un jeune moine vint à passer et demanda ce qu'avait fait cet homme.

— Vous n'êtes donc pas du pays ? lui dit un voisin.

— Je sors du cloître des dominicains de la ville de Sens, et ne suis à Angers que depuis un moment.

— Oh ! oh ! si vous venez des dominicains, vous devez vous réjouir avec nous, car cet homme qu'on va supplicier est un grand scélérat, ennemi de la Ligue et vendu aux hérétiques.

— Bonne prise !... Et vous l'appelez ?

— Michel Bourrouge du Halot, l'ancien gouverneur de la citadelle.

Le moine se mêla au peuple, aborda le prisonnier et lui glissa ces mots :

— J'arrive un peu tard pour vous demander à souper, mon oncle !

Du Halot leva la tête, tressaillit à la vue de cette robe noire qui lui rappelait Pampelonne, et dit :

— Qui êtes-vous ?

— Et quoi ! avez-vous la mémoire si courte que vous ne reconnaissez pas votre petit Jacques ?

— Le fils de ma sœur !

— A qui vous donniez de si bons soufflets... Mon Dieu ! oui ; il paraît que Dieu vous les rend tous aujourd'hui, mon digne oncle... Mais il ne s'agit pas de cela ; avez-vous fait choix d'un confesseur ?

— Non.

— Voulez-vous de mon humble ministère ?

— Oui... dit du Halot après une courte réflexion ; oui.

— Très-bien. Alors faites-moi demander. Je loge à la *Mule bâtée*, dans le faubourg.

— Sous quel nom ?

— Mathieu le dominicain. N'oubliez pas ce titre, il est en grande faveur dans ce temps de sainte ligue.

Disant cela le jeune moine s'éloigna.

Lorsque le geôlier eut poussé les verrous du cachot de son nouveau prisonnier, il lui cria à travers la porte :

— Vous faut-il quelque chose, mon maître?

— Donnez-moi de quoi écrire, et prenez cette pistole que je glisse sous la porte.

— A l'instant... à l'instant, mon gentilhomme, vous allez être obéi.

Du Halot écrivit deux lettres : l'une à Pampelonne, nous l'avons lue; l'autre à son neveu :

« Mon cher Jacques, disait celle-ci, rends-moi l'important service de porter le billet que je renferme, sous ce pli, à son adresse. Si le chevalier de Pampelonne se présente, lorsque tu le feras demander à la barrière du château, tu l'examineras avec soin, de manière à pouvoir le reconnaître plus tard en toute occasion.

« Aussitôt ma commission faite, viens me trouver; viens m'apporter les secours de la religion. Tu seras magnifiquement récompensé!

« Ton malheureux oncle,

« DU HALOT. »

Au moment où la nuit chassait les dernières lueurs du crépuscule, le geôlier ouvrit le cachot de son prisonnier, introduisit le confesseur que du Halot avait demandé, et referma la porte à double tour.

Du Halot, attaché par un carcan à un poteau, était étendu sur un lit de paille. Sa prison était étroite, humide, lugubre et noire.

— Tu as bien tardé, cria du Halot, au jeune moine, avant que la porte ne fût refermée.

— J'ai porté votre lettre au château; on m'a fait beaucoup attendre, et encore en pure perte de temps.

— Tu n'as pas vu le chevalier?

— Non... Il ne s'est pas présenté. On l'a vainement cherché dans tous les coins de la citadelle.

— Et ma lettre?

— Je l'ai remise à certain M. de Chinon qui paraît jouer un grand rôle parmi ces hérétiques.

— Très-bien... elle parviendra... cela suffit.

Le moine posa sur le carreau une lampe grossière que le geôlier lui avait prêtée, puis il vint s'asseoir à côté du prisonnier, se signa, marmotta quelques prières, et voyant que du Halot ne bougeait pas, il lui dit :

— Eh bien! mon oncle, vous ne vous préparez pas?

— A quoi diable veux-tu que je me prépare?

— A la confession... vous êtes-vous jamais confessé?

— Une ou deux fois, oui... mais il y a de cela un quart de siècle.

— Heu! Vous allez m'en dire de belles, alors. Enfin, récitez toujours un bon *Pater*.

— Ah çà! te moques-tu de moi, interrompit du Halot, et n'es-tu venu ici que pour me faire parler latin?

— Les prières se font en latin et la confession en français, mon cher oncle; rentrez donc en vous-même, au lieu d'offenser le culte, dit le dominicain avec onction.

— N'as-tu pas eu le projet et l'espoir de me sauver, en te glissant dans ma prison?

— De sauver votre âme, certainement.

— Sauvons le corps pour commencer.

— Non pas : l'âme d'abord, et, si nous en avons le temps et la possibilité, nous méditerons sur le reste.

— Te voilà devenu bien cagot?

Le moine montra sa robe noire, et se frappa trois fois la poitrine; puis il avança l'oreille et dit :

— Y êtes-vous?

— Mais sais-tu bien, s'écria le prisonnier, que je crois commettre un gros péché en prenant pour confesseur un chenapan comme toi.

Le jeune homme leva les yeux au ciel avec une résignation douloureuse, lui offrant cette injure comme le martyr offre ses douleurs à Dieu.

« Au fait, se dit du Halot, cela ne peut pas me nuire; expédions vite ce fanatique. » — Avant tout, mon cher neveu, explique-moi ce que tu es venu faire à Angers?

— Vous voir.

— Je n'en crois rien, tu savais que je te recevrais mal. Pourquoi donc as-tu changé de nom? pourquoi Jacques Clément s'appelle-t-il Mathieu le dominicain? Voyons, sois franc, puisque tu m'exhortes à la confession, donne l'exemple.

— J'ai changé de nom par ordre supérieur, comme c'est l'usage dans notre communauté lorsqu'un frère est en voyage ou en mission, Le seigneur Ancyre avait demandé à mon couvent un homme pieux pour diriger la conscience d'une dame qui habitait passagèrement le château d'Angers.

— En voilà bien assez, interrompit du Halot, je devine le reste; Ancyre retenait, en effet, une belle Italienne au château; il aura demandé un moine débauché pour diriger tout de travers l'âme de sa captive, et l'on t'aura envoyé; à coup sûr, on ne pouvait choisir un drôle plus complet, et je serais bien surpris que tu n'eusses pas essayé de séduire pour ton propre compte, hein!... Allons! j'ai deviné... tu es bien mon coquin de neveu!

Le regard de Jacques Clément brilla d'un feu sauvage.

— Vous confesserez-vous? dit-il.

— Pour tuer le temps, je le veux bien, répondit du Halot.

Et il commença une longue série d'aveux que le dominicain

écouta dévotement. Comme il achevait sa confession par le récit de l'un des actes les plus reprochables de sa vie, il s'aperçut d'un tressaillement soudain dont son neveu ne put se défendre. Alors, s'interrompant :

— Ceci t'intéresse, n'est-ce pas, mon petit Jacques ?

— Continuez, répliqua le confesseur, redevenu calme.

Du Halot acheva de débiter ses fautes, péchés et crimes, puis il reçut l'absolution.

— Maintenant que vous voilà débarrassé de vos souillures, dit le neveu, causons familièrement de vos affaires terrestres, oublions ma robe noire, et la vilaine cérémonie qui vous attend. Mon cher oncle, je vous plains de tout mon cœur, car le roi, au nom duquel vous avez été condamné, est un nouvel Hérode, un apostat (1).

Un changement rapide s'était opéré dans le maintien, le ton et les traits du jacobin. Son front pâle semblait s'être éclairci ; ses yeux baissés ou levés, avec l'expression mélancolique de l'extase, avaient perdu leur langueur ; ses joues blêmes s'étaient un peu ranimées ; son geste devint trivial, et le son de sa voix prit un volume qu'il avait jusque-là dissimulé.

— Ma foi ! dit le prisonnier, je te reconnais mieux ainsi. Quelle idée diabolique t'est venue de te faire moine ?

— Ne parlons jamais du diable, s'il vous plaît ; c'est une méchante évocation... Vous m'avez dit, je crois, tout à l'heure, que ce petit coffre contenait, lorsque vous vous en êtes emparé, des poignées de pierreries...

— Ah ! ah ! il paraît que si tu n'aimes pas à parler du diable, tu ne te défends pas de l'écouter.

— C'est tout différent, vous l'avouerez.

(1) Les furieux de la Ligue ne désignaient Henri III que sous les noms d'Hérode et de Julien l'Apostat.

— J'avouerai tout ce que tu voudras, pourvu que tu te montres docile à mes désirs, à mes dernières volontés, peut-être.

— Je vous obéirai servilement.

— Bien ! commençons donc par le plus important.. fais-moi sortir de ce bouge.

— Il n'y faut pas penser, vous êtes gardé par un geôlier qui se ferait hacher pour la Ligue, et que nul trésor ne pourrait séduire. D'ailleurs on a mis les scellés sur tous vos biens, et vous êtes, maintenant, aussi pauvre que moi.

— Ainsi, je vais être assassiné ?

— A moins d'un miracle, vous serez roué demain matin; prenez votre parti.

— Je le prends, murmura le prisonnier d'une voix sombre ; mais il me faut un vengeur, et à ce vengeur, je ferai les largesses d'un roi.

— Hum ! Auriez-vous en réserve, par hasard, le petit coffre dont vous m'avez parlé ?

— As-tu gardé, sous ta soutane, ce cœur intrépide que tu avais, tout enfant?

— Je l'ai.

— Es-tu encore capable de poursuivre une pensée avec cet infatigable acharnement que je t'ai connu ?

— Je peux ce que je veux.

— Autrefois, ton caractère sombre, tes haines sourdes et violentes, ta précocité vicieuse, ont fait mourir ton père de chagrin. A son lit de mort que tu avais déserté pour courir les grands chemins, son seul chagrin était de t'avoir mis au monde, pensant que tu finirais par la potence; et j'étais de son avis...

— Voyez ce que Dieu fait de ses créatures, interrompit

Clément avec humilité. C'est moi qui recevrai, demain, votre dernier soupir... La roue vaut bien le gibet.

— Dans ce temps-là, reprit du Halot, tu aurais, pour dix pistoles, assassiné ton meilleur ami...

— Quant à cela, j'ai totalement changé. J'aurais tué un ami pour dix pistoles, aujourd'hui, je tuerais un ennemi pour rien.

— Tu n'as donc plus un seul ami sur la terre?

— J'en ai en France, dans ce moment, cent mille environ pour lesquels je me ferais écharper.

— Alors, tu comptes tes ennemis par millions?

— Oui, les royalistes et les hérétiques. Tout ce qui n'est pas aux Guise et à la Ligue m'est ennemi mortel.

— Très-bien!... Tu seras mon vengeur, car l'homme qu'il faut frapper est hérétique, huguenot.

— Son nom?

— Le chevalier de Pampelonne.

— Et il est...

— Dans la citadelle qu'il a surprise, avec moi, par trahison.

Du Halot raconta à son neveu tout ce que nous savons des ruses de Pampelonne. Jacques Clément écouta avec une grande attention, et lorsque le prisonnier eut achevé, il lui dit :

— Vous serez vengé, je le jure sur la croix.

— Bien! mon enfant. Maintenant je vais te récompenser d'avance du zèle que tu mettras à cette vengeance... mais je la veux terrible, raffinée!... Je veux, ajouta-t-il en se reprenant, que le souvenir de mes tortures t'inspire, et que pour chacun de mes os broyés par le bourreau, tu arraches un soupir de l'âme de mon assassin et un cri de ses entrailles... Je compte sur ce génie qu'annonçait ton enfance.

Le moine hocha la tête et ne répondit pas.

— Lorsque tu quittas le toit paternel, il y a trois ans, reprit du Halot, tu étais déjà joueur et libertin. Plus tard, je l'ai appris, tu t'es adonné aux vices les plus grossiers. Ton entrée chez les dominicains de Sens est un problème pour moi, car, à quinze ans, tu ne savais pas lire, et ton ignorance faisait la honte des tiens. Il est impossible qu'il ne reste pas dans ton cœur quelques racines pourries ; tu es trop jeune pour que la morale ait étouffé toutes tes passions. De ces passions, laquelle t'est restée ? qu'es-tu encore ? ivrogne, joueur, débauché ?

Jacques Clément ne bougea pas. Sa tête demeura courbée sur sa poitrine et sa bouche fermée.

— Bien ! je vois que tu as ajouté l'hypocrisie à toutes tes turpitudes. Tu es donc au grand complet l'homme qu'il me fallait. Or, pour apaiser, ou plutôt pour assouvir tes appétits, comme tu n'as ni sou ni maille, tu dois subir, à chaque instant, le supplice de Tantale. Je vais donc te mettre à même d'effacer le roi dans ses débauches, en te donnant des tonnes d'or... car il t'en faut tout autant, et encore mourras-tu pauvre.

Le regard du moine brilla dans l'ombre, et il passa une main sèche et nerveuse dans le long duvet de sa barbe.

— As-tu la mémoire bonne ? reprit du Halot.

— Non, mais je prends des notes au besoin.

Disant cela, Clément fouilla sous sa robe, et en tira un étui garni de plumes, d'encre et de papier ; puis il alla chercher la lampe et se rassit près de son oncle.

— A merveille, continua du Halot, ouvre bien l'oreille ; je commence :

Tu sais, par ma confession, que le pirate qui avait capturé, il y a dix ans, le vaisseau espagnol chargé des débris des tribus gitanos, fut attaqué le même jour par une galère de Ve-

nise sur laquelle j'avais pris parti, étant alors à la solde du doge. Tu sais encore qu'en entrant dans la cabine du chef des corsaires, j'y trouvai un jeune enfant, une petite fille pleurant sur le corps inanimé d'une belle jeune femme baignée dans une mare de sang. Tu sais que dans cette même cabine, guidé par les indications de la petite gitana, je trouvai un coffre en bois d'acajou et à coins d'or, et que, forçant la serrure, j'y vis des diamants, des émeraudes, des lingots, tout un trésor de sultan. Ébloui, mais rapide dans ma résolution, je demandai au jeune enfant s'il savait ce que contenait cette boîte. La gitana me répondit que non. Dès ce moment, je la pris sous ma protection.

Notre galère entra dans le port de Venise, et comme j'avais hâte de revenir en France pour jouir de mes richesses, je conduisis la petite gitana chez une noble patricienne qui, par sa piété et sa générosité, était la Providence des pauvres. Sur sa prière, je la lui abandonnai, et me faufilant à la suite des courtisans du jeune roi de Pologne qui fuyait son royaume pour succéder à son frère sur le trône des Valois, je me vis bientôt hors des recherches et des soupçons qu'auraient pu faire naître les demi-révélations de la gitana, à propos de ce fameux coffret qu'elle n'avait plus revu depuis la mort de sa mère.

Tu as bien retenu cette partie de ma confession, n'est-ce pas?

— Je n'en ai pas perdu une syllabe.

— Voilà ce qu'il importe le plus de savoir.

— J'écoute... faut-il écrire?

— Pas encore.

— Déployant un faste princier, et ambitieux par caractère, je me glissai dans les bonnes grâces de M. le duc d'Alençon, frère du roi, et devins son favori; si bien qu'il me fit obtenir

le commandement de la citadelle d'Angers, en me promettant le prochain gouvernement de la province.

Installé dans le château, je me mis à la recherche d'un souterrain, d'une cachette pour mon trésor, car j'avais, pour ainsi dire, peur de mon ombre et me méfiais de tous ceux qui m'approchaient. D'ailleurs, j'avais pour lieutenant un Albanais nommé Ancyre, celui-là même qui a été tué dans l'échauffourée de ce matin, et cet Albanais, brave partisan, mais avide, inquiet, rusé, vrai furet, me causait de mortelles inquiétudes. Je le voyais sans cesse dans mes rêves, puisant à pleines mains dans mon coffre, et me poignardant pour me voler à son aise.

J'avais sondé tous les recoins connus du château sans trouver, nulle part, la place qu'il me fallait. Je n'osais pas appeler des ouvriers à mon aide, car c'eût été rechercher les soupçons. En un mot, j'étais plus malheureux que le plus pauvre de mes soldats, ce qui est une preuve que les biens mal acquis ne nous font pas grand profit.

Un jour, comme je lisais un manuscrit à demi-rongé par les vers et perdu dans la vieille bibliothèque de mes prédécesseurs, je ne fus pas peu surpris d'y voir qu'en 1280, il y a, par conséquent, près de trois siècles, un baron d'Angers avait fait pratiquer dans l'épaisseur des murs de son château, une galerie aboutissant, par un escalier souterrain, à un caveau où il avait fait enfermer des prisonniers de guerre de grande importance. Je parcourus, ou plutôt je dévorai les pages de ce manuscrit rédigé par le chapelain de ce baron d'Angers, et j'eus peine à contenir ma joie en lisant, un peu plus loin, la description complète du souterrain et des secrets qui en défendaient l'entrée.

— Faut-il écrire ? demanda encore Jacques Clément, dont les mains frissonnaient d'impatience.

— Pas encore. La nuit venue, je m'armai d'un fallot... Oui, écris... dit le prisonnier en s'interrompant. Qui sait le temps que nous laissera le bourreau pour nous entendre et nous comprendre ?

— Je suis prêt, fit le moine en trempant sa plume dans l'encrier.

— Ah ! pendard ! s'écria du Halot, que tu tiens bien, sous le froc, toutes les promesses de ton enfance ! Jure-moi encore que dans les débauches où tu vas te vautrer avec mon or et mes diamants, tu n'oublieras pas ma vengeance.

— Je le jure.

— Sur quoi ?

— Sur la sainte Ligue.

— Et tu emploieras à cette vengeance jusqu'à ta dernière obole s'il le faut ?

— Je le jure sur la tête des Lorrains et sur mon salut.

— C'est bien. Écris donc...

XVII

LA ROUE.

— La nuit venue, reprit le prisonnier, je m'armai d'un fallot et me mis à la découverte de cette galerie que signalait le grimoire du baron d'Angers.

Ici du Halot fronça le sourcil, passa la main sur son front pour tenter un effort de mémoire, et faisant signe à son neveu, il continua :

— J'arrivai sous la voûte qui fait communiquer la cour d'honneur et la cour des citernes, et, suivant la muraille qui était à ma gauche, je fis dix pas en avant. Alors, je vis une plaque de fer bardée de tringles épaisses que j'avais toujours prise pour une plaque de soutien destinée à renforcer les pierres de taille en cet endroit. Je comptai les tringles du haut en bas ; et,

appuyant le pouce sur la troisième, je poussai violemment : elle résista. Je frappai avec un pavé, et, au quatrième ou cinquième choc, la tringle pivota sur elle-même comme sur un gond. Promenant alors mon fallot sur la plaque, je vis un petit trou triangulaire que la rouille avait respecté, car la tringle qui la recouvrait depuis si longtemps l'avait protégé. Je pris avec de la cire l'empreinte de ce trou et remis la tringle à sa place.

Le lendemain, je commandai à un serrurier de la ville plusieurs clés modelées et forées d'après cette empreinte ; et, la nuit suivante, j'ouvris sans aucune difficulté la porte mystérieuse.

As-tu écrit ? demanda du Halot.

— Oui, répondit le jacobin, dont la plume voltigeait, en criant, sur le papier.

— Je fis quelques pas devant moi, dans une sombre galerie qui, tournant brusquement à droite, se prolonge vers le nord. Après avoir marché cent pas environ, je me trouvai devant une nouvelle porte en tout semblable à la première, et munie d'une serrure pareille, que j'ouvris avec la même clé. Seulement, au lieu de chasser la troisième tringle à partir d'en haut, je déplaçai la quatrième à compter d'en bas. — Note cela avec soin.

— La quatrième à compter d'en bas, répéta Jacques Clément en soulignant ces derniers mots.

— Je descendis un escalier d'environ deux cents marches et remarquai qu'une embrasure fermée par un énorme contrevent en fer, et donnant sur les fossés, était pratiquée à hauteur de la cent vingtième marche, ainsi que me l'avait annoncé le grimoire. Au bas de l'escalier je trouvai un grand caveau, et au fond de ce caveau une porte basse faisant face à l'escalier. Je pressai de bas en haut un ressort masqué par une plaque de

plomb, à trois pouces d'une fausse serrure, et je me trouvai dans une salle ronde daliée en marbre. Je comptai jusqu'à la sixième dalle à main gauche et, me courbant sur elle, j'employai toutes mes forces à la faire tourner sur elle-même, comme une vis dans son écrou. Je n'y parvins qu'à grand'peine. Alors je me trouvai dans un réduit obscur.

Certes, je crus bien que mon trésor enfoui dans ce souterrain ne serait jamais découvert, et cependant mes craintes étaient telles que j'employai plusieurs nuits à faire un trou profond dans lequel je couchai le coffre de la gitana, après en avoir tiré quelques diamants qui suffisaient pour plusieurs années à mon luxe, à mes plaisirs.

Il y avait huit jours à peine que mes richesses étaient enfouies, lorsque la mort de M. le duc d'Alençon et les intrigues des ligueurs me chassèrent de mon poste, et si brutalement, que je fus obligé de déloger à la minute sans pouvoir faire une dernière visite au souterrain, dont j'aurais voulu retirer mon trésor.

Peu à peu mes terreurs se calmèrent. Je pensai que le coffre de la gitana était mieux caché au château que dans ma propre maison, et comme un retour de fortune pouvait me ramener au commandement de la citadelle, je pris le parti de me tenir paisiblement et bourgeoisement à Angers, riche d'ailleurs, avec les pierreries dont j'étais muni.

Le moine, qui n'écrivait plus, attachait sur son oncle un œil fixe comme celui des oiseaux de nuit et écoutait avec avidité.

— Il y a de cela quatre mois environ, reprit du Halot, je fis une affreuse maladie qui me mit au bord de la tombe, et, dans mon état désespéré, je fis vœu à la Vierge de restituer à la gitana, si je me rétablissais, tout ce qui restait de ses richesses, tout ce que j'avais enfoui dans le caveau de la citadelle.

Comme par miracle, à dater du jour où je pris cette déter-

mination, je me sentis revivre, et comme je craignais qu'avec le retour de la force et de la santé la cupidité ne l'emportât sur mes bonnes résolutions, j'écrivis à la noble dame qui s'était chargée de la gitana, et la priai de remettre à sa protégée un billet que contenait ma lettre, et une petite clé que je confiai à un de mes amis chargé de porter le tout à Venise. Cet ami était un homme sûr auquel, par surcroît de précaution, je ne dévoilai pas mon secret.

— Imprudent !... s'écria Clément. Et que disiez-vous à la gitana dans ce billet ?

— Dans ce billet, pour ne pas répéter la confession que faisait ma lettre à la marquise, je ne nommais pas la gitana, je donnais simplement l'itinéraire du caveau d'Angers pour arriver au trésor.

— Et faisiez-vous mention du trésor dans cette notice ? disiez-vous à qui il appartient ?

— J'accusais, sans détails, une valeur de plusieurs millions en pierreries, mais je taisais, il m'en souvient, le nom du propriétaire.

Jacques Clément haussa les épaules et soupira.

— Ne critique pas la seule bonne action de ma vie, reprit du Halot ; elle n'a d'ailleurs porté encore aucun fruit, puisque j'ai reçu, avec de pompeux éloges de la noble Vénitienne et de chauds remercîments de la gitana, l'assurance qu'on ne tenterait rien pour recouvrer ce trésor avant de m'exprimer, de vive voix, une trop juste reconnaissance.

— Ainsi, personne n'est venu à la recherche ?

— Personne.

Le moine respira librement.

— Je me connaissais bien, en me hâtant de renseigner la gitana, car la santé m'étant revenue forte et vigoureuse, je ne tardai pas à me repentir de ma générosité, et songeai sérieu-

sement à me saisir du coffre précieux. Un incident me causa surtout de soudaines terreurs. Cet incident, le voici :

L'Albanais Ancyre, qui était demeuré au château lieutenant de M. de Brissac, comme il avait été le mien, me dit un soir qu'il était venu souper chez moi : « Ah çà ! mon cher commandant, vous ne m'avez jamais parlé de vos voyages nocturnes là-haut... Que diable alliez-vous faire dans ces catacombes ? »

Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, et je dus pâlir horriblement.

« — De quelles catacombes, de quels voyages ? demandai-je.

« — Eh pardieu ! de cette petite porte de fer de la cour des citernes, de cette galerie, de cet escalier et de ce joli petit caveau qu'on ouvre en faisant tourner une dalle... Y êtes-vous ?

« — Allons ! lui dis-je, je vois que vous avez trouvé ma cachette.

« — Peste ! vous appelez cela une cachette ! Je l'appelle, moi, un épouvantable cachot. A quoi pensiez-vous donc en descendant là-dessous ?

« — Je cherchais à en tirer quelque bon parti pour la défense de la place.

« — Bah ! vous m'en auriez dit deux mots.

« — Non pas, ce n'eût plus été un secret, et il faut qu'un gouverneur de citadelle ait des moyens à lui.

« — Bravo ! je vois que nous avons le même sentiment sur cette matière. Aussi je me suis bien gardé de montrer à M. de Cossé cette cachette, comme vous l'appelez, car, dans ces temps de troubles, on ne sait pas bien au juste si, étant aujourd'hui le second, on ne sera pas demain le premier, et si étant assiégé le matin, on ne sera pas assiégeant le soir. Donc, j'ai gardé ce secret pour moi seul. Savez-vous qu'en cas de surprise ou de reddition, on peut très-bien enfermer une ving-

taine de lurons dans ces souterrains, avec des vivres et des munitions, puis égorger tout à son aise ses vainqueurs ? Ajoutons que l'embrasure qui donne sur les fossés a été construite tout exprès pour l'évasion de ceux qui ne trouveraient pas la place tenable.

« — C'est mon avis. Mais comment avez-vous fait cette découverte ?

« — Je vous ai vu, plusieurs nuits de suite, sortir de chez vous avec un fallot ; je vous ai suivi et vous ai vu à l'œuvre. Cela m'a suffi ; j'ai fait, moi-même, une clé sur une empreinte de cette petite serrure dérobée que vous savez, et pendant une de vos absences, j'ai pénétré dans cette fameuse galerie. Devant la seconde porte, je me suis ingénié de toute façon, et j'ai trouvé le moyen de passer, en essayant sur chacune des tringles la pression que j'avais faite sur la première porte. Enfin, arrivé au bas de l'escalier, rencontrant une porte ouverte, je suis entré dans une salle dont l'une des dalles était enlevée. Je suis descendu dans ce cachot diabolique... Vous comprenez ? J'ai fureté partout, croyant que vous aviez peut-être déposé là quelque rareté, et n'y trouvant absolument rien, je suis revenu chez moi, enchanté de ce petit voyage, et bien décidé à en faire mon profit en temps et lieu. Voilà tout... Vous voyez que c'est fort simple.

« — Ma foi ! mon cher, dis-je à l'Albanais, faites-en ce que vous voudrez. En cas d'assaut, c'est un réduit par excellence. »

Nous nous séparâmes, et il ne fut plus jamais question de ce souterrain entre nous. Seulement, j'en perdis le sommeil, le boire et le manger. J'avais compris que la cachette de mon trésor n'avait pas été découverte, car à l'époque de cette absence dont avait parlé le Grec, je n'avais pas commencé ma fouille, et depuis lors je n'avais pas quitté la citadelle un

seul instant. Mais la crainte de voir tant de richesses tomber aux mains d'un homme que je détestais ne me laissait ni repos ni trêve. J'entamai alors la conspiration qui a, aujourd'hui, un si triste dénoûment, grâce à la trahison de Pampelonne et du vicomte de Gourdon... Écris ces deux noms, Jacques, écris-les en grosses lettres.

Jacques Clément écrivit.

— Et songe que si je te fais aussi riche que le roi, plus riche peut-être, c'est au prix du sang de ces deux traitres.

— J'ai juré, dit froidement le moine.

Puis il ajouta avec un sourire sensuel :

— A combien estimez-vous ce qui reste dans le coffre, mon oncle ?

— Dix millions.

— Et l'Albanais est bien mort ? vous avez vu son cadavre?

— Je l'ai vu.

— Très-bien ! Maintenant, mon pauvre oncle, marmotta le jeune moine en serrant son étui sous sa robe et se signant, répétons ensemble le *Confiteor.*

— Va-t'en au diable, hypocrite... Je crois, Dieu me pardonne ! que tu assassinerais de la main gauche en te signant de la droite.

— Nous devons terminer toutes nos actions par une dévotion, dit Clément, ainsi que nos journées. Tout est fini entre nous pour aujourd'hui.

Sur ce, il leva les yeux au ciel, se mit à genoux et pria comme un saint homme.

Le geôlier arriva comme il se relevait. Clément baisa son oncle sur le front, lui dit : « A demain ! » et sortit du cachot.

— Ce qui me console, se dit du Halot en se roulant sur sa paille, c'est que ce sacripant ne jouira pas longtemps de mes richesses, car c'est un gibier de potence, s'il en fut, et tout roué

que je dois être demain, j'aime mieux ma peau que la sienne.

Du Halot avait l'âme d'un soldat, toute reprochable et si peu blanche que fût cette âme. Il avait bravé la mort dans vingt combats, et chaque fois qu'il l'avait rencontrée sur son chemin, il lui avait fait bon visage.

Son cœur haineux s'était apaisé par la certitude d'une vengeance prochaine, et il s'était endormi sans trop s'attendrir sur le triste réveil qu'on lui préparait.

Le lendemain, dès huit heures, un piquet de la garde urbaine vint le chercher, et il parut, tête haute, sur le seuil de la prison où son confesseur l'attendait.

Jacques Clément avait revêtu son caractère officiel de dominicain et de ligueur. Son regard était sévère, son visage pâle, sa démarche assurée. Il semblait, en assistant le condamné à cette heure suprême, remplir un devoir pour Dieu seul, car les ligueurs, groupés autour de lui, lisaient sur son front qu'il approuvait ce supplice, et qu'il maudissait, comme partisan, l'homme dont il sauvait l'âme comme chrétien.

Les fureurs de la guerre civile étaient telles, déjà, au début de la Ligue, que ceux qui soutenaient le trône contre les Guise ou combattaient pour les calvinistes étaient voués à l'anathème et confondus dans un même mépris. Aussi le moine jouait-il parfaitement son rôle, en affectant de se dévouer pour la gloire de la religion, en conduisant au supplice et en exhortant un ennemi de la Ligue, seul refuge des vrais défenseurs de l'Église.

Toute la populace d'Angers était échelonnée en cohue depuis la porte de la prison jusque sur l'esplanade où était dressé l'instrument de supplice. Cette chaîne, mêlée d'hommes et de femmes, de bourgeois, de nobles et de manants, de royalistes et de ligueurs, était soudée par l'un de ses bouts au patient,

et par l'autre au bourreau qui attendait, entouré de ses aides, l'œil morne, les bras négligemment croisés.

C'était une bonne aubaine pour la ville entière que ce hideux spectacle. Dans ce temps de désordres, de violences et d'exactions, on était fait aux catastrophes, et la vue d'un cadavre émouvait peu. Un soldat percé de balles, un larron au gibet, un noble décapité, cela se voyait deux ou trois fois la semaine ou plus souvent; mais un gentilhomme couché sur les quatre soliveaux infamants qu'inventa le fils de Marc Aurèle, cet empereur plus fou, plus débauché que ne le fut Héliogabale, plus sanguinaire que ne l'avait été le tigre Néron (1), c'était chose plus rare et dont on fut très-friand en France depuis 1534, époque où le supplice de la roue fut légalement introduit, jusqu'en 1789 où il fut aboli par un roi auguste auquel le peuple, reconnaissant, coupa la tête!

Le flot populaire est si mouvant, que du Halot, qui se croyait bon nombre d'amis dans une ville où il avait beaucoup d'obligés, fut surpris de ne voir, autour de lui, que des visages animés par la haine, et des yeux impatients de jouir de son agonie. Alors il sentit son cœur se soulever de dégoût, il jeta un regard dédaigneux sur la foule, et comme on lui criait:

— A mort l'hérétique! à mort l'assassin! à la roue! à la roue!

Il se tourna vers son neveu qui marmottait des litanies, et lui mettant la main sur l'épaule, il lui dit à demi-voix :

(1) L'empereur Commode (Lucius-Ællius-Aurelius-Antonins Commodus), fils de Marc-Aurèle et arrière-petit-fils de Trajan par sa mère Faustine, empoisonné par Maria, l'une de ses six cents concubines, et étranglé par un athlète en 192. Ce fut lui qui inventa le supplice de la roue, supplice remis en vigueur au moyen-âge par les comtes de Flandre et les ducs d'Autriche.

— Ne faisons pas attendre cette canaille, tu diras ton latin une autre fois.

Le cortége se mit en mouvement, salué par une explosion de joie féroce, et arriva bientôt sur l'esplanade.

En face de la grande entrée de la citadelle, et de manière à ce que sa garnison pût saisir tous les détails de l'exécution, on avait planté, sur une estrade, un énorme poteau; à ce poteau étaient fixés quatre soliveaux qui formaient l'X. La valetaille du bourreau était au bas de l'estrade, attendant qu'on lui livrât le condamné, tandis que le bourreau, les bras nus et nerveux, armé d'une barre de fer, se tenait, immobile, appuyé contre le pilier.

Du Halot leva les yeux sur les remparts de la citadelle; et, tirant vivement son confesseur par un pan de sa robe, il lui dit tout bas:

— Vois-tu là-haut ces trois hommes qui nous regardent, ces trois hommes si richement vêtus?

— Oui, ils causent entre eux, et semblent se réjouir de votre mort.

— Ce sont mes assassins... Je pardonne à ces misérables qui me huent, et à celui qui va briser mes os; mais à ces trois traîtres je voue ma malédiction!

— Au bourreau! au bourreau! cria la foule.

— Le plus petit des trois, continua du Halot sans se troubler, c'est Pampelonne... tu comprends? c'est celui qui a le manteau rouge... Le plus grand, qui a le manteau vert, c'est Gourdon, le vicomte de Gourdon qui, pendant trois semaines, a mangé de mon pain, a couché sous mon toit... Le troisième est leur ami, leur complice. Songe à moi.

— J'ai juré.

— A la roue! à la roue! crièrent encore les forcenés cu-

rieux... Maître Coqueluche, ne voyez-vous pas que l'hérétique a peur ? Saisissez-le.

Le bourreau, surnommé Coqueluche par allusion à cette épidémie qui, nouvelle alors, désolait le pays, fit un signe à ses aides.

Accusé de lâcheté, du Halot se tourna vers la cohue et partit d'un grand éclat de rire. L'exaspération générale fut à son comble.

Jacques Clément poussa doucement son oncle au-devant des valets, et monta lui-même sur l'estrade.

Alors on battit des mains, et le moine s'inclina avec humilité.

Les aides, jaloux d'obéir à l'empressement des spectateurs, déshabillèrent en toute hâte le condamné et ne lui laissèrent que sa chemise, après quoi ils le couchèrent sur les soliveaux, et lièrent solidement ses quatre membres.

Jacques Clément se mit à genoux et soutint la tête pendante de son oncle entre ses mains.

Du Halot, l'œil froid, le front et les lèvres pâles, ne détachait pas son regard de la plate-forme de la citadelle où se tenaient Pampelonne. Rochemorte et Gourdon.

Le jacobin entonna la prière des agonisants. Le bourreau exécuta deux ou trois moulinets avec sa lourde barre pour faire preuve de son adresse et de sa vigueur. Le peuple applaudit encore.

— Est-ce fini ? demanda l'homme rouge au confesseur.

— Eh ! oui, double bœuf ! cria du Halot, je t'attends.

— Ce n'est pas à vous que je parle, mon gentilhomme.

— Mais comme c'est de moi qu'il s'agit, je te prie de te dépêcher, l'air est vif, et j'ai froid.

— Alors voilà pour vous réchauffer un peu.

La barre tomba sur l'un des bras du patient, et rebondis-

sant du même coup sur l'avant-bras, brisa ce membre en deux endroits.

— Pas si vite, Coqueluche! crièrent les curieux qui tremblaient qu'on n'abrégeât la durée de la fête ; pas si vite !

Et comme chacun se poussait pour mieux voir la mine du patient, il se fit un grand tumulte dans le peuple qui s'agita comme une vague furieuse.

— Montre-leur mon visage, dit du Hallot, après avoir réprimé un frisson de douleur ; montre-leur mon visage, Jacques, mon enfant...

Le moine éleva, autant qu'il le put, la tête de son oncle et la fit voir à la foule.

— Continue, mon garçon, dit du Halot à l'exécuteur, et ne te fais pas de querelle pour moi avec ces agneaux, en donnant deux coups à la fois.

Le bourreau, fier des applaudissements qu'il avait déjà reçus, tint à montrer qu'il en était digne, et pour prolonger le spectacle, il se mit à faire des moulinets avec sa barre de fer, décrivant sur la tête du patient ce que les bâtonnistes appellent des chiffres et des festons.

— Voilà une canaille par trop repoussante, dit Pampelonne à ses amis ; ce supplice me soulève le cœur.

— Moi de même, ajouta Gourdon, j'ai envie de fondre sur ces drôles pour leur tailler quelques croupières.

— Mêlons-nous de ce qui nous regarde, s'écria Rochemorte et laissons les loups se dévorer entre eux.

— C'est égal, reprit le brave Pampelonne, du Halot me fait pitié, le courage qu'il montre efface ses péchés. Un soldat ne peut assister ainsi, de sang-froid, à de pareilles coquineries... je suis votre serviteur et je m'en vais.

Le vaillant Gascon fit une pirouette et se retira.

— Excellent cœur ! dit le vicomte, je l'aime comme s'il était

mon fils... Écoutez ces braillards, en finiront-ils avec ce pauvre diable!

Maître Coqueluche, satisfait de ses jongleries, levait les deux bras pour asséner un coup terrible au patient, lorsqu'il chancela sur ses jarrets et roula du haut de son estrade dans la poussière.

Une volée de mitraille venait de passer, comme un ouragan, sur la masse des bourgeois assemblés autour de l'échafaud; Jacques Clément tomba la face contre terre et ne bougea pas. Pendant cette pluie de fer, une détonation formidable gronda dans les airs, et la citadelle apparut, aux yeux des Angevins épouvantés, voilée d'un épais nuage de fumée. Une odeur de poudre se répandit sur l'esplanade, et pendant que femmes, hommes et enfants criaient, hurlaient, se renversaient pour fuir en poussant des gémissements lamentables, la voix majestueuse du canon se remit à tonner, et les boulets chassèrent la cohue, comme la foudre et la grêle chassent des pâturages les troupeaux qu'ils y surprennent.

En un clin-d'œil, plus de vingt bourgeois furent couchés par terre sans vie ou blessés.

Du Halot était toujours exposé sur la roue.

Quand la place fut balayée, le canon se tut; alors Jacques Clément, qui s'était jeté à plat-ventre pour éviter la mitraille, se releva prudemment, examina du Halot, lui parla et vit qu'il était mort.

— A nous! maintenant, dit-il en montrant le poing au château, à nous, mes beaux seigneurs... le couteau et le mousquet répondront à vos canons!

Le neveu de du Halot prit la fuite et courut s'enfermer dans la ville.

XVIII

GOURDON SE PASSIONNE DE PLUS EN PLUS.

— Malheureux ! s'était écrié Rochemorte courant à Pampelonne dès la première décharge d'artillerie... malheureux ! qu'avez-vous fait ?

— Ma foi ! l'occasion était trop belle, je n'ai pu y résister... Feu, mes enfants... à la bonne heure !

Une nouvelle détonation avait aussitôt fait gronder les échos de la Mayenne sur des tons formidables.

Pampelonne riait, à cœur joie, de voir détaler les citadins, et débitait sur leur compte les plus étourdissants quolibets.

— Au moins, puisque le mal est fait, dit Gourdon, ménageons notre poudre, nous ne tarderons pas à en avoir besoin.

— Ah çà ! mon cher baron, demanda le Gascon, s'adressant

à Rochemorte, je crois, Dieu me pardonne ! que vous plaignez ces malotrus... Ne fallait-il pas les corriger et traiter ce gredin de du Halot avec quelque peu d'humanité ?

— La correction nous coûtera cher.

— Comment l'entendez-vous ?

— Jusqu'à présent, nous n'avions rien eu à démêler avec la ville, et nous aurions pu vivre en assez bonne intelligence avec les Angevins.

— Peste ! interrompit Pampelonne, avez-vous vu comme ils accommodaient ce pauvre du Halot !... Etait-ce encourageant ?

— Laissez-moi achever ma phrase et ma pensée : nous aurions vécu en bons voisins parce que nous aurions entamé quelque négociation jusqu'à l'arrivée du prince de Condé.

— Mais puisque le prince arrivera dans la journée, dit Gourdon.

— Il peut être retardé.

— Alors ce sera Joyeuse qui arrivera le premier, voilà tout ; et pourvu que nous tenions trois fois vingt-quatre heures, c'est plus qu'il n'est besoin.

— Il est vrai, dit Gourdon, que ces bourgeois vont, maintenant, brailler à qui mieux mieux, et nous tenir étroitement bloqués. Ils vont dépêcher aux ligueurs et aux royalistes courriers sur courriers. L'ennemi forcera sa marche, et M. le prince, s'il est devancé, ne pourra jeter ni hommes ni vivres dans la place. Si tu n'avais pas cassé les vitres, mon cher Pampelonne, nous aurions amusé ces braves gens. Nous leur aurions fait cadeau d'une partie du mobilier de Brissac, et aurions traîné les choses en longueur. Si M. de Condé n'écoute que son grand cœur, il sera avant ce soir sous notre canon, mais tu sais mieux que moi qu'on discute et bavarde beaucoup dans son armée, et je crains fort de voir les catholiques avant nos huguenots. Avoue

que tu as fait une belle et bonne sottise, et préparons-nous à la mener bravement jusqu'au bout.

— Aussi, pourquoi n'avez-vous pas gardé le commandement?

— Beau plaisir que de commander à une tête brûlée comme la tienne!

— Je propose, dit le Gascon en regardant le vicomte d'un air malin, de faire mes excuses à cette bonne ville d'Angers en brûlant jusqu'à son dernier pignon.

— Ma foi! ajouta Rochemorte, la bévue étant faite, je m'en console et n'en gémirai pas plus longtemps, d'autant que je ne compte pas sortir d'ici vivant, si la citadelle est prise... Je vous dois cela, et j'ai l'habitude de payer mes dettes quand je le peux. Messieurs, je vous laisse pour aller voir nos gens.

— Eh bien! dit Pampelonne à Gourdon, lorsque Rochemorte fut parti, il paraît que ces braves coups de canon sont venus déranger vos projets, mon maître?

— Que veux-tu dire?

— Qu'avant de faire siffler nos boulets, j'aurais dû demander l'agrément de la dame de vos pensées.

— Tu n'es et ne seras jamais qu'un fou.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des mystères pour ses amis, reprit le Gascon sans répondre à l'apostrophe. Vous nous avez développé une stratégie superbe, mais elle ne m'a pas convaincu. J'y ai seulement compris que vous allez être un peu gêné pour faire sortir du château votre reine persécutée... Hein! suis-je sur la voie?

— Ma foi! tu as manqué ta vocation, et le roi, s'il veut me croire, ne t'emploiera jamais qu'en ambassade.

— C'est donc vrai ce que j'ai dit?

— Oui. Ces rustres vont nous envelopper de barricades; la fuite sera dangereuse et difficile.

— Allons! rassurez-vous, je me charge, moi, de vous mettre dehors quand il en sera temps.

— Comment t'y prendras-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Encore un secret?

— Et un gros.

— Je donne ma langue aux chiens et renonce à t'interroger.

— C'est le plus court parti. Vous me disiez donc, ce matin, qu'il était urgent de retrouver le père de votre Vénitienne que le Grec a fait jeter aux crapauds dans quelque basse-fosse.

— Nous ne comptons que sur toi.

— Mettons-nous donc en quête.

Le chevalier et le vicomte, aidés de quelques soldats qui avaient tenu garnison avec l'Albanais, visitèrent les cachots et les oubliettes du château. Ils sondèrent les caves, les planchers, les murailles, mirent sens dessus dessous tous les greniers, et n'épargnèrent ni leurs pas, ni leurs yeux.

Peine inutile : les prisons étaient vides; les crapauds vivaient dans la plus grande solitude au fond des oubliettes; les murs n'avaient pas de cachettes, les planchers pas de trappes, et les greniers n'avaient que des rats.

— Nous serons plus heureux demain, dit Pampelonne à son ami; prenons patience.

— Demain! demain! c'est très-facile à penser, cela.

— Demain et après-demain si vous voulez... Nous avons du temps devant nous, et lorsqu'on s'entête à chercher une chose, on la trouve tôt ou tard.

— Mais, malheureux! ce prisonnier mourra de faim.

— Ah! sandis! cela pourrait bien arriver... Bah! on peut vivre cinq à six jours sans manger; d'ici là j'aurai votre homme.

Gourdon fit un geste d'incrédulité.

— Vous ne le croyez pas?... Eh bien! mon cher, mes pressentiments ne me trompent jamais, et je parierais tout l'argent que je n'ai pas contre tout celui que je voudrais avoir que votre homme, mort ou vif, me tombera sous la main un jour ou l'autre.

— C'est vif qu'il me le faut, enragé que tu es!

— Nous y tâcherons. Allons dîner.

Le vicomte et le Gascon rejoignirent Rochemorte, qui les attendait pour se mettre à table. Gourdon passa aux cuisines, et prit à part le maître d'hôtel d'Ancyre, passé au service du nouveau gouverneur.

— Etait-ce vous qui étiez chargé de préparer les repas de la dame qui occupe les grands appartements?

— Oui, monseigneur.

— Vous continuerez de même.

— Oui, monseigneur; mais le sous-gouverneur exigeait que cette table fût somptueusement servie, et nous n'avons plus de vivres frais.

— Vous donnerez tout ce que vous aurez de meilleur.

— Monseigneur sera obéi.

— N'aviez-vous pas un prisonnier à servir?

— Oui, monseigneur, et un prisonnier de bel appétit; un homme de qualité, à ce qu'il paraît. Il m'a toujours renvoyé vides les plats qu'on lui portait.

— Et où lui portait-on ces plats?

— C'était un mystère pour tout le château. Le sergent d'armes et le sous-gouverneur savaient seuls où loge ce prisonnier.

— Et depuis quand avez-vous cessé ce service?

— Depuis le souper d'avant-hier.

— De sorte que le prisonnier n'a pas mangé depuis trente-six heures environ?

— Justement : mais de la façon dont il attaquait ses trois repas, j'estime qu'il doit déjà être mort d'inanition !

Le vicomte tourna sur ses talons, et rentra dans la salle à manger, où les trois amis firent un dîner assez frugal, afin de ménager leurs provisions.

Après le repas, chacun des trois convives tira de son côté.

Pampelonne fit appeler le maître d'hôtel qui se rendit, immédiatement, à son ordre.

— Vous nous avez fort maigrement traités, ce matin, dit le Gascon en achevant de déguster un verre de malaga : n'avez-vous pas l'habitude de faire un peu mieux les choses ?

— Hélas ! monseigneur, nos ressources sont si bornées !... Songez que nous sommes assiégés, et que, pour cent pistoles nous ne trouverions pas une mauviette à acheter, fût-elle morte de la coqueluche.

— Je veux bien que vous soyez dégarni de vivres frais ; mais vos réserves ?

— Excellence, en temps de guerre, l'essentiel est de ne pas mourir de faim, et nous sommes à court.

— Donnez-moi le menu de vos ressources.

— Nous avons du pain, ou, du moins, du froment pour un mois.

— Bon.

— Du porc salé pour quinze jours.

— A merveille.

— Quelques oies confites et des saucissons.

— Mais c'est fort appétissant, cela...

— Trop appétissant, monseigneur, car du train dont vont les dents, les provisions d'un mois ne feront pas quinze jours.

— Ouais ! d'ici à quinze jours, mon garçon, nous serons tous secourus ou pendus... Continuez.

— Nous avons des fruits secs.

— Et puis?

— C'est tout, monseigneur.

— Comment! c'est tout?

— Absolument tout.

— Et le vin?

— Ah! quant au vin, nous n'en manquons pas. M. de Brissac a toujours eu bonne cave.

— Alors, monsieur le maître d'hôtel, écoutez et suivez-moi bien, s'il vous plaît. Ce que je vais vous ordonner est de la plus haute gravité.

— J'écoute, monseigneur.

— Ce que je vais vous confier importe à l'État, c'est un secret d'État, entendez-vous?

— J'entends, répondit le maître d'hôtel qui ouvrit étonnamment ses oreilles, déjà trop larges et trop longues.

— Les secrets d'État qui ne sont pas strictement gardés font tomber la tête de ceux qui les laissent échapper... Vous comprenez?

— Je comprends, monseigneur, mais comment...

— Si je vous choisis pour confident, c'est que vous êtes le seul homme, ici, à portée de me servir.

— Je ferai de mon mieux, mais je tremble d'être au-dessous d'un pareil honneur.

— Vous allez fourrer, dans un panier, un beau jambon, le plus séduisant de tous les jambons que vous ayez. Vous y joindrez quelques cervelas, des fruits secs et du pain frais... M'avez-vous entendu?

— Oui, monseigneur, parfaitement : un jambon, des cervelas, des fruits secs et du pain frais... Combien de livres de pain?

— Environ dix livres. Vous glisserez, dans les coins, quel-

ques bouteilles de bourgogne ou de jurançon. Avez-vous du vin d'Arbois?

— Et du meilleur.

— Vous m'en ferez une petite provision... Mais nous en parlerons demain... Ah! n'oubliez pas de mettre un paquet de gousses d'ail dans le panier... c'est un excellent digestif que l'ail, lorsqu'il est bon.

— Monseigneur a raison et s'entend en cuisine.

— Enfin, bourrez-moi ce panier de choses délicieuses et substantielles. Je m'en rapporte à vous. La nuit venue vous porterez vous-même ces provisions dans ma chambre... Est-ce compris?

— Oui, monseigneur.

— Et si vous dites jamais à qui que ce soit un mot des ordres que je vous donne, vous êtes un homme perdu.

— Bonté divine! Soyez sans crainte.

— Très-bien! retournez à vos affaires.

Le maître d'hôtel se retira fort surpris de ce qu'un jambon, des cervelas, du pain, de l'ail et du vin, pussent tenir tant de place dans les affaires de l'Etat.

Pendant le reste de la journée, Pampelonne, Rochemorte et le vicomte s'occupèrent activement des préparatifs de la défense, et les trois braves gentilshommes tirèrent tout le parti possible de leur petite garnison et de leurs moyens matériels.

Gourdon était allé rendre compte à la signora Fabiani de ses recherches infructueuses, et il était parvenu à vaincre la résistance de la Vénitienne qui, ne voulant pas se mettre en route sous son escorte, avait résolu de ne pas abandonner son guide prisonnier.

Mais, vers la fin de la journée, les sentinelles s'étaient aperçues que les citadins faisaient de nombreuses patrouilles aux abords du château, et elles avaient vu arriver, dans la direc-

tion de Tours, quelques courriers royalistes, dépêchés sans doute par Joyeuse, pour remonter le moral des bourgeois et annoncer sa prochaine arrivée.

Le prince de Condé ne se montrait pas; et il était plus que probable que la citadelle serait cernée dès le lendemain.

Gourdon avait fait valoir toutes ces raisons pour décider la Vénitienne, que la gitana pressait d'ailleurs de son côté, à profiter de la nuit pour fuir, et elle s'était rendue. Pampelonne s'était chargé de ne rien négliger pour découvrir le prisonnier et le tirer de son cachot.

L'heure de l'évasion avait été fixée à minuit. Gourdon, ivre de joie en pensant au rôle qu'il allait remplir près de sa dame, avait engagé sa parole à ses amis qu'il se dirigerait vers l'armée du prince pour précipiter sa marche.

Entre dix et onze heures, pendant que Rochemorte faisait élever un mur d'appui à l'endroit le plus faible des remparts, Pampelonne alluma sa lanterne sourde, et, chargé de son panier de vivres, il se rendit à la porte du souterrain, l'ouvrit et la referma sur lui.

Parvenu dans le caveau où nous l'avons déjà suivi une fois, il posa son panier à l'un des angles de la salle, et se hâta de remonter au château où son absence n'avait pas été remarquée. A minuit, la signora Fabiani, suivie de Venesia, et appuyée au bras de Gourdon, sortit de la citadelle par une porte dérobée; mais les fugitifs n'avaient pas fait vingt pas qu'ils rebroussèrent chemin précipitamment, pour éviter une embuscade tendue par ceux de la ville.

Toute la campagne était semée de gens de guerre et de bourgeois armés qui travaillaient à dresser des palissades.

Il fut résolu qu'on attendrait au lendemain pour exécuter le projet de fuite.

Le lendemain la citadelle était enveloppée de palissades qui

mettaient les assiégeants à l'abri, comme dans un camp retranché.

Les troupes du duc de Joyeuse arrivaient successivement par gros escadrons et par pelotons. Le duc, lui-même, était campé près de la ville avant huit heures du matin; et bientôt le bruit se répandit que le comte de Brissac avait été vu galopant, à une lieue d'Angers, à la tête de trois cents chevaux d'élite.

Alors Pampelonne conseilla à Gourdon d'engager la Vénitienne à sortir, sans escorte, de la citadelle, et à se rendre au quartier du duc de Joyeuse, où elle serait honorablement reçue.

Gourdon fit un violent effort sur lui-même, et alla bravement porter ce conseil à la signora Fabiani.

— Et que deviendrez-vous? demanda la Vénitienne.

Le vicomte montra les plafonds lambrissés, et joignant à sa parole émue un geste énergique, il répondit :

— Je m'ensevelirai sous les ruines de ce donjon, madame.

— Eh bien! je resterai, moi aussi... et vous tiendrai compagnie.

La gitana, qui attendait cette réponse avec anxiété, vint baiser les mains de sa marraine, et jeta au vicomte un regard étincelant de hardiesse sauvage et résignée.

Gourdon tressaillit en entendant ces mots qui tombèrent dans son âme comme une douce révélation; mais il se hâta de répondre, la voix troublée, le cœur gonflé :

— Vous oubliez, madame, que nous ne sommes pas du même parti, que je suis calviniste et vous catholique; votre camp est sous cette citadelle.

— Oui, mais ma place est ici. Monsieur de Gourdon, vous vous êtes officieusement offert pour me protéger; c'est pour me sauver que vous avez entrepris la conquête de ce château,

et que votre vie se trouve aujourd'hui menacée. Je dois donc partager votre sort... Vous ne ferez pas aux catholiques l'affront de les croire moins généreux que les calvinistes.

— Hélas ! madame, les catholiques de France nous ont laissé de funestes souvenirs !

— Ceux de Venise les réhabiliteront. Faites votre devoir de guerrier ; j'attendrai ici la volonté du Seigneur.

— Mais cela ne se peut pas ! s'écria le vicomte ; songez que vous serez accueillie avec respect et honneur par l'ennemi, si vous fuyez de ce château sans moi, si vous allez vous mettre sous la protection de la cornette de Joyeuse ; tandis que si vous attendez l'escalade, vous tomberez entre les mains de soldats avides et de bourgeois irrités qui vous traiteront aussi mal que nous... Ah ! madame, vous ne savez pas ce que c'est qu'une citadelle prise d'assaut, mise à sac !

— Je l'apprendrai.

— Mais je peux être tué, dans une heure, dans deux, au premier moment... que deviendriez-vous alors ?

— Dieu disposera de moi.

Le vicomte s'inclina, et prenant la main que lui tendait la Vénitienne, la porta à ses lèvres en tremblant, et la sentit tressaillir sous un baiser.

— Vous m'aimez donc ? dit-il d'une voix si basse, que Venezia, dont l'oreille était tendue, l'entendit à peine.

— Ah ! ne le croyez pas, répondit dona Fabiani d'une voix ferme ; je vous estime.

Deux coups violents frappés à la porte de l'antichambre empêchèrent le vicomte de tomber à genoux pour obtenir un aveu plus complet.



XIX

LA MAIN.

La gitana courut savoir ce qui se passait, et interrogea le visiteur à travers la serrure.

— Eh ! corbeuf ! s'écria Pampelonne, du dehors, je ne tiens pas à entrer chez vous, j'ai bien d'autres chats à fouetter, ma foi !... Appelez le vicomte Gourdon sur-le-champ.

Gourdon baisa de nouveau la main de la Vénitienne, et se précipita vers la porte.

La gitana lui dit :

— Courage ! mon capitaine, si vous perdez votre citadelle, vous gagnerez...

Le vicomte regarda Venezia avec douceur. C'était la seconde fois que cette jeune fille lui jetait, en passant, une consolation.

— Eh bien ! sarpejeu ! cria le Gascon impatienté, M. le vicomte vient-il, oui ou non ?

— Me voilà ! quel train fais-tu ? Qu'y a-t-il ? Le prince arrive-t-il ?

— Ah ! oui ! il s'agit bien du prince... Rochemorte vient d'être tué.

— Que dis-tu ?

— Je dis ce que je sais, et je sais ce que j'ai vu. Le baron faisait sa ronde avec moi, et comme je l'engageais à regarder par une meurtrière pour voir un coquin de moine qui était à cheval sur une palissade, l'arquebuse sur l'épaule, il passa sa tête par le créneau, et la retira aussitôt pour tomber mort dans mes bras. Le moine, qui m'avait sans doute aperçu, venait de faire feu et de loger une balle au milieu du front de notre pauvre camarade qui n'a plus bougé ni pied ni patte. Se doutant du beau coup qu'il venait de faire, le moine s'est écrié : *Et d'un*, et je l'ai entendu rire comme doit rire Lucifer.

— Tu n'as pas riposté ?

— Je n'avais que mon épée. Chose étrange ! ce moine ressemble, de loin, au confesseur qui assistait du Halot pendant qu'on le rouait, et c'est pour moi d'un vilain augure.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est mon ennemi mortel. Je vous dirai l'histoire une autre fois.

— Diable ! diable ! nos affaires tournent mal. Allons faire enterrer Rochemorte... C'est une grosse perte pour le parti... Il avait bien juré qu'il ne sortirait pas d'ici vivant...

— Oui... mais j'ai juré tout le contraire, moi.

— Hein ?

— Je ne me soucie pas de laisser ma peau dans ce castel.

— Pardieu ! ni moi... mais tu n'as pas envie de te rendre, j'espère !

— Fi donc!

— Alors, il est évident que nous allons nous faire tuer comme de braves gens.

— C'est absurde et inadmissible, cela.

— Que faire alors? Fuir... c'est bien honteux?

— Fuir, tant que nous aurons de quoi garder les murailles, serait déshonnête et bourgeois, mais fuir quand Brissac sera rentré dans son gouvernement, et que les catholiques seront ici les maîtres, ne me semble pas si dépourvu de sens.

— Et alors, comment s'y prendre, mon cher petit? Tu as parfois des idées de l'autre monde.

— C'est mon secret.

— La peste soit de tes secrets! tu en as la tête farcie...

— Allons voir Rochemorte, répliqua Pampelonne.

Les assiégeants donnèrent un assaut vigoureux le même jour, et furent rudement accueillis.

Pampelonne et Gourdon firent merveille, et ne remirent l'épée au fourreau qu'après s'être couverts de gloire et de sang.

Alors Joyeuse et Brissac se contentèrent de canonner la place à bonne distance, pour ménager leurs troupes dont les huguenots faisaient carnage.

Le prince de Condé n'arrivait pas, et la nuit enveloppa la citadelle de ses ombres, sans que les assiégés eussent reçu la moindre nouvelle de leur parti.

Gourdon, tout entier à ses devoirs de chef et de soldat, ne bougeait plus de son poste militaire. Il envoyait son page d'heure en heure porter à la signora Fabiani des nouvelles du siége et de la défense, et ne cessait de la supplier de quitter le château qui, d'après ses calculs, n'avait pas trois jours à résister.

La Vénitienne était inébranlable dans sa résolution, et elle

ne répondait aux supplications du vicomte que par des exhortations qui doublaient ses forces en exaltant son grand courage.

Enfin, après trois jours de lutte désespérée, la garnison se trouva réduite à dix soldats et nos deux gentilshommes. Les soldats parlaient de capituler, et il était inhumain de les sacrifier en les exposant plus longtemps à la fureur des catholiques.

Pampelonne, qui avait profité de chaque nuit pour transporter dans son souterrain des vivres, du vin et une bonne provision d'eau, avait ajouté à tout cela quelques outils, tels qu'une lourde pince, des ciseaux de tailleur de pierre et un marteau. Il n'avait pas oublié les munitions de guerre et les armes, de sorte qu'il avait transformé le caveau en magasin et en arsenal tout à la fois.

Lorsque le Gascon vit que les dix soldats qui restaient debout, et encore y en avait-il quelques-uns de blessés parmi eux, demandaient à se rendre, et lorsqu'il vit que le canon des catholiques allait faire brèche, il tint conseil avec son ami.

Gourdon fut d'avis d'accrocher à un créneau le plus mutin des soldats, de tenir bon et de se faire sauter.

Pampelonne trouva l'expédient brutal, et fit si bien valoir son opinion, en l'appuyant sur la situation intéressante de la belle signora, qu'il ramena le vicomte à son sentiment, qui était de capituler.

On fit des signaux aux assiégeants, et le duc de Joyeuse envoya un parlementaire porteur de ses conditions.

D'après ces conditions, la garnison devait avoir la vie sauve et les officiers se rendre à discrétion pour être jugés par le grand-prévôt.

Gourdon regarda Pampelonne, et Pampelonne répondit que,

pour son compte, il acceptait cette capitulation, si déplaisante qu'elle lui parût.

Un Romain n'eût pas été plus magnanime, et n'eût certes pas mis au sacrifice toute la grâce de l'enfant du Lot.

Gourdon ne voulut pas être en reste avec son ami, et souscrivit aux mêmes conditions.

Les hostilités cessèrent aussitôt, et il fut arrêté qu'une heure après cette conférence, les portes du château seraient ouvertes au comte de Brissac.

La garnison voulut porter en triomphe les deux gentilshommes, mais ils se dérobèrent à cette ovation.

— Maintenant, dit Pampelonne à Gourdon, allez prévenir votre princesse qu'elle ait à se tenir prête au premier signal que je ferai sous ses fenêtres, il s'agit de nous tirer tous du bourbier où nous pataugeons... Courez, et surtout pas de gros paquets... Mettez, pour votre compte, vos pistolets à votre ceinture, et prenez un grand manteau.

Le vicomte se précipita, sans répondre un seul mot, vers les appartements de la Vénitienne. Introduit par la gitana, il prit la main de la jeune fille et lui dit :

— Des pistolets et un grand manteau, vite, mon enfant!

Venezia montra du doigt la chambre de sa maîtresse, et courut au cabinet d'armes de M. de Brissac.

C'était un bonheur pour la gitana de servir le vicomte; elle mettait un zèle joyeux.

— Madame, dit Gourdon à la signora Fabiani, enveloppez-vous de votre mante, prenez vos bijoux les plus précieux et suivez-moi, nous partons!

— Où voulez-vous me conduire?

— Je n'en sais encore rien... mais je veux vous arracher à tout prix de ce château qui, dans moins d'une heure, ne sera plus à nous. J'ai capitulé.

— A quelles conditions ?

— La vie sauve pour mes soldats, la mort pour M. de Pampelonne et moi.

— Malheureux !... s'écria la Vénitienne, et vous dites que vous m'aimez !

— Je vous le prouve en osant fuir.

— En osant fuir ?

— Oui, madame, c'est la première fois que semblable malheur m'arrive.

— Je vous comprends, ami loyal, et c'est un titre de plus que vous avez à mon estime.

— Je vous remercie, madame... Dépêchez-vous, de grâce !

— Partez seul ; j'embarrasserais et retarderais votre fuite... Mon devoir est de rester ici.

— Alors je reste aussi, dit le vicomte en jetant sur un meuble le manteau qu'il avait pris des mains de la gitana.

En ce moment, une pierre lancée de la cour vint briser deux vitres d'une fenêtre de la chambre.

— Qu'est-ce que cela ? Regarde, Venezia, dit l'Italienne.

— C'est mon brave Pampelonne qui nous appelle, répondit Gourdon, et, marchant vers la fenêtre :

Je vais lui dire de partir seul.

— Enfant !... murmura la Vénitienne, et elle retint Gourdon par le bras. Passez dans cette chambre, je vous y rejoindrai à l'instant.

Gourdon couvrit de baisers la main de la signora Fabiani et obéit.

Pampelonne, impatienté, envoya successivement quatre ou cinq cailloux contre les croisées dont il abattit une douzaine de carreaux.

— Tu arranges bien les meubles de Cossé, lui cria Gourdon

en riant. Sais-tu que ces vitres peintes valent au moins vingt écus pièce ?

— Oui, mais elles ne valent pas mon petit doigt et vous oubliez que le bourreau est sur nos talons... Corbeuf ! madame croit-elle aller au bal, qu'elle fait tant de simagrées pour s'habiller.

Comme Gourdon allait répondre, il sentit la main de la Vénitienne sur son épaule ; il se retourna.

La signora Fabiani et la gitana étaient masquées de ce loup que toutes les dames portaient alors en voyage.

— Avez-vous pris vos bijoux, madame ? demanda Gourdon.

— Nous avons tout ce que nous pouvons emporter, répondit la gitana.

— Partons donc.

Pampelonne battait le pavé de sa botte et gesticulait d'impatience. Il était enveloppé, comme son ami, d'un large manteau. Lorsqu'il aperçut le vicomte et les deux femmes, sans se mettre en frais de galanterie, il regarda tout autour de lui, et ne voyant personne de suspect, il s'écria sourdement :

— Suivez-moi.

Et il prit, à grands pas, la direction de la cour des citernes.

Arrivé devant la porte secrète, il l'ouvrit aux yeux émerveillés de Gourdon, et il fit passer tout son monde dans la galerie.

Alors il entr'ouvrit son manteau, et, donnant sa lanterne à Gourdon, il replaça soigneusement la tringle qu'il avait déplacée pour introduire la clé dans la serrure, entra dans la galerie, tira la porte à lui, et la refermant soigneusement :

— Nous voilà maintenant chez nous, dit-il avec son air de renard.

— Es-tu bien sûr qu'on ne nous a pas épiés ? demanda le vicomte qui croyait rêver.

— Dans ce moment, nos dix soldats, que j'avais envoyés dans la première cour, doivent livrer la herse aux catholi-

ques... Pardieu!... Écoutez... Entendez-vous ces hurlements?

— J'entends, dit la gitana.

— Ce sont ces bons Angevins qui nous cherchent probablement... Il doit bien leur tarder de nous exposer en plein vent... Ah! les doubles coquins! je parie qu'ils nous auraient pendus par les pieds, ces bons badauds... Eh bien! qu'ils cherchent, et, contrairement à l'Évangile, ils ne trouveront pas.

— Cette retraite est donc bien sûre? demanda la Vénitienne d'une voix tremblante d'émotion.

— Madame, elle n'était connue que de moi.

— Hélas! pourquoi mon malheureux père n'est-il pas avec nous? Il serait hors de danger, tandis que son agonie doit être horrible.

Pampelonne ne put rien répondre pour consoler cette juste et sainte douleur. Il n'était que trop convaincu de la terrible position où devait être le prisonnier abandonné; intrépide tant qu'il lui restait quelque espoir, il avait le courage des froides résignations lorsqu'il fallait désespérer.

— Mais où as-tu fait provision de tous ces renseignements? demanda Gourdon, pour détourner ce sujet pénible.

— Il faut avouer que vous avez, mon cher, une rage furieuse de connaître les secrets des gens... Chut! on approche.

Les réfugiés entendirent passer et repasser, parler, jurer, rire, chanter et menacer une troupe de soldats et de bourgeois.

— Ma foi! mon cher comte, dit une voix, voici bien le nid, mais les merles ont déniché.

— C'est la voix de Joyeuse, glissa tout bas Gourdon au chevalier.

— Ils ont bien fait de ne pas nous attendre, répondit celui que Joyeuse avait appelé comte, car leur procès n'eût pas été long, et messire Jacques, en bon jacobin qu'il est, aurait vo-

lontiers prié pour leur âme, comme pour celle de ce pauvre du Halot... n'est-ce pas, mon frère?

— Ah! de bien grand cœur, répondit une troisième voix qui était celle de Jacques Clément, alors adossé contre la porte de fer dont il tâtait les tringles distraitement.

— C'est Cossé-Brissac, murmura encore Gourdon.

— C'est mon ennemi mortel, pensa le Gascon, qui crut voir le moine se dresser devant lui.

— Mesdames, suivez-moi, dit-il tout bas : nous sommes trop près de l'éternité, par ici.

Il conduisit son monde jusqu'à la seconde porte, et s'y arrêta.

— Nous n'avons rien de mieux à faire que de nous asseoir à terre, dit-il, pour attendre patiemment le milieu de la nuit, et le sommeil de nos illustres vainqueurs.

L'avis fut adopté, et ces quatre personnages, dont les âmes se valaient par la trempe, trouvèrent encore moyen de charmer les heures d'une attente aussi terrible; l'un, Pampelonne, par de fous propos : Gourdon, par des histoires de guerre et de tournois; la Vénitienne, en récitant les chefs-d'œuvre du poète Alighieri, en rapport avec sa sombre douleur; la gitana, en racontant les sanglants malheurs de sa race bannie.

Le moment était venu de tenter l'évasion.

Pampelonne ouvrit la seconde porte, et conduisit ses amis sur l'escalier, après avoir remis tout en place, comme avant.

Les fugitifs descendirent les cent vingt marches qui aboutissaient à l'embrasure. Aidé du bras puissant de Gourdon, le chevalier souleva la plaque qui bouchait ou fermait cette embrasure, et passa la tête hors des murs pour voir et écouter.

Il n'entendit que le sifflement du vent précurseur d'un prochain orage. La nuit était noire.

— Voilà le chemin, dit le chevalier à Gourdon, passez le premier pour offrir la main à ces dames.

Gourdon se glissa, prudemment, par l'ouverture qui, nous l'avons dit, donnait de plain pied dans le fossé ; puis il tendit les bras à la Vénitienne, qui s'y appuya et sortit de la citadelle, suivie bientôt de la gitana.

— A ton tour, dit le vicomte au Gascon, nous sommes sauvés.

— Alors, bon voyage, mes amis, portez-vous bien ! répondit Pampelonne ; j'ai encore quelques affaires à régler dans cette baraque, moi... partez... vous trouverez à main droite, et à vingt pas d'ici, un talus que vous pourrez gravir aisément. Adieu ! mon cher Gourdon : quand vous verrez M. le prince de Condé, vous lui direz que j'ai fait de mon mieux pour prendre et ne pas rendre le château d'Angers.

— Mais, fou, que prétends-tu donc faire, enfermé dans ce souterrain comme dans une souricière ?

— C'est mon secret... que diable ! Vous êtes l'homme le plus curieux de France et de Navarre.

Sur ce, le Gascon, voulant en finir, abattit la plaque sur l'embrasure et poussa les verrous.

— Ah ! carnage ! s'écria-t-il, me voilà dans les ténèbres, et le diable serait au moins myope, ici, sans lumière.

Une rafale de vent avait éteint la lanterne de Pampelonne au moment où il fermait l'embrasure.

— Heureusement, continua-t-il, j'ai ma provision de luminaire dans mon panier. Sandis ! je vais commencer par manger un morceau avec un certain plaisir... Les siéges ne sont pas tous nourrissants, au moins... Corbeuf ! quelle disette !

Nous savons que c'était une des habitudes du Gascon de se parler à voix haute, avec beaucoup de politesse et d'intérêt.

Donc, tout en se tenant maint discours, il avait franchi les quatre-vingts marches de l'escalier, et était arrivé dans le premier caveau. Là, en tâtant et trébuchant, il parvint à ren-

contrer la plaque du ressort qu'il devait faire jouer pour passer dans le second caveau.

Enfin, il y parvint.

— Sarpejeu! dit Pampelonne, si Dieu m'avait fait poltron, quelle belle peur j'aurais dans ce maudit cabinet noir où sont tant de laides choses!... Ah çà! cherchons un peu mes provisions et allumons une bougie, car, avant tout, il faut voir clair en ses affaires.

Alors il se baissa, et marchant à quatre pattes dans la direction du coin où il avait déposé ses vivres :

— Ah! ah! dit-il, voilà mon panier... il est heureusement gros et lourd et bien bourré.

Saisissant le panier par les deux anses, il le souleva comme s'il eût été vide,

— Hé! hé! s'écria le Gascon, qu'est-ce? les crapauds m'auraient-ils mangé mes jambons et bu mon vin?

Tout à coup il poussa un soupir d'effroi et laissa tomber le panier qui était littéralement vide.

Les cheveux de Pampelonne se dressèrent sur sa tête. Il crut avoir mal palpé les choses, se baissa de nouveau et allongea le bras le long du mur.

Tout brave qu'était le chevalier, il jeta, cette fois, un cri terrible.

Une main longue, sèche et nerveuse avait saisi sa main, et la secouait de la même façon que fait un ami à un ami auquel il souhaite le bonjour.

XX

LE CAPITAINE LA GAZETTE.

Les guerres de religion qui ensanglantèrent et ruinèrent la France, du règne de François II à celui de Henri IV, fournirent aux aventuriers de tous les pays des occasions sans nombre de se signaler et de faire fortune. Pendant le règne désastreux d'Henri III, ces aventuriers chevauchèrent tête levée dans nos provinces, prenant parti pour le prince ou le seigneur qui flattait le plus leur ambition ou plutôt leur cupidité. Il suffisait alors d'avoir la réputation d'un vaillant, de mettre l'épée au poing avec audace et avec art, pour être recherché soit de la cour, soit des ligueurs, soit des huguenots. Dans ces combats quotidiens, batailles, escarmouches ou duels, les hommes d'épée ne devenaient vieux que rarement. Ils tombaient tous,

en se suivant de près, frappés d'une balle ou d'un boulet, atteints par la dague ou par la lance ; heureux quand le bourreau ne les poussait pas dans ce vilain gouffre si noir que nous appelons, en beau langage, l'éternité.

En lisant l'histoire de nos guerres civiles, on est effrayé de cette multitude de catastrophes dont les écrivains les plus véridiques ont rempli toutes leurs pages ; on est effrayé du dédain que l'homme d'alors avait pour la vie de son semblable et pour la sienne, et on s'enthousiasme, malgré soi, pour ces intrépides et insouciants cavaliers qui, un pied dans la tombe, riaient, conspiraient, chantaient, se battaient, écrivaient et donnaient à la galanterie, à l'amour, tout le temps qu'ils pouvaient dérober à la guerre.

La noblesse vivait dans des camps, et les camps ennoblissaient ceux qui s'y faisaient une renommée. Il suffisait qu'un prince, un personnage puissant prissent en affection ou en estime un soldat parvenu, pour que ce soldat sortît du peuple ou de la bourgeoisie et devînt petit gentilhomme. Il ne portait ni titre, ni particule, mais il se disait *capitaine*, et ce grade, complètement honorifique d'ailleurs, lui donnait une importance qu'appuyaient, d'ordinaire, des façons de tranche-montagne et des allures de lansquenet.

Le capitaine La Gazette, Normand madré, était, sauf quelques particularités, taillé sur ce patron. Comme tous les fils d'Adam, il était pétri de qualités et de défauts. Ses amis, qui le jugeaient avec une bienveillante partialité, lui connaissaient cinq péchés capitaux, ses péchés mignons; à savoir, qu'il était très-gourmand, joueur effréné, un peu voleur, menteur ingénieux et querelleur par excellence ; en revanche, ils lui trouvaient deux vertus incontestables et incontestées, dont l'une faisait presque peur et dont l'autre faisait souvent rire; il était d'une bravoure téméraire et d'une chasteté hé-

roïque; on connaissait de lui mille actions d'éclat qui en faisaient tout à la fois un émule de Roland et de Joseph, fils de Jacob et de Rachel.

Ce farouche et pudibond guerrier avait quelque peu dépassé la quarantaine; il était haut de taille, sec, nerveux, efflanqué. Ses grandes jambes le soutenaient majestueusement. Sa tête avait le port fier, mais se pavanait avec quelque raideur sur deux épaules bien faites pour la cuirasse, quoique légèrement voûtées. Il soignait avec prédilection d'épaisses moustaches et une longue royale rousse que caressaient sans cesse ses grands doigts osseux. Son profil tenait de l'oiseau de proie. Vu de face, son visage était plutôt laid que beau. Quant à son costume, il le changeait selon la circonstance, car il appréciait plus que personne ce dicton philosophique de Rabelais : *L'habit faict le moyne.*

Malheureusement notre homme était plus souvent pauvre que riche et ne jouissait que d'un crédit médiocre, de sorte que son pourpoint avait quelquefois plus de pièces que de galon.

En 1584, un an avant les événements que nous avons racontés, le capitaine La Gazette était à Venise; il s'était enflammé au récit de quelques histoires merveilleuses colportées par les aventuriers qui étaient allés chercher fortune dans cette ville opulente; et, très-épris de son mérite, il n'avait pas mis en doute un seul instant les succès qui devaient l'attendre dans un pays où les coups d'épée se payaient un prix fou.

Néanmoins, il eut de grands déboires; ses plus beaux rêves s'évanouirent, et, loin de vivre largement, comme il en avait le ferme espoir, il vivota pendant six mois, sans trouver la moindre besogne. En vain débuta-t-il par de bruyantes querelles, en vain fit-il assaut avec les plus redoutés spadassins et en triompha-t-il : on parla de lui comme d'un dangereux

camarade, mais on évita sa compagnie, et son courage et son adresse lui nuisirent en ce sens que personne n'osa croiser son fer.

Réduit à donner quelques leçons, et gagnant à peine son boire et son manger, troué aux coudes et la mine amaigrie, le capitaine songeait sérieusement à quitter l'Italie pour revenir en France où les apôtres de la Ligue annonçaient un si bel avenir de désordres et de batailles, lorsque sa belle étoile lui fit faire une rencontre inespérée. Un soir, comme il caressait, un à un, d'une main distraite, les longs poils de sa barbe, et qu'il contemplait d'un œil morne le seul ducat qui lui restât, un coup sec frappé du dehors, à la porte de la chétive maison qu'il habitait, le tira de sa rêverie.

Il faisait déjà nuit, et le capitaine, penché à sa fenêtre, ne put distinguer qu'une ombre noire collée à la muraille.

— A qui en veut-on? demanda-t-il.

— Le capitaine La Gazette, s'il vous plaît? dit une voix qui semblait contrefaite.

— C'est moi-même.

— Alors, ouvrez vite, je suis pressé, répondit la voix avec une sorte d'autorité.

Sans se le faire répéter, l'aventurier descendit quatre à quatre son escalier, et introduisit son mystérieux visiteur jusque dans sa chambre.

L'inconnu refusa de s'asseoir, et mit grand soin à rester roulé dans un manteau qui l'enveloppait depuis les pieds jusqu'aux épaules. Un feutre à larges bords cachait, en outre, son visage qu'il affectait de tenir penché.

La Gazette conclut de ces minutieuses précautions qu'il était sur la voie d'une bonne aubaine.

— Vous avez fait des armes avec Galacci? demanda l'homme au manteau.

— Quelquefois, oui, Excellence.

— Avec Pietri, avec Bartonino, avec...

— Avec tout le monde, interrompit le Normand, pressé d'arriver au fait.

— Et vous avez battu, m'a-t-on dit, Galacci, Pietri, Bartonino?

— A plate couture, oui, Excellence...

— Vous connaissez la passe florentine, la feinte calabraise et l'attaque...?

— Je connais tout cela comme mon *Pater*, c'est-à-dire mieux que mon *Pater*.

— Très-bien! Une heure avant le jour, cette nuit même, trouvez-vous à la villa Ruggieri, sous l'allée de marronniers d'une maison que vous reconnaîtrez à son double rang de colonnettes. Ayez soin de ne pas vous montrer, et attendez patiemment qu'un homme descende par une croisée qui vous fera face. Aussitôt que cet homme sera à votre portée, mettez l'épée à la main, et tuez-le...

— Voilà qui est parfaitement clair : nous lui cherchons querelle d'abord, et nous le mettons par terre ensuite.

— Non... Vous le tuerez d'abord... Ne me suis-je pas bien expliqué?

— Parfaitement; mais en France nous faisons ces choses-là par principes; nous avons toujours quelque bon prétexte pour nous battre, tandis que pour assassiner nous sommes un peu maladroits.

— Prenez garde, le cavalier n'est pas commode...

— Tant mieux!

— Vous pourriez bien rester sur le carreau... il est très-heureux!

— Hé! vous me faites venir l'eau à la bouche...

— Enfin, voilà mon cadeau, dit l'inconnu en laissant tomber

une bourse pesante dans la main de l'aventurier; une fois notre homme enterré, vous recevrez le double de cette petite avance... Cela vous convient-il ?

— Vous avez ma parole qu'à moins d'avoir affaire au diable, je toucherai la somme entière.

— Très-bien... adieu !

L'homme au manteau gagna silencieusement la porte, mit le pied dans la rue, et s'éloigna sans ajouter un mot, sans faire un geste et sans se retourner.

Le capitaine vida sa bourse sur un tabouret, compta ses pièces d'or, les engouffra avec délices dans l'une de ses vastes poches, décrocha une longue rapière qui pendait à la muraille, s'enveloppa de sa cape, et sortit pour promener sur les canaux la joie qui l'étouffait. La tête malicieuse du Normand ne tarda pas à battre la campagne ; le son des ducats qui ballotaient dans sa poche l'échauffa, l'inspira, et il laissa sur tous ses pas les plus splendides échantillons de ces sortes d'édifices décorés, je ne sais trop pourquoi, du nom pompeux de châteaux en Espagne.

Par hasard un tripot se trouva sur la route du capitaine, et, par habitude, notre homme y entra. La séance fut courte, mais orageuse, et, en moins d'une heure, l'or de l'aventurier passa de ses mains crispées et tremblantes dans celles de ses heureux adversaires.

N'ayant plus rien à perdre, La Gazette enfonça son feutre sur ses yeux ; et, jurant en forme de consolation la mort du galant qu'on lui avait recommandé, il prit le chemin de la villa Ruggieri.

Tout en longeant le canal du doge, le Normand s'arrêta pour voir glisser sur l'eau le fanal d'une gondole que poussaient des bras vigoureux. Tout à coup la gondole pencha sa poupe comme un vaisseau qui prend le vent, puis elle vacilla

sur sa quille, et, pendant qu'un cri d'effroi partait de sa cabine, elle s'enfonça dans les flots qui se refermèrent sur elle en bouillonnant.

Mettre à bas son manteau, se débarrasser de son épée et se jeter à l'eau, ne fut pour le capitaine que l'affaire d'un moment; il plongea bravement, saisit un homme qui se débattait contre la mort, le ramena évanoui sur la chaussée, et se précipita de nouveau au secours des autres naufragés; pendant qu'il nageait entre deux eaux, il se sentit pris à la fois aux cheveux et par une jambe : il se débarrassa par un violent coup de pied du malheureux qui se cramponnait à sa jambe, et, saisissant, à bras le corps, celui qui le tenait par la tête, il vint le déposer, respirant encore, à côté de son camarade; puis comme c'était un homme qui ne faisait jamais les choses à moitié, il secoua ses membres nerveux pour les dégourdir, et alla repêcher, au fond du canal, le pauvre diable qu'il y avait laissé. Après une périlleuse recherche, il le trouva, le tira de la vase où il s'était à peu près enfoui, et le jeta sur la rive où il tomba lui-même épuisé par ses intrépides efforts.

— Combien étiez-vous? demanda le capitaine à celui des trois hommes qui, le premier, donna signe de vie.

— Trois : notre maître que voilà, et nous ses deux laquais; la gondole faisait eau sans que nous nous en doutions, nous ne sommes pas marins.

— Je m'en suis pardieu bien aperçu... Vous dites donc que votre maître est ce pauvre diable que j'ai pêché le dernier?... Ou je me trompe fort, ou son affaire est bâclée... voyons cependant.

Le Normand visita de son mieux le noyé, le tourna, le retourna, le dressa sur ses pieds, et le laissa retomber en disant d'un ton doctoral et peu attendri :

— Il est mort!

Tout en rendant ses soins au trépassé, La Gazette n'avait pas oublié de le fouiller avec une dextérité qui lui était familière, et il avait fait passer dans sa poche une espèce de portefeuille en parchemin, qui, au poids, lui avait semblé contenir autre chose que des billets doux.

Son inspection achevée, le capitaine dit à celui des valets qui le regardait faire d'un œil encore alourdi :

— Ma foi! je suis fâché de n'avoir pas su vous sauver tous les trois; mais il est temps que je m'aille sécher; que Dieu vous soit en aide, maintenant, je vous souhaite une bonne nuit.

C'était un type bizarre que ce Normand; tantôt humain, tantôt cruel, souvent égoïste, quelquefois généreux, il faisait le mal par habitude, et le bien par distraction.

Il y avait loin, d'ailleurs, du lieu du naufrage à la villa Ruggieri, et le capitaine était fort pressé de savoir ce que contenait la trouvaille qu'il avait faite dans la poche du noyé; il rentra donc dans la ville, et, s'approchant d'une lanterne suspendue à la voûte d'un portique, il se mit en devoir d'ouvrir le portefeuille.

Nous ne prétendons pas savoir décrire la grimace que fit l'aventurier lorsqu'il ne trouva que quelques pièces d'argent, une lettre et une clé dans ce portefeuille. Sa mine s'allongea démesurément, et il frappa du pied avec énergie; puis il rompit le cachet qui était à l'adresse de la marquise Fabiani, à Venise, et lut en épelant chaque mot (notre homme lisait comme un maître d'armes), la missive que voici :

« Madame la marquise, je suis un grand coupable que saisit enfin le repentir. La pauvre enfant que vous avez recueillie, il y a quelques années, cette petite gitana dont les malheurs vous ont fait pitié, serait plus riche que vous, sa bienfaitrice,

si je ne l'avais odieusement dépouillée de ses trésors. Sans raconter en détail les circonstances du vol que j'ai commis, je vous dirai que la mère de votre protégée possédait, sur le navire où elle fut tuée, un petit coffre rempli de pierres précieuses d'une valeur de plusieurs millions. Je me suis emparé de ces richesses, qui appartiennent à l'enfant dont vous vous êtes si généreusement et si humainement chargée, et je les ai cachées dans un lieu que, seul, je puis vous enseigner; je me hâte de mériter mon pardon en vous révélant un secret qui fera le bonheur d'une innocente créature, et adoucira, envers moi, la colère d'un Dieu vengeur. — Veuillez donc lire avec soin la notice que je joins à cette lettre; en vous conformant exactement à mes indications, vous ferez un acte de justice, et sauverez mon âme du remords.

« Je suis, avec respect, madame la marquise, votre humble serviteur,

« DU HALOT,

« Ex-gouverneur de la citadelle et château d'Angers. »

Le capitaine La Gazette tourna d'une main frémissante le feuillet qu'il venait de lire, et ses yeux, ardents comme ceux du lynx, déchiffrèrent à la hâte l'itinéraire que du Halot avait tracé pour la signora Fabiani. Le précieux écrit fut relu jusqu'à quatre fois; la clé que contenait le portefeuille fut saisie avec une tendresse frénétique, et le Normand, ivre et fou de joie, dit qu'il serait bien sot d'aller risquer sa vie dans un combat nocturne, pour quelques ducats, quand il avait en mains la pierre philosophale.

Cependant La Gazette se piquait d'une sorte de loyauté et de délicatesse qui l'obligèrent à tenir la promesse qu'il avait faite à son mystérieux visiteur. Il avait d'ailleurs une telle confiance dans sa force et son adresse, qu'il ne doutait pas de

l'issue de la rencontre, et il n'hésita plus à satisfaire ce qu'il appelait son point d'honneur; il détacha le feuillet qui, s'adressant à la marquise, servait de préface à la bonne œuvre de du Halot, le déchira, en jeta au vent les morceaux; puis, portant encore à ses lèvres la notice qui devait le guider dans ses recherches, il la glissa comme une relique dans le portefeuille, mit son trésor sur sa poitrine, sous son pourpoint, et prit à grands pas le chemin de la villa Ruggieri.

— Mon homme tué, se disait le judicieux spadassin, et mon argent bien gagné, je me mettrai commodément en route pour la France et pour Angers, où m'attendent toutes les joies du paradis, tandis que si je quittais Venise sans donner le petit coup d'épée qu'on m'a demandé si poliment, je courrais risque de me déshonorer et de mourir de faim sur les grands chemins, avec une mine de diamants dans ma poche.

Ce fut en achevant des raisonnements de cette force que La Gazette arriva sous les marronniers de la villa Ruggieri; il fit d'abord une prudente reconnaissance du terrain, pour vérifier les renseignements qui lui avaient été donnés, et il achevait à peine cette opération, qu'une fenêtre s'ouvrit au-dessus de sa tête, et qu'il vit un homme s'élancer du balcon de cette fenêtre sur le gazon.

— Pardieu! monsieur, dit le capitaine en abordant le galant chapeau bas, vous avez un fameux talent pour les cabrioles.

— Vous m'obligeriez en vous mêlant de vos affaires, répondit l'inconnu d'une voix douce comme celle d'une femme ou d'un enfant.

— Peste! vous prenez la mouche aisément, mon ami, cela me fait véritablement plaisir.

— Peu m'importe... A qui en avez-vous?

— Mais... à vous-même, ce me semble... D'où diable venez-vous par là?

A cette question impertinente, celui à qui elle s'adressait recula de quelques pas, mit l'épée à la main et dit en ricanant :

— Je vous comprends; vous m'attendiez... faisons donc vite et sans bruit, je suis un peu pressé.

— A la bonne heure; monsieur est Français, cela se voit; les Vénitiens ont, d'ordinaire, l'oreille beaucoup plus dure... mettons-nous sous ce gros arbre, nous y serons plus à l'aise.

— Volontiers.

— Mon ami, c'est vraiment dommage que j'aie promis de vous tuer; sans cette promesse je ne vous eusse fait qu'une égratignure, foi de capitaine.

— C'est trop de bonté... Allons! gagnez votre salaire; vous a-t-on payé cher, au moins?

— Oh! mon Dieu! plus que vous ne valez assurément.

L'inconnu fit ployer la lame de son épée comme pour en essayer la trempe, puis il se mit en garde et jeta son chapeau à ses pieds.

— Eh! Jésus, vous n'êtes qu'un enfant! s'écria La Gazette indécis.

— Tant pis pour moi, tant mieux pour vous... Allons! j'attaque.

Le capitaine mit au vent sa large et lourde rapière et le combat commença. Dès la première passe, notre Normand vit qu'il avait affaire à forte partie; à la seconde, il rompit d'un pas, à la troisième son pied glissa, et il sentit le froid du fer de son adversaire entrer dans sa poitrine; il poussa un soupir étouffé et tomba comme une masse, sans faire un mouvement. L'inconnu se pencha sur lui, regarda son visage pâle et déjà méconnaissable, — le sang sortait par la bouche et les narines, — puis il défit son pourpoint et fouilla dans ses poches, espérant trouver quelque indice pour s'expliquer la singulière querelle qu'il venait de vider. Le portefeuille du Normand

tomba sous la main du vainqueur qui, s'en emparant, s'éloigna lestement. Le portefeuille de La Gazette était troué de part en part.

Le lendemain on s'abordait dans les salons de Venise en se disant :

— Connaissez-vous l'aventure de la comtesse Ruggieri ?

— Non.

— Le vieux comte s'est offensé de certaines visites que rendait à la belle comtesse le petit Pampelonne, et il lui a tendu une embuscade.

— Bah ! l'a-t-il tué ?

— Non... Il a mis à ses trousses ce sacripant, à barbe pointue, qui faisait trembler tous nos bravi, le capitaine La Gazette...

— Ah ! pauvre chevalier ! s'écriaient les femmes.

— Rassurez-vous, Pampelonne a troué de part en part la poitrine du capitaine.

— Et il est mort ?

— On le dit.

— Et le chevalier ?

— Il est reparti pour la France deux heures après cette algarade ; la comtesse se désole.

— Et le comte ?

— Il est inconsolable.

— Ils sont tous de même, ces pauvres vieux maris.

Cette aventure fit grand bruit pendant huit jours, et bientôt après on n'en parla plus.

La Gazette lutta sur son grabat, pendant quinze jours, contre l'agonie. Enfin, ce corps robuste triompha de la mort, et le Normand, trois mois après son duel nocturne, reparut sur la place Saint-Marc comme un nouveau Lazare. A quoi tient la vie ! Si le vaillant coup d'épée du petit Pampelonne (nom qu'on

donnait à Venise au chevalier) n'eût pas rencontré le portefeuille du capitaine, c'en était fait du pauvre diable! L'aventurier avait la mine sombre et le regard farouche; ses habits affichaient la misère, et son orgueil dompté lui faisait baisser les yeux. Ce qu'il regrettait, ce n'était pas le sang échappé de sa blessure, ce n'était pas sa vanité offensée, c'était le portefeuille que son heureux adversaire lui avait dérobé! Il avait bien, par un effort de mémoire pour lui prodigieux, rassemblé à peu près toutes les indications fournies par la notice de du Halot; mais il frissonnait de terreur en pensant que son secret était au pouvoir d'un autre, et qu'une proie si riche pouvait déjà lui avoir été ravie.

Le malheureux capitaine n'avait pas une obole pour se mettre en route, et sa convalescence exigeait encore de grands ménagements. Dans ce cas difficile, il résolut de tenter les grands moyens, et il se présenta chez la marquise Fabiani dont il connaissait la générosité, afin d'implorer quelques secours qui permissent à un pauvre soldat, disait-il humblement, de regagner sa terre natale.

La marquise voulut voir, par elle-même, ce solliciteur. Elle l'examina avec un soin tout particulier, l'interrogea longuement, et lui dit :

— A dater de ce jour, je vous prends à ma solde. Après-demain, nous nous embarquerons pour la France; vous me servirez de guide dans ce royaume que je ne connais pas. Tant que nous serons à Venise et sur le vaisseau qui nous transportera, vous serez mon serviteur; dès que nous aurons touché le sol français, vous passerez pour mon père, et ne cesserez de prendre cette qualité que sur mon ordre. Gardez le plus profond silence sur le projet que je viens de vous confier, et tenez-vous prêt à quitter Venise après-demain dans la nuit.

La Gazette crut rêver en se voyant si bien servi par le ha-

sard; il courut à son logis, fit un paquet de ses hardes et les donna à un pauvre peintre, aussi gueux que lui, pour l'engager à écrire sous sa dictée la lettre que du Halot crut recevoir au nom de la signora Fabiani; puis, n'ayant que la cape et l'épée, il passa, joyeux et radieux, de son triste réduit au palais somptueux de la marquise.

Deux jours après ce changement de domicile, un vaisseau de l'orgueilleuse république appareillait pour la terre de France, et mettait le cap sur Bordeaux. Deux femmes masquées étaient sur le pont, jetant, l'une un regard désolé aux rives de l'Adriatique, l'autre un regard menaçant à l'horizon où le soleil décline. C'étaient la signora Fabiani et sa fidèle Venezia. Le capitaine La Gazette, drapé comme un consul dans son manteau, se souriait à lui-même en caressant sa barbe d'une main, et de l'autre la garde de son épée.

On sait ce qui arriva aux voyageurs. La Gazette, après avoir longuement réfléchi au parti qu'il devait prendre pour arriver au château d'Angers sans encombre, n'avait pas trouvé de meilleurs moyens que d'y conduire les dames qu'il escortait. Le rusé capitaine savait que le château tenait pour le roi et pour les *politiques*, nom qu'on donnait alors aux royalistes, et il avait compté sur l'hospitalité du comte de Brissac pour mener à bonne fin ses projets. Il n'avait pas eu grand'peine à faire adopter à la signora Fabiani son itinéraire, attendu qu'Angers se trouve à peu près en droite ligne sur la route de Bordeaux à Paris. Entré le matin dans le château que commandait Ancyre, notre Normand, accueilli avec honneur, avait pris patience toute la journée, attendant la nuit avec anxiété pour courir à la découverte. Il jouissait en grand seigneur des égards qu'on lui témoignait, et se carrait, avec importance, dans le rôle dont on l'avait affublé.

La nuit venue, le vieux sergent d'armes dont nous avons

parlé au début de cette histoire se présenta devant notre Normand, le chapeau à la main, le front respectueusement penché, et lui dit :

— Excellence, voulez-vous prendre la peine de me suivre ? Je suis chargé de vous conduire à vos appartements particuliers.

— Volontiers, mon garçon, volontiers ; certes j'instrouirai Sa Majesté lou roi, de la grâce toute courtoise avec laquelle on fait, aux étrangers, les hounneurs de ce château... Marchez devant, ze vous souis.

Le sergent, sans ajouter un mot, avait pris la direction de la cour des citernes ; et un doute se glissa, comme un frisson, dans le cœur de l'aventurier, lorsqu'il vit son guide s'arrêter devant la porte qu'il avait si souvent contemplée dans ses rêves, depuis son combat de la villa Ruggieri.

— Parbleu ! s'était dit La Gazette, je suis en veine ! les alouettes me tombent du ciel toutes rôties ; j'étais en peine de me procurer la clé de cette porte, et voilà un brave homme qui me met pour ainsi dire chez moi.

Cette réflexion faite, le Normand ne s'occupa plus qu'à suivre de son œil de renard tous les mouvements du sergent, et les détours du labyrinthe dans lequel on le conduisait. Arrivé dans la salle dallée de marbre, le sergent regarda La Gazette d'un air étrange et lui dit :

— Ce voyage vous semble bizarre, n'est-il pas vrai ?

— En effet, ze ne me l'explique pas souffisamment, mon très-ser.

Deux soupçons étaient venus assaillir le cœur du Normand. D'abord on en voulait à sa vie, ou au moins à sa liberté ; ensuite n'était-il pas probable que le trésor de la gitana avait été découvert et enlevé ? Ces deux pensées, rapides comme un éclair, avaient traversé l'esprit du capitaine, mais il était dé-

cidé à pousser jusqu'au bout l'aventure : aussi ne témoigna-t-il aucun étonnement lorsqu'il vit le sergent se pencher sur l'une des dalles pour la faire tourner sur elle-même ; cette besogne achevée, le sergent se redressa de toute sa taille, recula de quelques pas, et tirant un pistolet de dessous son justaucorps, il dit avec cette politesse glaciale qui ne souffre généralement aucune réplique :

— Voilà, monseigneur, l'appartement qui vous est destiné ; veuillez en prendre possession.

La Gazette eut un instant l'idée d'assommer sur place le faquin qui lui parlait sur ce ton. Il était bien homme à se débarrasser, en un tour de main, de ce singulier maître des cérémonies, mais il préféra jouer au plus fin, tant il avait à cœur de voir certaine chose par lui-même.

— Diable ! mon sergent, s'écria-t-il avec bonhomie, savez-vous qu'il fait très-noir là-dedans !

— Aussi vous laisserai-je ma lanterne.

— En vérité, c'est bien aimable à vous... Hé ! mais ! on ne va pas me mettre ici au pain sec, z'imazine.

— J'aurai l'honneur de vous apporter moi-même vos repas quotidiens.

— A merveille... Ainsi vous dites qu'il me faut descendre dans ce zoli trou ?

— Mon Dieu ! oui, monseigneur !

— Que votre volonté soit donc faite... Ze souis, comme vous voyez, d'excellente composition.

— C'est la vérité ; on n'est pas plus accommodant.

Le capitaine sauta à pieds joints dans le caveau, et prit, des mains du sergent, la lanterne qui lui avait été offerte.

— Bonne nuit, monseigneur, cria le soldat en replaçant la dalle : avec votre philosophie vous ne serez pas plus mal ici qu'ailleurs.

Dès que le Normand se crut seul, il promena les rayons de sa lanterne sur la muraille et sur le sol de son cachot ; et, ne trouvant nulle trace de bouleversement, il poussa un gros soupir joyeux qui résuma toutes ses émotions ; puis, se frottant le front, comme pour appeler sa mémoire à son aide, il tira son épée, la saisit à deux mains, et se mit à fouiller le terrain avec un courage infatigable. Après une heure du travail le plus rude, après avoir brisé le fer de sa rapière et déchiré ses ongles contre les cailloux, il mit la main sur un corps dur, jeta dans sa solitude un éclat de rire homérique, et arracha, des entrailles de la terre, un petit coffre en bois d'acajou fermé par une solide serrure. Le capitaine employa encore une heure, qui eut pour lui la durée d'un siècle, avant d'avoir forcé le coffre ; mais alors il ferma subitement ses yeux éblouis, et faillit perdre connaissance. Des diamants, des rubis, des topazes jetèrent leurs vives étincelles dans ce sombre réduit et l'illuminèrent. L'aventurier palpa toutes ces richesses avec une joie délirante ; ses yeux s'emplirent de larmes, l'air qui gonflait ses poumons s'en échappa bruyamment ; il serra convulsivement contre son sein la boîte précieuse, et quitta un moment la terre pour habiter le Paradis.

XXI

A GASCON NORMAND.

Revenu à lui, le Normand prit la lanterne et inspecta minutieusement les coins et recoins du caveau ; il étudia les parois du roc dans lequel on l'avait taillé ; il fouilla le plafond de son regard aigu, et revint s'asseoir à côté du coffre avec ce sourire et cette tendresse qu'apporte une jeune mère au berceau de son premier enfant.

Étrange effet de la cupidité ! Cet homme enfermé dans un cachot sans issue, cet homme menacé par un ennemi puissant, cet homme qu'attendait peut-être une mort terrible, ne donnait pas un regret à sa liberté, pas une larme au désespoir ; il caressait de ses mains frémissantes les pierreries qui brillaient à ses yeux, il les regardait à la pâle lumière de son flambeau

lugubre, et, dans son extase, il n'avait qu'une crainte, une frayeur. celle de n'être pas assez seul pour jouir à son aise de la vue de ses richesses, et d'être épié par un œil caché. Son ombre lui faisait peur, son bonheur l'épouvantait.

Le prisonnier employa tout la nuit à compter, à comparer, à peser ses diamants ; puis, énervé par cette tension continuelle de son esprit, il se roula sur le coffre, et sommeilla, pendant quelques instants, dans une grande agitation.

En se réveillant, La Gazette résolut de faire disparaître les traces de la fouille qu'il avait faite. Il prit les pierreries, les distribua dans toutes ses poches, en remplit une ceinture de cuir qu'il portait toujours sur lui, en fit glisser dans les tuyaux de ses bottes, et, le coffre étant complètement vide, il y mit quelques cailloux, le referma de son mieux, le replaça dans son trou et le recouvrit de terre.

Ce travail était à peine achevé que le capitaine entendit pivoter, sur sa tête, la dalle qu'avait déplacée le sergent lors de son incarcération.

— Eh bien ! monseigneur, demanda la voix rude du soldat, avez-vous au moins fait un agréable somme ?

— Mais oui... Quelle houre est-il, s'il vous plaît ? l'houre du dézouner, sans doute ?

— Tout juste, monseigneur.

— Alors, veuillez me faire passer oune échelle pour que ze sorte d'ici.

— Vous déjeunerez très-bien chez vous ; ne vous dérangez pas... Si les mets ne sont pas de votre goût, vous me le direz, et on fera l'impossible pour vous satisfaire.

Disant cela, le sergent allongea le bras, et remit un lourd panier au Normand, qui le reçut de très-bonne grâce.

— Vous trouverez encore dans ce panier, ajouta le sergent, de quoi alimenter votre lampe, ainsi qu'un bréviaire pour

charmer vos loisirs... Avez-vous quelques ordres à me donner?

— Non, ma foi !... Hé ! pardon, ze n'ai qu'oune question à vous faire.

— Faites.

— Sauriez-vous, par hasard, quel gros péché z'ai commis pour être ici ?

— Non, monseigneur, le spirituel n'est pas de ma compétence.

— Encore oun mot... Ze ne serais pas fâché de voir faire quelques réparations à ce logis, si ze dois l'habiter longtemps.

— On vous enverra un architecte... Bon appétit, monseigneur.

Le souhait était inutile ; le prisonnier fit grand honneur au repas qui était excellent, puis il se roula dans sa cape, ferma les yeux, et se mit à réfléchir sur sa situation et la tournure assez fâcheuse que prenaient ses affaires.

« Tout cela ne peut guère durer, pensa-t-il ; il est évident que je suis ici l'objet de quelque méprise et qu'on ne peut en vouloir sérieusement à ma vie, attendu que je ne suis ni grand seigneur, ni conspirateur, ni ligueur, ni Béarnais : donc, cette mauvaise plaisanterie ne peut durer longtemps ; donc, j'irai bientôt manger mes millions au beau soleil. »

La Gazette, homme logique s'il en fut, accepta ce simple raisonnement, et attendit de sa bonne étoile des jours meilleurs et prochains. Il déjeuna et dîna de grand appétit, chaque fois que le sergent lui apporta son déjeuner ou son dîner, et il donna le reste de son temps à des rêves magnifiques.

Par malheur on se lasse de tout, et, si fertile qu'était l'imagination de notre prisonnier, elle se rendit après quatre jours du travail forcé qu'on lui demandait. — Alors notre Normand se révolta : ses poumons lui réclamèrent un peu d'air, ses jambes se plaignirent de leur inactivité ; il s'avoua que, million-

naire, il était logé comme un cancre; sa tête prit feu; il eut la fièvre et le frisson; et, comme c'était un homme à détermination subite, il résolut de s'accrocher au sergent lors de sa première visite, et de se tirer d'affaire par quelque coup de main vigoureux.

La Gazette était d'une grande agilité; ses muscles avaient la trempe et la détente de l'acier, et il comptait avec raison sur sa force pour se rendre maître du soudard et l'enfermer à sa place dans le caveau; cela fait, rien n'était plus facile que de gagner l'embrasure qui, de l'escalier tournant, donnait sur les fossés. Le Normand se vit dehors; les oiseaux, le soleil et les fleurs jetèrent leur triple sourire dans son âme, et il attendit impatiemment l'arrivée du sergent.

Ce jour-là, le sergent ne parut point. L'heure du déjeuner se passa; celle du dîner arriva, et le prisonnier fit un jeûne complet, qu'il accompagna des plus laides grimaces et des plus affreux jurements.

Toute la nuit s'écoula dans un morne silence; la faim seule, une faim de cannibale hurlait dans les entrailles de l'aventurier qui, après trente-six heures de diète absolue, se promena, furieux, dans sa cage, cherchant avec désespoir un moyen d'échapper à la mort qui déjà planait sur lui. Sa lampe n'avait plus d'huile que pour cinq ou six heures, et il frissonna en pensant aux horreurs des ombres qui allaient l'envelopper. Il se haussa sur ses pieds et tâta le plafond de son cachot avec le tronçon de son épée, espérant trouver la jointure de quelque dalle. Cette recherche le conduisit à découvrir une fissure très-étroite à l'un des angles du mur vertical et de la voûte. Aussitôt il attaqua le mur et parvint, sans beaucoup de peine, à y faire deux brèches sur lesquelles il monta. Ainsi exhaussé, il se mit vaillamment à l'œuvre pour trouer le plafond. La pierre était dure, le ciment solide, et il

fallut à l'infatigable La Gazette autant d'énergie que de savoir-faire pour mener à bien cette entreprise. Mais la faim, mais la douleur, mais la volonté, le désir de vivre, triplèrent les forces de l'ouvrier, et après six heures d'un travail patient, comme la goutte d'eau qui creuse le marbre, le prisonnier, sondant le trou qu'il avait pratiqué, entendit le fer de son épée résonner contre une dalle extérieure. Comme un rayon de joie se glissait dans son cœur, à cette découverte, la flamme de sa lampe pétilla, jeta une vive clarté et s'éteignit.

Mais le Normand tenait le fil sauveur qui devait le guider dans son labyrinthe; il tâta encore pendant longtemps avec son épée, cherchant à déchausser la dalle de son ciment; puis, s'y prenant à deux mains, il rassembla toutes ses forces, donna un coup de rein digne d'un Titan, et fit éclater un morceau du carreau de marbre qui lui résistait. Au bruit que fit la dalle en se cassant, répondit un autre bruit sonore et clair comme celui qu'auraient pu faire deux bouteilles de verre s'entrechoquant. Le prisonnier glissa l'une de ses mains par la brèche et la trouva obstruée par un corps mobile qu'il crut reconnaître pour un panier. Cette trouvaille donna beaucoup à réfléchir au capitaine, mais comme c'était un homme qui pensait et agissait en même temps, il fit si bien, de ses cinq doigts, qu'il parvint à ouvrir ce panier. Tout d'abord il y trouva une bouteille dont il cassa le goulot précipitamment. Cette bouteille contenait du vieux vin d'Arbois dont notre aventurier fit immédiatement justice. Aussitôt après cette première réfection qui dissipa les plus mélancoliques pensées de l'aventurier, il fureta avec une adresse ingénieuse dans les flancs de ce panier providentiel et mit la main sur des provisions de toute espèce.

— Ah! sainte Vierge! s'écria tout haut La Gazette, il faut

que je sois, sans m'en douter, un bien parfait honnête homme pour que le ciel ait ainsi l'œil sur moi!

Sur ce, comme le trou du plafond n'était pas assez large pour donner entrée aux comestibles, La Gazette se mit à l'œuvre avec un courage que stimulait puissamment certains parfums de lard et d'autres friandises.

Après une heure de travail, le trou, qui n'était pas encore assez large pour laisser passer le panier tout entier, permit néanmoins au prisonnier de faire glisser pièce par pièce tout le contenu, qui se composait d'un jambon monstrueux, d'un fromage, de quelques saucissons, de pain et de biscuits, de vin, de gousses d'ail, et, bonheur inespéré! d'un briquet, de pierres à feu et de quelques bougies.

La Gazette replaça le panier de manière à boucher hermétiquement l'ouverture du plafond, puis il se réfugia dans un coin du caveau, battit le briquet, alluma une bougie, et mordit à belles dents, et but à belles gorgées, non sans louer, avec exagération, la bonne Providence.

— A qui ai-je affaire? se demanda sérieusement le Normand, lorsqu'il eut imposé silence aux plus féroces exigences de son estomac affamé. Autant qu'on peut juger un homme sur les préférences de son appétit, toutes ces bonnes choses me viennent d'un Gascon. Il n'y a que les Gascons pour mettre ainsi l'ail à toutes les sauces... Hum! j'ai la gorge empestée! Ah çà! mais que peuvent faire les Gascons par ici? et que veut dire cet approvisionnement dont j'ai si bien profité?

La Gazette fit une pause sur cette excellente pensée; son esprit s'aventura à travers une foule de suppositions qui ne le menèrent à aucun éclaircissement. Néanmoins, il arrêta un nouveau plan de conduite et résolut d'attendre encore vingt-quatre heures dans son souterrain, en faisant le guet, afin d'avoir le mot d'une intrigue à laquelle il s'intéressait malgré lui.

D'ailleurs, notre Normand était fort curieux par système; il disait et pensait que tout homme de sens doit se servir de ses yeux et de ses oreilles bien plus que de sa langue, de ses mains et de ses jambes; et, partant de ce texte de la Sainte-Écriture : *Dieu voit tout et entend tout*, il professait cette maxime : que la perfectibilité humaine consiste dans une oreille délicate et une vue perçante.

Si résolu que fût le capitaine à faire bonne sentinelle, le copieux repas qu'il avait pris après un jeûne de deux jours rendit sa digestion pénible, il ferma les yeux après une résistance héroïque, s'endormit, et ne fit qu'un somme durant quatre heures.

A son réveil, le prisonnier, qui, par précaution, avait soufflé sur sa bougie, crut entendre un bruit de pas au-dessus de sa tête. Alors il grimpa contre le mur pour se rapprocher du trou du plafond afin de ne rien perdre de ce qui se faisait. Pour plus de sûreté, La Gazette passa la main dans le trou pour s'assurer qu'il était toujours bien masqué par le panier; or, il arriva que ce mouvement fut fait pendant que Pampelonne, de son côté, soulevait, non sans terreur, son panier de provisions, de sorte que le bras tout entier du capitaine traversa le plafond, et que sa main, rencontrant celle du chevalier, la serra et la secoua affectueusement.

— Sarpejeu ! qu'est ceci ? s'était écrié Pampelonne les cheveux hérissés.

— Moussiou, ze vous souhaite le bonzour, avait répondu le Normand d'une voix de fausset imitant à merveille l'accent italien.

— Et où diantre êtes-vous ? demanda Pampelonne qui, pris à l'improviste par cette singulière rencontre, ne savait trop bien s'il ne rêvait pas tout éveillé.

— Mon camarade, ze souis dans oun endroit où il ne fait pas bon doutout.

— Vous êtes donc au-dessous de moi ? dit le chevalier, guidé par la position verticale du bras qu'il tenait toujours entre ses mains.

— Hélas! oui, oun poco au-dessous, mon ser ami, et bien mal à moun aise, foi dé zentilhomme...

— Foi de gentilhomme ! interrompit Pampelonne en se frappant le front, vous êtes donc... qui êtes-vous ? que faites-vous là ?

— Hélas ! permettez qu'avant de répondre ze vous fasse moi-même oune question ?

— Faites.

— On m'a si étrangement réçou dans ce castel que z'ai oune peur bleue de dire qui ze souis. Quant à ce que ze fais, on le devine ; ze m'ennouie cordialement, et ze fais diète comme oun dévot.

— Vous pouvez parler sans crainte, je crois que nous serons amis. .

— Ma foi ze voudrais bien vous embrasser, mon ser, pour ce que vous me dites-là... Avez-vous entendu parler, en votre vie, de la marchesa Fabia Fabiani ?

— Oui, pardieu ! et beaucoup; c'était, l'an dernier, la femme dont tout Venise s'occupait. La marquise Fabiani!. la belle solitaire! la superbe et dédaigneuse affligée !

— Votre Seigneurie a donc habité Venise, mon ser ami ?

— Pendant quelque temps... Mais continuez.

— Eh bien ! puisque vous connaissez la marchesa, connaissez-vous lou marquis son père ?

— Non... Je n'en ai même jamais entendu parler.

— C'est loui qui a lou plaisir de vous salouer, carissimo.

— C'est donc vous que le Grec a fait jeter dans ce cachot ?

— Z'ai cet honneur; hélas ! oui.

— Et c'est la marquise Fabiani qui était retenue prisonnière au château ?

— Apparemment !

— Comment ! apparemment ?

— Ze dis apparemment, perché ze souis privé de sa sère compagnie depouis longtemps... Ma pauvre fille, qu'en aura-t-on fait ? Ze n'en sais absolument rien.

— Allons ! rassurez-vous, la marquise n'est plus au château, elle est sur la route de Paris, escortée par un luron qui la mènera à bon port. Ma foi, monsieur le marquis, j'avoue qu'après avoir promis de vous mettre en liberté et vous avoir cherché partout, je n'espérais plus vous trouver.

— C'est oune zoustice à rendre au Grec, qu'il m'avait parfaitement caché !

— Je vous croyais mort de faim depuis plusieurs jours.

— Vous ne vous êtes trompé qu'à moitié, car j'ai les dents bien longues, mon doux ami. Mais quel bon vent vous a condouit ici ?

La Gazette fit cette question sans avoir l'air d'y toucher, mais il prêta l'oreille avec soin pour ne rien perdre de la réponse, car il s'effarouchait un peu de la visite qu'on lui faisait.

Pampelonne, persuadé qu'il avait affaire au père de la Vénitienne de son ami Gourdon, raconta succinctement les événements qui s'étaient passés au château, et termina son récit par ces mots :

— Je me suis donc réfugié dans ces caveaux, que j'ai découverts par un hasard miraculeux, dans l'espoir de jouer quelque niche à la garnison qui nous a supplantés.

— Et, pardon, mon brave ami, si ze vous importoune de questions : par quelle heureuse chance avez-vous mis le nez sur la cachette de ce coquin de Grec ? Certes, pendant qu'on

me condouisait ici, comme ze voyais ouvrir tant de portes mystérieuses, z'ai bien crou qué lou diable seul pourrait trouver ma piste.

Le Normand ne se payait pas des plus minces raisons; défiant à l'excès, il voulait savoir le pourquoi de toute chose, et la bienvenue de son libérateur ne lui était pas suffisamment expliquée.

De son côté, le Gascon ne voulait éveiller dans l'esprit du prisonnier aucun soupçon sur ses projets; la qualité du faux marquis, la fortune royale dont il le croyait maître, ne lui inspiraient aucune sécurité à l'endroit du trésor caché, car il connaissait l'avidité et même l'avarice des plus grands seigneurs italiens de ce temps, et il tremblait qu'un mot hasardé ne révélât ses projets. Son imagination féconde en expédients ne le laissa pas en chemin, et il bâtit, en un instant, toute une histoire. Il avait attaqué, dit-il, et tué le sergent d'armes du gouverneur au moment où il ouvrait la première porte du souterrain, et il avait enfoncé les autres portes à l'aide d'une pince.

La Gazette fit la grimace à ce récit et n'en crut pas un mot. Toutefois, coupant court à ce sujet, il s'écria joyeusement :

— Puisque les portes sont ouvertes, mon ser libérateur, hâtez-vous de me faire déguerpir de ma prison, car on nous y pourrait sourprendre.

— Soyez sans inquiétude, l'entrée principale est fermée, je ne suis pas simple à ce point...

— Ze n'ai que des compliments à vous faire... Ah çà ! voudriez-vous, mon bien ser ami, me faire passer oune çandelle, oune lanterne, oun louminaire quelconque ? ze souis fatigué de vivre ici comme oune chouette.

— Eh ! pardieu! vous en parlez bien à votre aise ; n'avez-vous pas vidé tout mon panier ?

— C'est zouste, et z'avoue qu'il m'a rendu grand service... C'est vraiment dommaze qu'il soit à sec, ce ser petit panier...

— Comment ! à sec ? Comment ! petit ?

— Eh oui ! ze n'en ai eu que pour quatre repas... encore les deux derniers ont-ils été bien tristes !

— Corbeuf ! vous avez mangé un jambon de cinq livres, quatre gros cervelas, deux paquets de gousses d'ail, une demi-douzaine de gros biscuits, du pain en quantité, et bu quatre pots de vin en quatre jours !... Vous avez l'appétit rude, monsieur le marquis.

— Hé ! mon ser, z'aurais voulu vous y voir... z'en étais à mon troisième zour de diète... Vous comprenez !... D'ailleurs le compte est facile à faire, z'ai manzé presque tout le zambon, que z'ai trouvé délicieux, à mon premier repas... z'avais la dent un peu crouelle, ze l'avoue. Au second z'ai vécu médiocrement de cervelas et de pain blanc.

— Fichtre ! et qu'avez-vous mangé le troisième ! bon Dieu !

— Le troisième, z'ai fait pénitence et long zeune, mais le quatrième, ze n'y ai pas tenou, ser moussiou.

— Et alors ?

— Z'ai croqué les çandelles, mon pauvre ami.

— Les chandelles ! s'écria Pampelonne avec un fou-rire.

— A la guerre comme à la guerre, carissimo ! au siéze de Piombino, nous avons manzé pire que cela ; mais c'est égal, z'avais beau fourrer de l'ail à chaque bouchée, z'ai fait un chien de festin.

— Je le crois, sandis ! je le crois ! et cependant tout y a passé ?

— Tout, mon brave, absolument. Avez-vous quelque chose de moins mauvais à me donner ?... Z'ai, par exemple, oune soif terrible...

— Dieu me pardonne, nous ne sommes pas blancs ; il faut

nous hâter de sortir d'ici, car, à moins de nous manger réciproquement, je ne sais pas de quoi nous vivrions.

— Ze me mets à vos ordres, mon bon ami. Travaillons à élarzir ce trou que z'ai déjà eu bien de la peine à faire.

— Avez-vous, au moins, le briquet que j'avais mis dans le panier ?

— Ze ne l'ai pas vu... Ze l'aurai égaré.

— Tant pis! N'importe, commençons... avec la pince que j'ai là, vous serez bientôt dehors.

— Qu'est-ce qui vous avait donc inspiré la bonne idée de porter ici cet excellent petit panier, mon ser moussiou?

— C'était, pardieu! pour vous l'offrir, dit imperturbablement Pampelonne en ébranlant la dalle que le Normand avait à moitié brisée.

Cette réponse parut étrange au Normand, qui, tout à coup frappé d'un souvenir à certaine inflexion de l'accent du chevalier, cligna de l'œil et sourit en lui-même avec une joie subite. Il prit quelques minutes pour combiner ses questions et ses réponses, employa ce temps à aider le Gascon dans son travail de démolition, et rompit enfin le silence.

— Ze souis bien fâché de ne vous avoir pas connu pendant votre séjour à Venise, mon ser camarade, ze vous aurais coultivé avec soin. A quelle époque étiez-vous dans notre pays?

— Il y a quatre mois environ.

— Peste! Il n'était bruit dans ce temps-là que du pauvre comte Ruggieri et d'oun petit quouidam de Gascogne qui fit oun bien vilain coup.

— Et que fit-il, s'il vous plaît!

— Ce godelureau était passionné pour la belle comtesse qui, en revanche, l'avait en aversion.

— Ah bah!

— Qué voulez-vous? on ne peut aimer tout lou monde à la

fois. La comtesse aimait son mari et faisait grand cas d'oun brave raffiné qui remplissait alors l'Italie dou brouit des ses exploits; si z'ai bonne mémoire, ce zentilhomme so nommait le capitaine La Gazette, c'était oun véritable Bayard, oun César, oun Alexandre...

— Un mauvais drôle.

— Plaît-il, mon bon ami?

— Rien... continuez, monsieur le marquis.

— Ce La Gazette donc avait, disait-on, les bonnes grâces de la dame, et comme oune nuit, il descendait de son balcon, il se trouva nez à nez avec ce petit traître de Gascon qui lui logea un grand coup de dague dans le dos, dont il mourut. Ze vous le demande, n'est-ce pas dommaze que l'assassin se soit évadé? Toute la ville l'eût vu pendre avec une belle zoubilation.

— Il est fâcheux que rien ne soit vrai dans tout ce que vous venez de dire! répliqua chaudement Pampelonne, le gentilhomme gascon que vous outragez...

— Santa Madre! ce n'est pas moi qui l'outraze, c'est la voix poublique.

— Votre voix publique est une sotte bête, et quand je devrais retourner à Venise exprès pour la faire taire, corbeuf! j'y retournerai.

— Ah! que ze souis fâché de vous avoir parlé de cette bagatelle... Le Gascon est peut-être de vos amis?

— Je le crois pardieu bien!... C'est moi qui suis le chevalier de Pampelonne.

— Ah! bon Diou! chevalier, que ze souis aise de cette rencontre, ze vous confesse qu'au fond de l'âme z'avais pour vous oune estime secrète.

Le visage du Normand avait pris une expression diabolique; ses yeux brillaient dans les ténèbres comme ceux d'un oiseau



de nuit; il caressa ses lèvres du bout de sa langue, comme fait le tigre au moment de fondre sur sa proie; enfin tous ses nerfs se détendirent dans un tressaillement général; il frissonna de la tête aux pieds, en découvrant le but réel que poursuivait Pampelonne; c'était bien pour dénicher le trésor de la gitana que le rusé Gascon était venu dans le souterrain.

« Voilà un premier à-compte, avait pensé La Gazette, pour te payer le coup d'épée dont tu me crois mort... Qui vivra verra le reste. »

Quant au chevalier, comme il n'avait aucun doute sur l'identité du marquis Fabiani, il ne se donna pas la peine de regretter l'incognito qu'il venait de trahir, et il travailla, sans relâche, à élargir le trou par où devait sortir le prisonnier. D'ailleurs, la besogne était pressante, Pampelonne avait hâte de se débarrasser de son fâcheux, il flairait les diamants dont il avait juré de s'emparer, et pour mener à fin son entreprise audacieuse, il lui fallait écarter ce voisin importun qu'il donnait, du fond de l'âme, à tous les diables.

— Ma foi, monsieur le marquis, dit notre Gascon après un long silence, je crois que vous pourrez passer la tête par cette ouverture.

— Ze vais essayer, mon noble ami... Oui, per Bacco! voilà ma tête dehors... Ouf! on respire un peu mieux ici que là-dessous... Hum! prenez-moi sous les aisselles et tirez à vous... ferme... Nous y sommes... Ah! moussiou le Gascon, vous voudrez bien que ze vous embrasse... hein?

— Volontiers.

— Et maintenant, quel chemin allons-nous prendre pour gagner les champs?

— Suivez-moi; il est près de minuit, tout le monde dort dans le château, la fuite nous sera facile.

— Dépêchons... il me tarde tant d'embrasser ma pauvre

fille!... Quelle zoie pour cette sère enfant! Vous dites donc qu'elle voyaze sous bonne escorte... Mais où la trouverai-ze?

— Quant à cela, je n'en sais rien... sur la route de Paris, j'imagine; allons! suivez-moi, nous perdons un temps précieux.

Pampelonne conduisit le Normand jusqu'à l'embrasure dont il souleva la plaque.

— Per Dio! vous êtes bien au courant des mystères de ce caveau, mon brave ami, dit La Gazette.

— N'ai-je pas fouillé dans tous les coins pour vous chercher.

— Ze n'oublierai zamais votre dévouement, moussiou, et quand vous aurez besoin dou marquis Fabiani, vous ne vous zênerez pas, ze souppose?

— N'ayez peur... passez sans bruit... cette embrasure donne sur les fossés de la citadelle.

— Grand merci!... mais ne venez-vous pas avec moi?

— Hélas! non, j'ai un dernier devoir à remplir.

— Et ce devoir?

— Je veux tout bonnement placer un pétard dans cet escalier pour faire sauter une partie du château.

— Per Bacco! voilà oune vaillantise qui me plaît... Et avez-vous la poudre nécessaire?

— Je suis muni de tout ce qu'il me faut, et ne sortirai d'ici qu'après avoir tout arrangé à ma guise.

— Alors, bonne chance, mon brave... Le prince que vous servez est, ma foi! bien heureux... Ah! mille pardons, excellent ami, z'ai encore oune prière indiscrète à vous adresser... Ce gueux dé gouverneur grec m'a dévalisé avant de me jeter dans ses oubliettes, et ze souis sans oune obole : si vous pouviez venir à mon aide... vous comprenez?...

— Je ne suis pas riche, mais cependant prenez ma bourse... Adieu, au revoir !

La Gazette qui, possesseur de plusieurs millions, n'avait demandé l'aumône au Gascon que par excès de prudence et de dissimulation, sauta d'un pied leste dans le fossé et se perdit bientôt dans l'obscurité.

— Ce n'est pas sans peine, se dit Pampelonne. Enfin, me voilà seul ! Maintenant, mon garçon, à l'œuvre, et lestement.

Courir au caveau, se glisser comme une anguille par le trou qu'il avait élargi pour le capitaine, et toucher à tâtons des deux mains pour reconnaître un peu son terrain, tout cela fut fait en peu d'instants par l'intrépide chevalier.

— A quoi tiennent les succès ! se dit le Gascon tout en marchant à quatre pattes, je vais mettre deux jours à me retrouver dans cette espèce de caverne, parce que ce Sardanapale de marquis ne s'est pas contenté de mes provisions de bouche pour apaiser sa faim de cannibale ! Quelle cuisine, corbeuf ! du suif à l'áil et de l'ail au suif !... Pouah ! il n'y a qu'un grand seigneur italien pour avoir de ces idées-là.

Pampelonne s'arrêta, se croisa les bras et murmura en souriant :

— Il est cependant vrai que dans ce moment je troquerais mes yeux, que madame du Fresne trouve si beaux, contre deux yeux de chat ou de chouette, et que j'achèterais, à poignées d'or, le moindre lampion ; car, enfin, il y va de mon honneur en tout ceci !

A peine Pampelonne avait-il exprimé cette pensée d'un ton moitié plaisant, moitié chagrin, qu'il crut entendre des pas résonner au-dessus de sa tête. L'approche d'un danger nouveau, l'étonnement qu'il conçut de ce bruit étrange, le tirèrent subitement de son inaction ; il s'arma vivement d'un pis-



olet et se blottit dans un coin, en se faisant aussi petit que ossible.

Alors il entendit distinctement ces mots prononcés à demi-oix : « *C'est donc ici qu'est le paradis !* »

— Morbleu ! grommela le Gascon, c'est dans tous les cas un aradis bien noir ! A qui vais-je avoir affaire maintenant ?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHATEAU D'ANGERS.

F. Aureau. — Imp. de Lagny

